JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED
XXV
4
BX-
890
.L455
1818
v.3
SMR

SERMONS

DU

P. LENFANT.

TOME III.

Se trouve à Paris,

CHEZ MM.

- URGUET DE SAINT-OUEN, Neveu de l'Auteur, Propriétaire des Manuscrits, ancien Magistrat, et Secrétaire en chef du Parquet en la Cour de Cassation, rue des Poitevins, n.° 3.
- GRÉGOIRE, ancien Libraire de Madame Elisabeth, quai des Augustins, n.° 37.
- GRÉGOIRE, fils, Libraire, quai des Augustins, n.° 25.
- LAURENS, jeune, Libraire, rue du Bouloi, n.° 4.
- J. B. SAJOU, Imprimeur, rue de la Harpe, n.° 11.

XXV. 4

SERMONS

DU

P. LENFANT,

JÉSUITE,

PRÉDICATEUR DU ROI.

POUR LE CARÊME.

TOME TROISIEME.

BIBLIOTHECA C. SS. R. ad Stæ. Annam MARIANOPOLI. TRANSFERRED

PARIS,

IMPRIMERIE DE J. B. SAJOU,
Rue de la Harpe, n.° 11.

1818.

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

AVERTISSEMENT.

Nous ajoutons, aux Sermons du Carême, ceux des Dimanches qui précèdent, depuis la Septuagésime jusqu'au Mercredi des Cendres. C'est l'esprit de l'Eglise, qui regarde cet intervalle comme une préparation à la pénitence du Carême; puisque c'est dans cette vue, qu'elle revêt ses Ministres et ses Autels des ornemens de la pénitence, et qu'elle dirige vers ce grand objet ses prières et ses instructions. On sait qu'encore aujourd'hui, et bien mieux encore dans les temps de ferveur, grand nombre de Fidèles et

d'Ordres religieux commencent le Carême à la Septuagésime. On peut en voir les preuves et les motifs dans les Ecrivains qui ont traité de la Discipline ecclésiastique.

SERMON

POUR

LE DIMANCHE

DE LA SEPTUAGÉSIME.

SUR LE SCANDALE.

Murmurabant adversùs Patremfamilias.

Ils murmuroient contre le Père de famille. *Evang. du jour. S. Math.*, ch. xx.

De quoi donc osent murmurer ces ouvriers du Père de famille? Il leur accorde le salaire dont il est convenu avec eux. De quel droit, pour quelle cause prétendent-ils borner

envers les autres sa libéralité? Cette conduite vous étonne; vous blâmez avec raison, Chrétiens, mes Frères, l'injustice de leurs plaintes; vous répondez à ces indiscrets censeurs: Parce qu'il est bon, faut-il que votre œil soit méchant? Parce que vous servez un maître dont les bienfaits et la patience se sont fait connoître pour être inépuisables, a-t-on le droit de l'outrager, *An oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum* [Math. xx. 15.]? Réservez, mes chers Auditeurs, et votre surprise et le secret mouvement de l'indignation qui la suit, réservez-les pour ce qui vous entoure. Réservez-les surtout pour ce que vous faites vous-mêmes, vous qu'il appelle à sa vigne. Comment y travaillez-vous? Quelle obéissance donnez-vous à ses commandemens? Bien loin de vous trouver dociles, n'excitent-ils pas

le plus souvent vos murmures et vos révoltes? Plaintes éternelles contre sa Providence et la distribution de ses bienfaits, contre l'apparente rigueur de son Evangile, contre les jeûnes et l'abstinence que son Eglise vous prescrit, contre les sacrifices, selon vous, impraticables, qu'il vous impose. Opposition opiniâtre et générale à sa volonté sainte. Que du séjour de son immortelle gloire, ses regards s'abaissent sur la terre; où rencontreront-ils de vrais disciples et de fidèles adorateurs? Etonnez-vous encore après cela de la sentence terrible qui termine notre Evangile: Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus, *Multi vocati; pauci verò electi.* [Math. xx. 16.]. A la réserve de quelques ames courageuses qui ne fléchissent pas le genou devant l'idole du Monde;

combien en est-il qui ne soient pas les esclaves de ses pompes et de ses vanités? Ils approchent, ils sont arrivés déja ces jours qu'il consacre au scandale de ses dissipations et de ses joies profanes. L'impatience où l'on est de s'y livrer anticipe sur l'époque qu'un reste de Paganisme leur avoit assignée, comme s'il y avoit des temps qui n'appartinssent pas au Seigneur; comme si ces jours d'une fausse joie n'étoient pas du nombre de ceux dont nous aurons à lui rendre compte; comme s'il étoit des momens où l'on pût autoriser les monstrueux excès de la licence et de l'irréligion. Et pourtant ces trois jours d'une scandaleuse ivresse ne suffisent pas à la soif insatiable des plaisirs. Il faut combler l'outrage en l'accélérant; en le prolongeant le plus loin qu'il sera

possible, au mépris de toutes les lois divines et humaines. Peu content d'oublier le Seigneur, on se fait trophée des insultes qu'on lui porte. C'est de toutes parts une funeste émulation à qui enchérira sur le scandale de ces criminelles dissipations. Et il ne tient pas à un Monde frivole et corrompu, que les fêtes du Démon n'ayent prévalu entièrement sur les fêtes de Jésus-Christ, et n'en ayent étouffé jusqu'au souvenir.

Ecoutez donc, ô vous que j'ai dénoncés, sans vous connoître, au tribunal de Dieu, écoutez d'avance les paroles lugubres que nous vous adresserons à la suite des jours où vous vous proposez ces coupables distractions: Souvenez-vous, ô hommes, que vous n'êtes que poussière, et que vous retournerez en poussière. Voyez déja tracé sur votre front le

triste symbole de votre mortalité. Dans ces cendres, dont vous viendrez vous couvrir au réveil de ces malheureux étourdissemens, étouffez le feu de ces passions que l'usage et l'exemple vous invitent à satisfaire. Mortels insensés ! Est-ce donc à la vue de la tombe qui s'entr'ouvre pour vous engloutir, que vous vous croyez permis de l'oublier ? Et vous empressez-vous à vivre dans le crime, parce qu'on va bientôt le terminer et le punir ?

Que s'il vous faut d'autres considérations pour vous arrêter; ah ! pensez que vous touchez au temps dans lequel le deuil et la pénitence de l'Eglise veut vous rappeler les douleurs et la mort de Jésus-Christ. Allez ensuite, ingrats, si vous l'osez, allez vous préparer au touchant spectacle d'un Dieu qui verse pour vous son sang, en vous

livrant aux mêmes crimes pour lesquels il l'a répandu. Insultez à son amour, en réitérant vos offenses. Semez partout le scandale. Mais quel temps choisissez-vous pour fouler aux pieds la Croix de Jésus-Christ?

C'est à vous à en gémir aujourd'hui, ames fidèles, qui composez encore le petit troupeau de Jésus-Christ; à vous, à devenir, si j'ose m'exprimer ainsi, la consolation du Père de famille, par la ferveur de votre foi et le zèle de vos hommages. Si l'ingratitude signale ses excès contre lui, la reconnoissance, la charité lui ménagent encore de vrais Elus, dont la piété s'empresse de lui rendre la gloire que l'impiété voudroit lui ravir, et le dédommage de l'audace du crime. Ne soyez donc pas étonnés, si, pour exciter ces salutaires sentimens, j'entreprends d'exposer

les scandales du Monde. Et, puisque ceux qui les y multiplient, ne sont pas ceux qui s'efforcent de les expier; c'est donc surtout dans l'assemblée des Justes, que Dieu peut trouver cette sainte douleur, dont les pécheurs lui refusent l'efficace satisfaction. Puisse aujourd'hui le nombre des ames vertueuses auxquelles je m'adresse, se pénétrer si vivement de la griéveté du péché de scandale, qu'elles sentent redoubler, dans elles, avec la haine chrétienne qui le déteste, les sages précautions qui l'évitent; et par là se mettre à couvert des anathêmes que J.-C. a lancés contre les scandales du Monde!

Mais enfin est-il donc vrai qu'il y ait dans le Monde tant de scandale? La seule exposition de ce qui se passe dans le Monde va vous convaincre, mon cher Auditeur, combien ce péché y domine: ce sera

le sujet de la première Partie. Comment est-il vrai que le scandale mérite les malédictions de Jésus-Christ? La Religion va vous l'apprendre : ce sera le sujet de la seconde. En deux mots, péché de scandale étrangement multiplié parmi les hommes, péché de scandale souverainement odieux aux yeux de Dieu. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Oui, mes Frères, on peut reconnoître ici cette dissolution universelle que le Prophête dit s'être répandue sur la terre, et qui ne retrace que trop sensiblement les malheurs annoncés au Monde par Jésus-Christ, lorsqu'il en a prédit les scandales, *Væ Mundo à scandalis.* [Math. XVIII. 7.]. Le malheur du Monde, par rapport au péché de scandale, c'est qu'il est facile de

le commettre, et qu'on ne pense guères à l'éviter. Le surcroît du malheur, c'est que, de la multitude du scandale, il arrive qu'on n'y distingue presque plus ce péché, et qu'on n'en est pas frappé. Le comble du malheur, c'est que les scandales naissent quelquefois de la part de ceux qui devroient les écarter. Qu'il est triste de trouver la preuve d'une vérité qui nous condamne, dans le seul détail de nos mœurs!

Qu'il soit facile de commettre le péché de scandale, c'est ce qui suit évidemment, mon cher Auditeur, de la nature de ce péché; puisque, selon la définition que nous en donne la Théologie, d'après Saint Thomas: Toute parole, toute action dans laquelle se trouve un mal réel ou même une apparence de mal, et qui fournit une occasion de chute pour nos Frères, est dès là un pé-

ché de scandale; ce qui faisoit dire à S. Paul, écrivant aux Corinthiens, qu'il s'abstiendroit éternellement de telle nourriture qui pourroit scandaliser son frère, *Non manducabo carnem in æternum, ne fratrem meum scandalisem.* [I Cor. VIII. 13.]. Sur quoi, je vous prie de remarquer, avec S. Chrysostôme, que l'Apôtre ne dit pas simplement, qu'il évitera ce qui seroit à juste titre un sujet de scandale; qu'il ne se borne pas à s'en abstenir pendant un temps; mais qu'il prononce sans réserve qu'il s'abstiendra toujours de ce qui pourroit scandaliser. Devoir d'un excellent maître, dit sur cela le saint Docteur, qui nous montre, par son exemple, ce qu'il nous enseigne par ses paroles. D'où il suit encore que, sans parler des actions criminelles par elles-mêmes

qui peuvent engager les autres au péché, et qui dès-là en renferment deux, il est possible de scandaliser par des œuvres qui n'ont rien de mauvais, mais qu'on prévoit raisonnablement devoir être préjudiciables à nos Frères, à raison de leur ignorance ou de leur fragilité. Scandale des petits et des foibles, ainsi que l'appellent les Théologiens, que nous sommes étroitement obligés d'éviter, suivant cette parole expresse de J.-C. : Il vaudroit mieux être précipité dans le fond de l'abîme que de scandaliser les foibles. [*Math.* XVIII, 6.]. Il ne renferme pas sous ce terme les hommes qui se scandalisent, non par foiblesse, mais par malice ; non par ignorance, mais par orgueil. Scandale des Pharisiens qui paroissoient révoltés de la doctrine toute céleste, des actions toutes

divines de Jésus Christ, scandale que nous devons à son exemple ne pas craindre, et qui ne doit point nuire ni à la pratique des vertus, ni à la sainteté des maximes, ni à la profession des vérités évangéliques que nous enseigne ce divin Maître; c'est l'un de ses oracles : *Sinite illos; cæci sunt et duces cæcorum.* [Math. xv. 14.].

Après avoir établi ces principes de la morale chrétienne sur le scandale; pour mieux faire sentir combien peu on pense à l'éviter, distinguons deux sortes de personnes : les unes qui commettent ce péché à dessein, les autres qui croient ne l'avoir pas commis, parce qu'elles n'en ont pas eu expressément l'intention. Les uns scandaleux, si j'ose le dire, par état; les autres, par un criminel aveuglement; et plût au Ciel que le Monde pût

me reprocher d'exagérer ces malheurs!

Scandale donné à dessein. Je le trouve, dans ces discours impies que l'on affecte de tenir en matière de foi, pour l'arracher du cœur de ceux dans qui elle paroît subsister encore; pour s'autoriser par l'exemple de ceux qu'on s'efforce de pervertir; pour étouffer dans soi-même et dans autrui les remords qu'excite la Religion. Scandale, dans ces railleries sacriléges qui attaquent ce qu'elle a de plus saint, pour diminuer insensiblement la juste vénération qu'on lui doit; pour obscurcir, par des mépris apparens, la véritable créance des Fidèles; pour ébranler la respectable docilité des ames justes.

Scandale surtout dans ces livres, dont l'unique but est de substituer à la vérité, le doute et la persua-

sion des erreurs; dont le grand art est quelquefois de paroître respecter ce que l'on veut le plus efficacement détruire; où l'on fait parade d'une soumission raisonnable, pour mieux infecter la raison de ses erreurs; où l'on feint de ne laisser apercevoir que la profondeur d'un esprit qui fait des recherches, tandis qu'on n'est conduit que par le goût de l'indépendance et de l'impiété, et qu'à la faveur des principes et des maximes qu'on ose établir, on prépare de loin à ces affreuses conséquences qu'on craindroit de trop découvrir. Péché de scandale dans ceux dont la plume effrénée a distillé le venin, dans ceux qui le communiquent et le répandent, dans ceux qui le célèbrent et le préconisent, dans ceux qui, chargés, par devoir, d'en arrêter le cours, négligent cette importante fonction.

Siécle malheureux où nous vivons, combien n'as-tu pas produit de ces ouvrages de ténèbres! Vit-on jamais plus d'Apôtres du mensonge? Eut-il jamais plus d'audace à se produire? Fut-on jamais moins en garde contre l'effet de ses séductions? N'est-ce donc pas là le malheur que J.-C. avoit annoncé au Monde par cet Oraracle: *Væ Mundo à scandalis?*

Scandale donné à dessein. Je le trouve dans ce qui tend directement à altérer la pureté des mœurs. Et quoi de plus ordinaire dans le Monde? De quoi s'y plaignent le plus souvent la vertu, l'innocence? N'est-ce pas de la multitude des piéges et des écueils que leur offre le scandale? Désirs affectés de plaire, flatteries réitérées, expressions passionnées, parties de plaisirs concertées, occasions ménagées; ne sont-ce pas là les moyens que met en usage le

scandale? C'est lui qui dicte ces discours dont l'art enchanteur a de quoi charmer, ces lettres dont la tendresse est propre à séduire, ces poésies dont l'agrément ne couvre le poison que pour rendre ses atteintes plus funestes. C'est lui qui met entre les mains ces pernicieux ouvrages, frivoles ramas d'aventures imaginaires, où la passion, conduite avec adresse, se déguise sous le nom de générosité, où elle ne se développe par progrès que pour en faire de plus rapides dans ceux qui croient alors ne s'occuper que de celles d'autrui; où elle se peint avec ce que le sentiment a de plus délicat, ce que l'attrait du crime a de plus dangereux; disons-le aujourd'hui à la honte de nos mœurs, avec ce que le libertinage a de plus hardi. C'est le scandale qui, par l'horreur de ses maximes, s'efforce de dimi-

nuer la honte d'un péché que tout reproche, jusqu'aux ténèbres dans lesquels on voudroit l'ensevelir; qui traite de faute légère, et que Dieu pardonne aisément, un crime sur lequel plus d'une fois il a fait éclater ses vengeances; qui voudroit faire regarder comme inévitable à la foiblesse de l'homme, ce que la grâce lui donne la force d'éviter. Scandale, hélas! trop commun, dont le succès n'est que trop assuré, et dont le malheur n'est que trop déplorable: *Væ Mundo à scandalis.*

Scandale donné à dessein, et que je puis appeler l'énorme ingratitude du scandale. Je le trouve, dans l'abus des Arts, qu'on peut moins nommer les enfans du génie, que les ministres du libertinage; qui ne semblent être arrivés, à cette perfection si vantée, que pour concourir à opé-

rer, dans les hommes, le comble d'une dépravation dont ils ne rougissent presque plus. Qui ne sait pas que ces mêmes passions, dont il faudroit écarter jusqu'à l'idée, sont précisément celles dont tous les Arts s'accordent à consacrer les excès? L'habilité du ciseau les retrace; la vivacité du pinceau les anime; la douceur de l'harmonie les exprime; l'exercice des talens devient presque tous les jours l'aliment des désordres. Génies supérieurs, artistes célèbres, hommes à talens, ah! n'êtes-vous ornés des dons de Dieu, que pour vous servir de ses bienfaits contre Dieu même? N'êtes-vous élevés au dessus du grand nombre, que pour plonger le grand nombre dans le plus vil abrutissement, en exposant à des Chrétiens ce qui eût à peine convenu aux mœurs du Paga-

nisme? Forcerez-vous la vertu à vous refuser son admiration, par le honteux usage que vous faites de votre esprit? Voulez-vous donc que l'esprit de Dieu ne demeure plus dans l'homme de chair, selon la parole de l'Ecriture, et que le Monde ne mérite plus que la colère du Ciel? *Væ Mundo à scandalis.*

Scandale donné à dessein. Je le trouve dans tout ce qui est dirigé à s'associer des complices de son péché. Eh! Ne cherche-t-on pas tous les jours à faire passer, dans ses amis et dans ses proches, l'esprit d'une animosité particulière, le désir d'une injuste vengeance, le fiel d'une haine enracinée? Ne cherche-t-on pas à les engager dans de criminelles intrigues, à les exposer à des occasions dangereuses, à les affranchir des lois les plus sacrées?

Combien de fois leur fait-on entendre ces paroles redoutables, ainsi que les appelle S. Augustin : Allons ensemble; que mon exemple vous rassure, n'y suis-je pas aussi intéressé que vous-même? Ainsi veut-on leur faire partager ses crimes, et éprouver ses propres malheurs. *Væ Mundo à scandalis.*

Vous n'avez jamais eu, dites-vous, mon cher Auditeur, de si odieuses intentions Je le veux; laissons donc ici le motif; jugeons des œuvres, et voyons si vous pouvez tranquilliser votre conscience.

Vous vous croyez exempt du péché de scandale. Eh! que me répondent ici ces péchés dont vous vous sentez coupable, et dont vous avez eu tant de témoins? Que n'ont pas produit ces exemples, dont la force secrète ne manque presque jamais de causer les plus terribles

effets ? Comment appellerons-nous ces censures amères, ces amusemens satyriques qui ne tendoient qu'à décréditer la vertu ; ces approbations et ces éloges accordés à ceux qui se glorifioient devant vous de ce qui devoit les faire gémir devant Dieu ; ces conseils donnés, pour satisfaire une passion ; ces secours prêtés, pour favoriser l'injustice ; ces réflexions malignes communiquées, pour aiguiser la colère ?

Vous vous croyez exempt du péché de scandale ? Eh ! que sont donc dans vos cercles, dans vos conversations, à vos tables, ces plaisanteries peu réservées, ces allusions dangereuses, ces narrations indiscrètes, ces chansons finement voluptueuses, qui, sous prétexte d'y répandre de l'agrément, en causent tous les dangers ? Ce mot jeté au hasard, laissera, peut-être,

dans un cœur, le trait mortel qu'il aura blessé. Scandale de la liberté des discours, qui seroit moins ordinaire dans le Monde, s'il ne plaisoit quelquefois aux personnes d'un sexe qui doit le plus s'en offenser, et que le Monde même autorise à s'y opposer, si toute la délicatesse d'un siécle qui se vante d'être si décent, ne se réduisoit pas à vouloir le paroître; si l'on vouloit sentir que, pour être ingénieux dans ces tours et dans ces expressions dont on s'applaudit, il suffit d'avoir le cœur dépravé.

Vous vous croyez exempt du péché de scandale? Et qu'offrent donc, dans vos appartemens, ces tableaux et ces peintures, monumens subsistans du vice, qui, à mesure qu'ils le représentent, dit S. Cyprien, sont des maîtres qui l'enseignent, et qui ne mettent, devant les yeux, des

crimes déja oubliés, que pour en faire revivre tous les périls. Ornement qui décore une habitation, mais qui déshonore les mœurs; ornement qui peut-être a fait, pour plusieurs, de telle maison, l'école du vice; ornement, gravez-le dans votre mémoire (je ne dis rien dont je n'aye vu l'exemple), qui vous causera bien des craintes, qui vous arrachera bien des larmes, quand vos yeux mourans n'auront plus à se fixer que sur l'image de Jésus-Christ.

Vous vous croyez exempt du péché de scandale? Mais voudriez-vous en ce moment répondre à Dieu de toutes les pensées criminelles, de tous les désirs pervers, de toutes les affections coupables, de tous les péchés dont sont peut-être chargés, devant le Seigneur, ceux que vous avez engagés à se trouver avec vous

à des spectacles dangereux, devant qui vous en avez pris la défense, dans qui vous avez étouffé la voix de la conscience qui cherchoit à les en éloigner. Ah! c'en devoit bien être assez pour vous de vous aveugler sur vos propres périls; pourquoi rassurer les autres sur ceux qui les menacent, et que vous ne pouvez pas connoître? Combien s'en seroient préservés, si vos sollicitations n'eussent point aidé leurs penchants, et si leur piété n'avoit pas trouvé, dans vous, un ennemi contre lequel elle a moins encore osé se défendre!

Ai-je rien exagéré, mon cher Auditeur, dans ce détail que je suis contraint d'abréger? Et ne s'ensuit-il pas que ce qui rend ce péché si ordinaire, c'est qu'il est souvent uni aux autres péchés; c'est qu'il se reproduit et qu'il se multiplie,

qu'il prend toutes sortes de formes, qu'il se trouve quelquefois où l'on ne croit pas apercevoir de grands crimes? Ces entretiens, ces liaisons, ces visites fréquentes, ces assiduités que l'on ne pense pas à se reprocher, sous le prétexte que la passion n'en est pas le principe, n'ont-elles pas au moins les apparences d'une passion qui se déguise? Ne servent-elles point à la faire naître dans autrui? Et, si vous l'avez prévu, comme vous le pouviez aisément, comme vous le deviez; ne falloit-il pas mettre vos soins à écarter ce scandale? Mais, je l'ai dit, le malheur du Monde est que l'on ne prend, à cet égard, aucunes précautions. Le surcroît du malheur, c'est que, de la multitude des scandales, il arrive qu'on n'y distingue plus ce péché, qu'on n'en est plus frappé, *Væ Mundo à scandalis.*

Oui, mes Frères, le mal est si généralement répandu, les péchés si fréquens, que l'on n'évite presque plus dans le Monde que ceux qui ternissent la réputation que l'on y ambitionne, et l'on ne craint de donner de grands scandales que par la crainte des mépris qui y seroient attachés. Le dirai-je? le scandale du siécle, c'est qu'on ne l'y aperçoive presque plus. Il n'y a plus aujourd'hui de scandale, dit-on quelquefois, pour s'autoriser dans sa conduite. C'est-à-dire, que tout est permis par la coutume; que tout a passé en usage; qu'un exemple presqu'universel a prévalu, qu'on ne doit plus craindre d'y en ajouter d'autre C'est-à-dire, que le péché est tellement accoutumé à se produire, qu'il n'y a plus rien qui surprenne; que la liberté de tout dire et de tout entendre, fait que rien ne paroît ex-

traordinaire; qu'on excuse tout dans le Monde, pourvu que l'on conserve envers lui des bienséances et des égards, lors même qu'on oublie ceux que l'on doit à la vertu! C'est-à-dire, que le langage de la passion est regardé comme un amusement; les traits les plus malins, comme des saillies; la vengeance, comme un sentiment d'honneur; les occasions les plus dangereuses, comme un honnête délassement; la vie molle et oisive, comme l'état qui convient aux personnes qui vivent dans le Monde. C'est la coutume, c'est l'usage: Il n'y a plus en cela de scandale! Ah! voilà justement le plus grand de tous; voilà où ont abouti tous les scandales particuliers; voilà le scandale le plus criant, dans le prétexte même qui vous sert d'excuse.

Et, pour vous en faire convenir,

mon cher Auditeur, appliquons ici la notion de ce péché : Ce qui porte les autres à pécher, avons-nous dit d'après les Docteurs, c'est ce que l'on appelle scandale; ce qui y porte le plus universellement et le plus invinciblement est donc le scandale le plus étendu. Ce qui autorise les autres à pécher, sans qu'on croye devoir se le reprocher, est donc le scandale le plus dangereux. Ce qui fait qu'on s'applaudit quand on les porte à pécher, est donc le scandale le plus enraciné. Et n'est-ce pas là celui du Monde qui cite en sa faveur et ses coutumes et ses usages? Car, prenez garde, mon cher Auditeur, il n'en est pas comme vous le pensez par rapport au scandale. Ce péché, en devenant commun, perd à la vérité ce qu'il a de frappant aux yeux du Monde, parce qu'on s'accoutume à l'y voir;

mais il ne perd pas pour cela ce qu'il a de malice, et ce qu'il présente de danger, puisqu'il y produit toujours des effets. Ainsi, dire qu'il n'y a plus de scandale dans le Monde, c'est dire vrai en un sens qu'il n'est presque plus rien sur quoi le Monde ne récrie; mais ce n'est pas dire qu'il n'offre plus aux hommes de quoi se perdre. Or, voilà surtout en quoi il consiste; et plût au Ciel que le scandale y fût remarqué! il en seroit moins à craindre. Mais, parce que depuis longtemps on voit régner la licence dans les entretiens, dans les lectures, dans les modes, dans les ajustemens, dans les manières; en est-il moins vrai que ce soit encore aujourd'hui pour plusieurs une occasion de péché? Mais, parce que depuis longtemps on se permet assez ouvertement des compagnies dangereuses, des amitiés suspectes,

des engagemens tendres, une conduite peu réservée; en est-il moins vrai que ce soit encore aujourd'hui pour plusieurs une occasison de péché?

Mais, parce que depuis longtemps on voit de jeunes voluptueux parler hautement selon les principes de la passion; de jeunes personnes méconnoître ceux de la retenue et de la modestie chrétienne, des hommes d'un âge avancé, d'un état respectable, des pères et des mères de famille vivre uniquement selon les lois du Monde, se familiariser avec des genres de divertissemens qui ne sont autorisés que du Monde, adopter des usages visiblement introduits par la dépravation du Monde; en est-il moins vrai que ce soit encore aujourd'hui pour plusieurs une occasion de péché?

Mais, parce que depuis longtemps

on entend des hommes irréligieux par conduite et par système, débiter une morale opposée à l'Evangile, réprouvée par l'Evangile, qui tend à faire oublier celle de l'Evangile; en est-il moins vrai que ce soit encore aujourd'hui pour plusieurs une occasion de péché?

Ou plutôt, parce que ce péché de scandale a vieilli, si j'ose m'exprimer ainsi, dans le Monde, parce qu'il s'y est accrédité, parce qu'il s'y soutient à la faveur de la multitude, parce qu'on n'est plus étonné de l'y voir régner; n'est-il pas évident qu'il y entretient, par là même, plus sûrement, le règne de tous les autres péchés?

Ce qui fait donc véritablement le malheur du Monde, c'est qu'en diminuant l'éclat du scandale par ses effets multipliés, il lui laisse tout ce qu'il a de pernicieux; il ajoute

à ses impressions une force nouvelle, et il ôte le préservatif qui sert à nous en défendre. Ah! de bonne foi, mon cher Auditeur, parce qu'on ne crie plus au scandale, en voyant dans vous une conduite toute mondaine; pensez-vous qu'elle n'agisse point sur ceux qui en sont les témoins, qu'elle ne serve pas à faire naître ou à nourrir dans eux l'amour criminel du Monde, à leur en faire goûter les sentimens, à leur en déguiser les écueils?

Erreur, par conséquent, vaine défaite, que de vous écrier : Ce que je fais ne sauroit vous scandaliser, puisque tant d'autres le font comme moi; je suis sans doute en droit de faire comme les autres, je ne veux pas me distinguer. Et vous ne voyez pas que ce sont des scandales que vous ajoutez à ceux d'autrui; que comme les autres deviennent pour

vous une règle que vous croyez pouvoir suivre; vous leur donnez des exemples qu'ils se croyent en droit d'imiter; que vous fortifiez ainsi cet empire, que l'esprit du Monde cherche à usurper, jusqu'à prescrire, s'il le pouvoit, contre l'Evangile de Jésus-Christ, contre lequel cependant ce grand nombre sur lequel vous vous appuyez ne vous autorisera jamais. Vous ne voyez pas que c'est là ce qui vérifie cette parole de S. Jean: Que le Monde n'est qu'iniquité; que la conspiration tramée pour se perdre mutuellement devient universelle parmi les hommes, et que vous y entrez; qu'il en est aujourd'hui du Monde, comme de ces villes infortunées que la contagion ravage, où le nombre de ceux que la mort moissonne semble accoutumer insensiblement à ses horreurs ceux qui demeurent exposés

à ses coups? Vous ne voyez pas que ce sont ces fautes accumulées, ces scandales réunis, par lesquels vous concourez, autant qu'il est en vous, à former dans le Monde ces dangers si fréquens auxquels il est si difficile de résister, dans lesquels il en est journellement qui périssent?

Et d'où vient, mon cher Auditeur, d'où vient qu'on regarde aujourd'hui comme léger ce qui eût alarmé la vertu de nos Pères? C'est parce que, selon la pensée de S. Cyprien, on ne regarde plus comme illicite ce qui devient général; c'est parce que le torrent de la coutume, ainsi que le remarque S. Augustin, précipite dans les plus affreux abîmes; c'est, comme ajoute le même Docteur, parce qu'on en vient à cet excès, de ne plus craindre au tribunal du Monde, autre chose

que de n'en pas imiter les déréglemens. Surcroît de malheur qui cause la multitude des scandales; en voici le comble, de la part de ceux mêmes qui devroient les en écarter.

Ce sont vos frères, disoit autrefois le Prophête Jérémie, c'est la maison même de votre père qui a combattu contre vous, *Fratres tui et domus patris tui, ipsi pugnaverunt adversùm te.* [Jérém. XII. 6.]. Et tel est le sort de ces enfans infortunés qui souvent n'apprennent de ceux qui leur ont donné la vie, que l'art funeste d'en abuser. Scandale de ces pères et de ces mères, qui, selon l'expression du Prophête-Roi, regardent leurs enfans comme des victimes qu'il faut uniquement dévouer au Monde, qu'il faut former à toutes ses fêtes, exposer à tous ses dangers, qu'il faut immoler au Démon du siécle,

Immolaverunt filios suos et filias suas Dæmoniis. [Ps. cv. 37.]. Et ne dites pas, pères et mères, que tous vos discours tendent à leur inspirer de l'amour pour la vertu. On sait ce qu'exigent de vous, à cet égard, une politique toute profane, un motif d'honneur, un intérêt personnel. Oui, vous leur répéterez sans cesse qu'il faut estimer la vertu; vous leur en étalerez les principes, vous les exhorterez à ne s'en départir jamais. Mais que, de vos paroles, ils en appellent à votre conduite, langage seul qui les frappe: Quel contraste, et dans ce contraste quel scandale! Parlez-leur de la modestie chrétienne, tandis que vous ne cherchez qu'à plaire; de la patience et de la douceur, tandis que vous leur laissez apercevoir des ressentimens qui ne peuvent s'éteindre; de l'esprit de piété et de Re-

ligion, tandis que vous n'en faites presqu'aucun acte. Ou si vos exemples n'ont pas de quoi les porter au crime; n'est-ce pas au moins les y engager par ces complaisances aveugles qui flattent dans eux des passions naissantes; par ce peu de vigilance et de zèle à en arrêter les progrès; par cette fausse tendresse qui dissimule en eux des égaremens, qui causeront peut-être un jour et vos malheurs et votre honte, *Fratres tui et domus patris tui ipsi pugnaverunt adversùm te?*

Et qu'éprouvent encore ceux qui vous servent? Vous étiez obligés de veiller sur leurs mœurs; ne se sont-ils pas perdus par le déréglement des vôtres? N'ont-ils pas oublié le premier et le plus grand de tous les Maîtres, depuis que vous êtes devenu le leur? Leur est-il toujours libre d'observer ses lois, depuis

qu'ils sont soumis aux vôtres ? Hélas ! que trouvent-ils quelquefois dans ces maisons qui les reçoivent? Des exemples du vice dont ils entendent débiter les leçons, des sentimens d'irréligion dont ils apprennent bientôt eux-mêmes à répéter le langage. Des intrigues qu'on les engage à favoriser, des passions dont on les employe à déguiser le mystère. Dieu veuille encore qu'on n'en soit jamais la victime ! N'étendons pas plus loin un détail dont nous voudrions voiler à jamais l'iniquité. Scandale des Maîtres qui, par leurs désordres, se forment autant de disciples, dit S. Augustin, qu'ils en ont de spectateurs.

Nous tairons-nous sur les scandales de ceux que leur condition semble ne placer au dessus des autres, que pour faire blasphêmer

le saint nom du Seigneur, comme il s'en est plaint par son Prophète. De l'élévation d'un rang qu'ils ne doivent qu'à Dieu, on s'est fait un rempart contre ses ordres; on ose en renvoyer l'accomplissement au simple peuple dont on paroît mépriser jusqu'à la créance. On craindroit en sa présence de faire hommage à Dieu de ses propres dons. Et, s'il est encore quelque généreux Fidèle qui, comme Matathias, par l'autorité et la sainteté de ses exemples, cherche à ranimer dans le peuple le zèle de la loi, *Omnis qui zelum habit legis.* [1. Mac. 11. 17.]; combien s'affranchissent sous ses yeux de ce que la loi de Dieu a de plus indispensable et de plus sacré! Combien font servir l'ascendant que leur donne ou l'esprit, ou le talent de la parole, ou le mérite des connoissances, ou la gloire

du nom, à rendre la force de l'exemple plus dangereuse, puisque l'exemple des Grands est toujours plus frappant et plus efficace, et par là même plus coupable! Combien laisseroient presque douter s'il n'est pas une Religion différente pour les riches et pour les pauvres! Scandale des Grands du siécle qui tend à alarmer la Foi du peuple, à l'ébranler, à la détruire, quoiqu'il ne soit que la confirmation de l'oracle que cette même Foi nous a transmis : Heureux les pauvres! Malheur aux riches, malheur au Monde! *Væ vobis divitibus..... Væ Mundo.* [Mat. XVIII. 7.].

Seigneur, qu'ils ne s'étendent pas plus loin les maux qui affligent votre héritage! Ah! du moins que la désolation ne pénètre pas jusques dans le lieu saint; qu'on ne voye pas ébranler les pierres du sanc-

tuaire ; que le sel et la lumière de la terre ne se changent pas en épaisses ténèbres et en odeur de mort! Religion sainte! que nous ne vous voyons point éprouver les malheurs d'un siécle coupable! Hélas! que vous les retraceriez éloquemment, si ceux que vous destiniez à pleurer sur le peuple, entre le vestibule et l'autel, vous arrachoient jamais des gémissemens! Voyons maintenant combien le scandale mérite les anathêmes de J.-C. C'est là le sujet de la seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

La seule vue de ce qui se passe dans le Monde suffit, mon cher Auditeur, pour vous en découvrir le scandale; c'est maintenant à la Religion à vous développer la noir-

ceur de ce péché. Deux traits, surtout, le caractérisent; nuire efficacement au salut des hommes, outrager directement le Sauveur lui-même; voilà comment il est la désolation du Christianisme.

Venez avec moi dans ma maison, dit autrefois le Prophête de Bétel, à celui qui étoit envoyé de Juda, venez prendre chez moi un peu de nourriture, *Veni mecum domum ut comedas panem.* [III. Reg. XIII. 15.]. C'étoit justement ce que lui avoit défendu le Seigneur; c'est aussi sur quoi il s'excuse. N'importe, on le sollicite, on le presse. Je suis Prophête comme vous, lui dit celui de Bétel; je sais, comme vous, les ordres du Seigneur, *Et ego sum Propheta similis tui.* [Ibid. 18.]. Il se rend, il cède aux artifices, il entre dans la maison, il y fait un léger repas, il

reprend ensuite sa route, il se retire. Voilà le scandale; en voici les suites. Les instances trompeuses faites au Prophête de Juda, l'ont rendu infidèle; Dieu irrité a résolu sa mort; un lion furieux devient l'instrument de sa colère; le Prophête en est la proie, il périt dans le chemin, *Invenit eum Leo in viâ et occidit.* [Ibid. 24.]. Hélas! hélas! mon frère, s'écrie, dans la douleur, celui qui a causé sa perte, lorsque de ses propres yeux il voit le cadavre étendu sur la terre, et sans sépulture, *Heu! heu! mi frater!* [Ibid. 30.] Eh! que faudroit-il, pécheurs scandaleux, pour vous retracer à vous-mêmes les tristes suites de vos scandales? Il suffiroit d'exposer à vos regards le déplorable état dans lequel vous avez réduit tant d'ames. Il suffiroit de vous les montrer livrées à leurs

passions, comme autant de bêtes farouches qui les dévorent, depuis que, par vos exemples, vos conseils et vos sollicitations, vous les avez autorisées ces passions, vous les avez secondées, vous les avez animées; depuis que vous avez détourné vos frères du chemin de la vertu; depuis que vous les avez enhardis au crime; depuis que vous leur avez inspiré de funestes maximes, en leur prêtant ces livres séducteurs. Leur iniquité portée à son comble, peut-être leur endurcissement, leur impénitence, sont devenus votre ouvrage. Y en a-t-il assez aux yeux de la Religion pour mériter vos gémissemens? *Heu! heu! mi frater!* Respectez au moins les premiers fruits de la grâce, et les premiers traits de l'innocence dans une tendre jeunesse. Mais n'est-ce point de vous qu'elle a reçu les

premières impressions du vice auquel elle ne se fût jamais laissée entraîner? N'est-ce point vous qui, sous le prétexte de lui apprendre à connoître le Monde, lui en avez fait aimer les déréglemens? N'est-ce point vous qui avez profité des premières lumières d'une raison qui se déclaroit, pour l'engager dans des égaremens dont elle ne connoissoit pas tous les dangers. Ses crimes sont donc les vôtres. Voilà, voilà le sang dont Dieu vous demandera compte; et n'eussiez-vous pas été moins cruels, si vous eussiez osé le répandre? On déteste les monstres qui en rougissent la terre; mais pensez-vous que vous avez travaillé à peupler l'Enfer? *Heu! heu! mi frater.* Prêtez l'oreille aux voix qui sortent de l'abîme. Eh! qui peut vous répondre qu'il ne renferme pas déja des

victimes de vos scandales? Et ce sont des amis pour qui vous paroissez pleins de tendresse! C'étoit parce que vous les aimiez, que vous les aviez choisis pour complices de vos désordres! Perfides! et c'est donc là ce que vous appelez aimer? Amitié barbare dont vous vous êtes servis pour les perdre! Amitié qui ne leur laisse plus d'autre désir que celui de vous voir descendre après eux dans les feux où vous les avez fait tomber! Amitié dont il ne restera peut-être éternellement d'autre nœud que de communs supplices et une mutuelle fureur! Sur la Terre, vous avez pleuré leur mort; dans l'Enfer, ils se désespèrent de vous avoir été unis. C'est parce que vous avez été leur ami, que vous êtes devenu leur bourreau. Vous les fîtes pécher; c'est donc vous qui

les faites souffrir et brûler! *Heu! heu! mi frater!*

Non, non, ce n'est pas seulement à la tendresse d'un Jacob que se sont offerts les vêtemens ensanglantés d'un Joseph. C'est à vous-mêmes, Frères coupables, que j'ose présenter cette lugubre image. Dans l'amertume de vos remords, vous ne direz pas, comme ce père infortuné, dans l'excès de sa douleur: Une bête féroce l'a dévoré, *Fera pessima comedit eum.* [Gen. XXXII. 10.]. C'est votre propre cruauté que vous retrace cette vue. Encore si elle ne vous rappeloit qu'un frère persécuté, vendu, abandonné. Mais hélas! cette robe innocente dont vous avez terni l'éclat, vous n'avez pu en dépouiller votre frère, sans étendre vos coups sur sa personne même. Ce n'est pas même simple-

ment la voix du sang de votre frère qui, comme autrefois celui d'Abel, se fait entendre de dessus la terre, *Vos sanguis fratres tui clamat de terrâ.* [Ibid. IV. 10.]; c'est son ame, frappée d'une éternelle mort, qui du fond de l'abîme, élève ses plaintes, son désespoir et sa rage. Loin d'ici les vaines terreurs d'un fabuleux Paganisme. Ce n'est pas l'imagination alarmée d'un meurtrier qui lui représente sans cesse des ombres vengeresses qui le poursuivent, et lui reprochent le sang qu'il a versé. C'est la Foi qui, en découvrant les supplices éternels dont Dieu punit le péché, doit faire trembler le scandaleux sur le sort de ceux qu'il a engagés à le commettre. Ainsi vit-on autrefois l'Hérésiarque Berenger, au lit de la mort, saisi d'effroi au souvenir de ses scandales. Il espéroit tout de la misé-

ricorde, quand il ne pensoit qu'à ses propres égaremens; il redoutoit tout de la justice, quand il se rappeloit le nombre de ceux qu'il avoit égarés. Ce qui lui faisoit craindre que le Ciel ne refusât de s'ouvrir pour le recevoir, c'étoit la multitude de ceux auxquels il l'avoit fermé. Les péchés d'autrui, devenus les siens, voilà ce qui aiguisoit ses remords, ce qui causoit ses terreurs.

Eh! que vous a fait ce Peuple, dit Moïse à Aaron, lorsqu'il eut laissé Israël se livrer à un culte idolâtre; que vous a fait ce Peuple, pour y laisser introduire le plus grand de tous les crimes, *Quid tibi fecit hic Populus, ut induceres super eum peccatum maximum?* [Exod. XXXII. 21.]. Si le scandale n'étoit pas votre péché, mon cher Auditeur, nous ne serions alarmés

que pour vous. Mais pourquoi y faire participer les autres, le faire régner dans toute une famille, le rendre dominant dans toute une ville? Pourquoi faire de votre péché le péché de tout un Peuple? pourquoi, en vous perdant, le perdre avec vous? *Quid tibi fecit hic Populus, ut induceres super eum peccatum?* Envain vous rassureriez-vous sur le petit nombre de ceux dont vous avez causé la chute. Vous connoissez l'origine du mal; mais en connoissez-vous les progrès, pouvez-vous vous-même les savoir? Ceux que vous avez pervertis, en ont perverti bien d'autres; ceux-ci à leur tour en ont séduit plusieurs. La succession est interminable; et elle remonte, comme à son principe, à vos scandales. Qu'ils n'ayent pas eu l'éclat de ceux qui ont désolé le Monde, je le veux. Qu'une con-

dition moins relevée rende l'effet de vos scandales et moins sensible et moins rapide; elle n'en détruit pas moins la force. Si ce n'est pas un incendie qui effraye, c'est un feu caché qui consume; c'est un poison subtil dont l'impression agit secrètement. Par une progression malheureuse, des amis, des proches, des enfans, des domestiques en ressentent les premières atteintes. Bientôt le mal gagne, se répand. Envain la source demeure-t-elle ensevelie dans l'obscurité de la terre; les eaux forment un torrent, et tout cède bien loin à la rapidité de son cours.

Ainsi, vous ne serez plus, mon cher Auditeur, et vos péchés seront encore, en ce sens que vous aurez enseigné à les perpétuer, comme vous avez perpétué ceux d'autrui. Les scandales passés ont introduit

les abus présens ; par les scandales que vous donnez aujourd'hui, vous ouvrez l'entrée aux crimes futurs. Car voilà le caractère propre du scandale. Ce n'est pas là un péché d'un instant dont on puisse arrêter les suites, en détestant sa malice ; il devient, par celle des hommes, comme une espèce de péché originel qui s'étend sans cesse. Il est, parmi eux, comme une tradition subsistante qui les excite au péché. Il est non-seulement le péché le plus étendu ; c'est en quelque sorte un péché éternel. Quel effroi, mon cher Auditeur ! Vous croyez n'être coupable que des vôtres ; et il en est des milliers sur lesquels vous aurez à répondre. Vous ne pensez, au Tribunal de la Pénitence, qu'à confesser ceux que vous avez commis ; et vous avez à vous accuser de ceux que vous avez donné occa-

sion de commettre. Vous ne pleurez que sur vous; et les péchés, que vous avez causés à autrui, demandent toutes vos larmes. Vous ne tremblez que pour vous; et vos frères ont trouvé, dans vous, et leur danger et leur perte.

Soyez insensible à leurs maux, à l'exemple de Saul persécutant les Disciples du Seigneur. Mais pouvez-vous, plus que lui, résister aux plaintes qui se font entendre à vous du haut de cette croix, devant laquelle un reste de Christianisme vous fait prosterner. Jésus-Christ même vous demande pourquoi vous le persécutez. Ce n'est plus moi, son foible Ministre, qui viens attaquer l'énormité du scandale; c'est ce Dieu mourant qui vous le découvre et vous le reproche, *Quid me persequeris?* [Act. IX. 4.].

Qu'est-ce, en effet, que le scandale? Ah! je vois bien, dans lui, ce qu'il y a de commun avec tous les autres péchés; je veux dire, selon l'expression de S. Paul, cette nouvelle mort qu'il a donnée à Jésus-Christ, en renouvelant ce qui eût suffi pour la lui donner. Mais le caractère propre que j'y aperçois c'est qu'en même temps que le scandale renouvelle ce qui fait crucifier un Dieu, il s'efforce à détruire ce qu'a fait un Dieu crucifié; c'est qu'en même temps qu'il lui laisse toutes les douleurs de la croix, il veut encore lui ravir la consolation de nous y sauver; c'est qu'en même temps qu'il cherche à anéantir le mérite de cette croix, sur laquelle Jésus-Christ s'est sacrifié pour les hommes, il érige un autel sacrilége sur lequel il immole les hommes.

Aussi S. Bernard n'a pas craint d'avancer que les bourreaux qui déchiroient impitoyablement le corps du Sauveur, et qui couvroient la terre de son sang, étoient moins ses persécuteurs, que ceux qui rendent infructueuse l'effusion de ce sang divin par leurs scandales. Car, enfin, quelque horrible que fut le déïcide commis par les Juifs; du plus monstrueux des crimes, Dieu tire sa plus grande miséricorde. La haine des hommes contre Jésus-Christ servoit les desseins de paix que Jésus-Christ avoit sur eux. Du moins, les dernières paroles qu'il proféra en présence de ses ennemis, annonçoit le salut du Monde, par la consommation de ses travaux et de ses douleurs, *Consummatum est*. [Jo. XIX. 30.]. Mais, par le nouveau genre de persécution que lui suscitent les hommes de scandale;

il ne tient pas à eux que le Sauveur n'ait à se plaindre de la stérilité de ses travaux et de ces mêmes douleurs, *Ego in vacuum laboravi*. [Is. XLIX. 4.]. Instructions, exemples, miracles, humiliations, agonie, crucifiement, voilà comment et à quel prix le Fils de l'Homme est venu sauver ceux qui étoient perdus; et c'est à perdre ceux qu'il étoit venu sauver, que le scandale aboutit; c'est à enlever du sein du bercail les brebis qu'il y avoit ramenées avec tant de fatigues; c'est à éloigner ces Disciples qu'il avoit voulu se former; c'est à répandre sur la terre l'iniquité qu'il étoit venu y expier; c'est à rallumer les feux vengeurs qu'il avoit désiré d'éteindre. Disons-le en deux mots : Sous l'image frappante que j'emprunte des idées de la Foi; donner du scandale, c'est, d'une main, faire

au Sauveur la blessure cruelle, et d'où doit découler le sang qu'il consent à répandre sur les hommes, et c'est vouloir arrêter, de l'autre, la source de salut qu'il veut leur offrir dans ce sang divin.

Allez donc, allez, Apôtres de Jésus-Christ, allez porter la gloire de son nom jusqu'aux extrémités de la terre, ainsi qu'il le recommandé aux premiers qu'il s'étoit choisis, *Euntes..... docetè omnes gentes.* [Math. XXVIII. 19.]; traversez les mers, méprisez les périls, bravez les nations, exposez vos jours pour étendre son règne : montez dans les chaires, Prédicateurs de son Evangile, développez ses lois, faites entendre ses menaces, publiez ses bontés: placez-vous sur les tribunaux de sa miséricorde, vous qui en êtes les Ministres, reprenez avec douceur, avertissez avec sagesse,

manifestez ses droits avec force: retirez-vous dans les déserts, vertueux Solitaires, étonnez le Monde par la sublimité de votre courage, par l'austérité de votre vie, par la continuité de vos pénitences : frappez le Monde d'admiration, Vierges chrétiennes, par la générosité de vos sacrifices, par l'innocence de vos mœurs, par l'accomplissement des plus saints devoirs : édifiez le Monde, vous qui vivez chrétiennement au milieu de lui, sans participer à ses crimes, sans souscrire à ses maximes, sans vous régler sur ses erreurs : Seigneur, parlez vous-même, agissez par votre grâce, cherchez à faire, parmi les hommes, de nouvelles conquêtes; l'Enfer n'en est pas pour cela déconcerté. A l'attrait de la grâce, à la force de l'exemple, à la vivacité du zèle, à l'amertume des remords, aux craintes de

l'avenir, il oppose, et quoi? Le scandale. Les pécheurs scandaleux combattent pour lui; ils sont, pour m'exprimer avec Origène, les organes dont l'Enfer fait usage. Ce fut par le scandale qu'il commença, dès l'origine du Monde, à le rendre rebelle à son Créateur. Ce sont les mêmes armes qu'il continue à employer, pour l'enlever à la tendresse de son Sauveur. C'est à eux qu'il doit ses triomphes. Par la rage des Tyrans armés contre le Christianisme, il n'a servi qu'à l'étendre; mais, par le scandale, il prétend en abolir jusqu'au nom. Cherchez-en, mes chers Auditeurs, cherchez-en la réalité dans le sein même de nos villes. C'est le Christianisme que je demande dans le Christianisme. Hélas! hélas! qu'en voyons-nous? que de foibles restes, depuis que le scandale de l'Incrédulité en attaque

avec fureur les plus solides fondemens ; depuis que le scandale du libertinage contredit avec audace la pureté de sa morale? Parce que le scandale règne, Jésus-Christ est abandonné; son culte s'affoiblit parmi nous, à mesure que le scandale y fait des progrès. Il est donc véritablement l'ennemi spécial de Jésus-Christ, puisqu'il le combat dans ses desseins, dans ses adorateurs, dans sa Religion; puisqu'il fait chaque jour plus d'esclaves à l'Enfer, qu'il ne reste parmi nous de serviteurs fidèles à Jésus-Christ, *Ego in vacuum laboravi.*

De tout ceci, deux conséquences; retenez-les, je vous prie. Elles sont dignes de vos plus sérieuses réflexions. Le scandale cause efficacement la perte des ames; ce n'en est donc pas assez pour vous de pleurer vos scandales passés, si vous

voulez sincèrement en expier l'énormité; réparez-en les tristes effets. Quoi! d'un œil tranquille vous verrez vos frères dans le précipice où vous les avez conduits? Si, par de saints exemples, vous ne leur tendez la main, quelle est donc votre douleur de les y avoir entraînés? Eh! où en sommes-nous, Seigneur, s'il en est à votre tribunal comme à celui des hommes? Vie pour vie, voilà leur règle; ame pour ame, n'est-ce point aussi la vôtre?

Le scandale attaque directement un Dieu Sauveur. Il y va donc de l'intérêt de sa gloire de se venger lui-même des pécheurs scandaleux. Seconde conséquence qui a de quoi les faire trembler. Ne sont-ce pas là, dit autrefois, dans le transport d'une sainte colère, Moïse aux chefs de l'armée qui venoient de défaire les Madianites, mais qui en avoient

épargné une partie; ne sont-ce pas là les coupables qui ont fait transgresser à Israël la loi du Seigneur, et qui ont attiré sur ce Peuple la rigueur des châtimens, *Nonne istæ sunt, quæ deceperunt filios Israel..... et prævaricari vos fecerunt..... unde et percussus est Populus?* [Num. XXXI. 16.]. Pourquoi donc avez-vous interrompu le carnage; pourquoi avez vous quitté le glaive? Qu'elle soit frappée de mort, cette nation de séducteurs. Qu'ils soient tous immolés à la gloire de Dieu, auquel ils ont rendu Israël infidèle, *Ergò Cunctos interficite.* Foible image des vengeances que Dieu réserve aux prévaricateurs dont nous parlons. J'en prends à témoin la vérité éternelle qui nous le déclare par ses divines écritures. Qu'ils osent donc se vanter encore de leurs scandales, et s'en applaudir,

comme ils vont quelquefois jusqu'à le faire, sous l'indigne nom de conquêtes : et sur qui, juste Ciel! les font-ils ces conquêtes? Sur un Dieu dont on ne se moque pas impunément; sur un Dieu qui est patient, parce qu'il est éternel; mais dont la vengeance reprendra un jour tous ses droits; et c'est de sa part que je viens leur intimer les plus terribles menaces.

Væ illi per quem scandalum venit! Malheur à vous, par qui vient le scandale! Pourquoi? Parce que les malédictions que Dieu a lancées contre le Monde, à cause de ses scandales, tomberont singulièrement sur celui qui en est l'instrument; parce que les malédictions que Dieu a lancées contre les Démons tombent également sur celui qui devient ministre de leurs fureurs; parce que les malédictions

que Dieu a lancées contre le péché tombent doublement sur celui qui engage au péché. *Væ illi per quem scandalum venit.*

Malheur à vous par qui vient le scandale! Pourquoi? Parce qu'il est comme certain que vous ne le réparerez jamais; parce qu'en supposant même que vous vous convertirez à Dieu, que Dieu vous pardonnera; vous porterez, jusques dans le sein de la Pénitence, ce cruel regret, cette lugubre idée : J'ai concouru à damner des ames, à les plonger dans le péché, et je ne puis les retirer ni du péché, ni de l'Enfer; parce que tout votre zèle, quelqu'agréable qu'il puisse être à Dieu, quelqu'utile qu'il soit pour vous, ne sera peut-être d'aucun avantage pour ceux que vous chercheriez à ramener, *Væ illi per quem scandalum venit.*

Malheur à vous par qui vient le scandale! Eh! l'Homme-Dieu chargé des péchés du Monde, pour les expier, l'Homme-Dieu qui n'offroit à la justice de Dieu, dans sa personne, que l'apparence du péché, cet Homme-Dieu, qui n'étoit que la victime sainte et innocente destinée à l'abolition du péché; dès qu'il en prend sur lui le poids, se trouve, selon la parole de l'Apôtre, accablé sous celui de la vengeance et des anathêmes de Dieu, *Factus pro nobis maledictum.* [Galat. III. 13.]. Qu'en sera-t-il donc de vous, qui vous êtes rendus responsables d'une partie des péchés des hommes, pour en partager l'impiété, et pour en subir la peine? *Væ illi per quem scandalum venit.*

Malheur à vous par qui vient le scandale! Pourquoi? Parce que vous êtes les ennemis de la Religion,

les ennemis de la croix, les ennemis de Jésus Christ. Est-ce donc avec ces titres que vous consentez à paroître un jour devant lui ? Mais dans quel état alors y paroîtrez-vous? Les Apôtres s'y présenteront suivis des peuples qu'ils auront instruits, conduisant après eux ce nombre de Justes, au salut desquels ils auront coopéré, offrant au Sauveur des ames celles qu'ils lui auront conquises; et vous, pécheurs de scandale, vous n'aurez avec vous que des pécheurs, vous ne serez suivis que des complices de vos désordres ; vous ne serez à leur tête, que pour voir fondre sur leurs têtes ou sur la vôtre les châtimens épouvantables que vous leur aurez attirés.

C'étoit la loi parmi le Peuple de Dieu, que celui qui avoit allumé le flambeau qui consumoit une récolte,

en réparât le dommage; et cette sage loi se retrouve dans l'usage de tous les Peuples, aussi bien que dans le code de Moïse, *Si egressus ignis comprehenderit acervos frugum, reddet damnum, qui ignem succenderit.* [Exod. XXII. 6.]. Pécheurs scandaleux, c'est de vous que le Père de famille êxigera le dédommagement des ravages que vous aurez faits dans sa moisson. C'est de vous que l'exigeront tant d'ames malheureuses qui vous devront leur éternel malheur. C'est de vous que l'exigeront le Ciel à qui vous aurez ravi un nombre de ses habitans, la Terre sur laquelle vous aurez fait pleuvoir ses malédictions, et, quoique l'Enfer soit le seul pour qui vous aurez travaillé, c'est par ses feux que vous payerez les feux criminels que vous aurez allumés; feu des Passions, feu de la

Cupidité, de la Volupté, du Libertinage, feu de la Vengeance, feu de l'Impiété, *Reddet damnum, qui ignem succenderit.* Et, parce que vous les méritiez déja par vos crimes personnels, ces feux vengeurs; la colère du Seigneur va les enflammer de nouveau, pour qu'aux tourmens de votre damnation se réunissent encore les tourmens de ceux que vous y aurez entraînés. Que ce père et cette mère souffrent donc à jamais, et pour eux et pour leurs enfans; ces maîtres, pour eux et pour leurs domestiques; ces jeunes libertins, pour eux et pour leurs compagnons de plaisirs; ces chefs de sectes, pour eux et pour leurs adhérens; ces écrivains impiés ou licencieux, pour eux et pour leurs lecteurs; ces hommes passionnés, pour eux et pour leurs idoles! Que l'Enfer en punisse tous les pé-

chés; mais que, parmi les péchés, il distingue le scandale, *Reddet damnum, qui ignem succenderit.*

Ah! plutôt, puisqu'il en est temps encore, pécheurs! désarmez, par la sincérité de vos regrets et la sainteté exemplaire de votre vie, ce même Dieu qui est toujours votre Sauveur, malgré vos efforts pour rendre inutile ce qu'il a fait pour le salut de tous. Le retour est difficile; mais il n'est pas impossible à la grâce du Seigneur, quand on la lui demande avec cette vive foi qu'il ne refusera pas à la ferveur de vos prières Comme l'Apôtre, dans son repentir, dites-lui: J'ai persécuté le Seigneur; hélas! il me combloit de biens par le moyen des êtres différens qu'il a voulu asservir à mes usages; moi, j'armois contre lui ses propres créatures. Dans sa bonté, il les

destina pour lui; et, dans mon ingratitude, je suis devenu comme l'ame de cette révolte qui les lui a enlevées. Votre inépuisable miséricorde, ô mon Dieu, a fait de moi un homme nouveau, *Qui fui et persecutor et contumeliosus : sed misericordiam Dei consecutus sum.* [1. Tim. 1. 13.]. Ah! c'est sur moi qu'il avoit droit de venger ce mépris des uns, cet oubli des autres, l'infidélité de ceux-ci, l'impiété de ceux-là; j'en suis responsable à ses yeux, puisque j'en ai rendu les autres coupables, je n'aurois pas à me plaindre, quand j'en verrois retomber sur moi tous les châtimens, *Fui et persecutor et contumeliosus.* Oui, il est juste, appesantissez sur moi, grand Dieu! toute votre colère, et ne la faites pas éclater sur ceux qui ne l'eussent pas méritée sans moi. Laissez-vous

attendrir à ma prière. Ce sont mes Frères pour qui j'implore votre clémence. Ils sont coupables, il est vrai; mais leur faute est celle de mes crimes; et faudra-t-il encore que leur éternel malheur soit celui de m'avoir connu? Faites plus, Seigneur! l'ouvrage est digne de votre miséricorde, sèrvez-vous de moi pour les ramener à vous : qu'ils soient désormais touchés de mes exemples, après s'être pervertis par mes scandales. Suspendez encore les foudres de votre justice. Aidez-nous vous-même, par la force de votre grâce, à obtenir le pardon dans le temps, et la gloire dans l'Eternité; je vous la souhaite, à tous; au nom du Père, etc.

SERMON

POUR

LE DIMANCHE

DE LA SEXAGÉSIME.

SUR LES DANGERS DE LA PROSPÉRITÉ.

Quod autem in spinas cecidit, hi sunt qui audierunt, et a sollicitudinibus et divitiis, et voluptatibus, suffocantur, et non referunt fructum.

Les épines parmi lesquelles il en est tombé, marquent ceux qui, après avoir entendu la parole, la laissent étouffer par les embarras du siécle, les richesses et les plaisirs, et ne rendent point de fruit. *Evang. de ce jour. S. Luc*, ch. VIII.

TOUT l'objet de l'enseignement évangélique est le renoncement

aux pompes et aux vanités du siécle, le détachement de soi-même, le mépris de la Terre et de ses biens périssables, pour la véritable patrie, et pour les béatitudes qui ne périront point. C'est là la doctrine que Jésus-Christ est venu prêcher au Monde, par ses préceptes et par ses exemples; que ses Apôtres répétoient aux premiers Fidèles; et que tous les Prédicateurs de la Parole sainte n'ont cessé jamais de faire retentir dans les temples chrétiens. Le Royaume du Ciel n'est promis qu'à ceux qui souffrent les privations de l'indigence, des voluptés charnelles, et de ce que le Monde appelle ses biens.

Le Monde nous tient un autre langage. Il ne connoît pas de plus grand avantage que celui des prospérités; et c'est sur les prospérités mêmes que J.-C. fonde de redoutables

menaces. Non pas qu'elles aient rien de criminel en soi, mais à cause des abus qui les corrompent, et des dangers qui en accompagnent la possession. Le Monde les recherche, Jésus-Christ enseigne à les craindre; le Monde les estime, Jésus-Christ les dédaigne; le Monde les préconise, Jésus-Christ les frappe de ses anathêmes, *Væ divitibus.* [Luc. VI. 24.]. D'où peut venir cette différence? C'est, mes chers Auditeurs, que le Monde ne juge des prospérités de la vie, que relativement à la vie même; au lieu que Jésus-Christ les envisage relativement au salut. Et voilà sous quel rapport nous devons les considérer, pour en prévenir la séduction Voilà comment il faut s'étudier à en séparer un abus criminel, d'un légitime usage; voilà comment il faut

d'abord se précautionner contre leurs dangers.

Chrétiens, devant qui j'ai l'honneur de parler, vous, que le Monde compte au nombre des heureux du siécle; vous vous faites gloire de marcher sous les bannières du Christianisme; vous aimez à entendre la parole évangélique; et vous vous montrez avec complaisance aux regards des peuples, escortés d'une gloire mondaine, dont vous espérez que les rayons se répandront sur la Religion même, à qui vous rendez vos hommages. Voulez-vous que cette parole produise dans vos ames, des fruits de grâce et de salut; voulez-vous que la Religion profite, en effet, de l'éclat de votre prospérité; et mériter l'honneur d'être proposés aux peuples, moins comme spectacle,

que comme exemple; prenez garde que la semence de cette divine parole ne tombe sur des épines, au risque d'y être bientôt étouffée, et par là d'y devenir stérile; c'est-à-dire qu'elle ne soit combattue par l'amour des richesses, des pompes et des délicatesses mondaines, incompatibles avec les préceptes de la loi que Jésus-Christ nous enseigne; défiez-vous de la prospérité. C'est à vous plus particulièrement que ce discours s'adresse. Je parle, non de ceux qui recherchent le bonheur de la vie, mais de ceux qui en jouissent; non de ceux qui éprouvent l'agitation des désirs voluptueux, mais de ceux qui goûtent les avantages de la possession; non de ceux qui sont exposés à acheter la prospérité par le crime, mais de ceux qui ne soupçonnent pas que les prospérités mêmes puissent ren-

dre criminels; non de ceux que la conscience accuse sur les moyens qu'ils ont employés pour les obtenir, mais de ceux qui ne se précautionnent point assez contre leur usage. En un mot, mes chers Auditeurs, je parle de ceux qui dans les prospérités, se croyent vertueux; mais qui réfléchissent trop peu sur les dangers que les prospérités offrent à la vertu.

Oui, mes Frères, la prospérité est dangereuse, c'est l'unique proposition que je viens établir. Heureux du siécle! tandis que le Monde applaudit à votre sort, il est de mon ministère de vous en marquer les périls. Chargé de vous faire entendre les oracles de la sagesse de Dieu, je dois combattre les erreurs de la sagesse des hommes. Que les hommes vous tiennent un autre langage, je ne m'en étonne pas;

ils adorent la prospérité, je n'adore que le vrai Dieu, et je ne veux que votre salut. Implorons les lumières de l'Esprit saint, par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

PREMIERE REFLEXION.

La prospérité par elle-même n'est pas coupable; mais il est essentiel de connoître combien elle expose à le devenir. C'est ce danger que j'entreprends de vous mettre aujourd'hui sous les yeux, en vous indiquant comment, par degrés, la prospérité tend efficacement à vous pervertir. Suivons-la dans ses progrès. Elle plaît et on l'aime : danger d'attachement. Elle fixe les désirs, et fait perdre de vue les autres objets : danger d'aveuglement. Elle flatte les passions et les favorise : danger de dérégle-

ment. Elle met obstacle à la conversion du cœur, et en éloigne les bonnes dispositions: danger d'endurcissement. Voilà, mes Frères, tout le fond d'un discours utile aux heureux qu'il prémunit, et aux malheureux qu'il console. Donnons quelque étendue à ces quatre Réflexions.

Danger d'attachement; c'est le premier, c'est le plus inséparable de tous les biens de la vie; c'est celui qu'on redoute le moins, et dont en même temps on convient le plus. Comment se reprocheroit-on d'aimer un état heureux, puisqu'il n'est personne qui ne le recherche? Et, dès que l'on peut le désirer sans blâme, on peut donc sans crime goûter l'avantage d'en jouir. Aussi, mes chers Auditeurs, ce n'est ni le bonheur considéré en lui-même, ni précisément la satisfaction

naturelle qui en résulte, que j'ose transformer ici en matière d'accusation. Vous êtes dans la prospérité; elle peut n'être à votre égard qu'un don de Dieu, qu'un effet des soins de sa Providence, et même (je le prouverai dans la suite) qu'un moyen de sa grâce; car, quoiqu'il soit vrai que les malheureux suivent la route la plus sûre et la plus ordinaire de la sainteté, Dieu néanmoins peut faire servir à votre sanctification jusqu'aux circonstances du bonheur. D'ailleurs, y en eut-il jamais qui ne fût tempéré par quelque affliction destinée à marquer plus spécialement les voies du salut? Ce qu'il y a donc à observer dans vous, heureux du Monde, c'est la vivacité de cette affection qui vous courbe vers la terre, à mesure que vous en possédez les biens. Ce qu'il y à craindre pour

vous, c'est que ces biens n'en viennent insensiblement jusqu'à vous posséder vous-même. Ce qui doit servir d'instruction spécialement pour vous, c'est la parole du Sauveur qui vous avertit que votre cœur sera où est votre trésor; d'où il suit que si vous placez votre trésor dans la félicité de la vie, la félicité de la vie, non-seulement partagera, mais absorbera vos sentimens, *Ubi thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit.* [Math. VI. 21.].

Or, faites attention, mes chers Auditeurs, aux principes que nous donne la Religion sur ce point. Sa morale porte toute entière sur le détachement des biens du Monde. L'Evangile est une loi de renoncement, et J.-C. nous dit en termes exprès : Que seulement à ce prix nous pouvons être ses disciples,

Omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus. [Luc. xiv. 33.]. Il le dit à tous, *Omnis ex vobis.* Il le dit pour tous, *Qui non renuntiat omnibus*. Ce n'est pas néanmoins que, pour remplir le précepte de cette abnégation chrétienne, il faille le dépouillement réel et total dont tant d'ames généreuses ont donné l'exemple. Ce qui, dans les uns, va jusqu'à l'héroïsme, n'est pas pour les autres un devoir. Mais ce qui forme à l'égard de tous une obligation indispensable, c'est ce sentiment paisible et modéré dans les possessions qui prépare au détachement du cœur, qui grave les principes du détachement dans le cœur. Ainsi l'enseignoit S. Paul aux premiers Fidèles, lorsqu'il les exhortoit à user de ce Monde comme n'en usant pas. Ainsi le leur

répétoit S. Pierre, lorsqu'il les conjuroit de se regarder comme des étrangers sur la terre. Ainsi l'Eglise le demande-t-elle à Dieu pour ses enfans, lorsqu'elle le prie de remplacer dans eux la vivacité des affections terrestres, par l'activité des célestes désirs. Et, si le Christianisme ne réprouve pas indistinctement tous les heureux, c'est en faveur de ceux qui ne s'applaudissent pas immodérément de l'être.

Mais hélas ! c'est malheureusement de la prospérité que naît l'affection démesurée avec laquelle on la chérit. Comme on ne voudroit à sa félicité aucune borne, on n'en met aucune à la satisfaction d'en faire usage. On y livre son cœur sans réserve, et elle en épuise les complaisances, au lieu d'en payer le tribut au Seigneur par sa reconnois-

sance. On en fait l'apanage de la cupidité qui se l'approprie. Propriété funeste qui, peu-à-peu, dirige et détermine toutes les pensées, tous les mouvemens, tous les sentimens des heureux de la Terre à s'énivrer des douceurs qu'elle présente. Et c'est cette ivresse que peint énergiquement le Prophête par ce seul reproche: J'ai enfin trouvé l'idole à laquelle s'adressent mes vœux, *Inveni idolum mihi.* [Osee. XII. 8.]. C'est l'idole du bonheur.

De là, en voici les tristes suites; de là, cette répugnance outrée pour tout ce qui interrompt le cours d'une vie heureuse, ou qui peut en troubler le calme. Plus on vit éloigné des afflictions, plus on murmure à la vue des plus légères. La douce habitude de se satisfaire en tout, nourrit la délicatesse qui veut ne souffrir rien. Un seul désir sans suc-

cès est compté pour une disgrâce. L'exemption des revers éteint le courage qui doit les supporter. On diroit que la résignation croît dans le sein de l'infortune. Au contraire, parmi les hommes, ceux qui sont le moins infortunés, sont ordinairement le moins soumis. Effet naturel du trop grand attachement aux prospérités.

De là, ces soins dont l'ardeur assidue n'a pour objet que de se ménager une succession de jours agréables, d'affermir et de perfectionner une situation avantageuse, de percer avec inquiétude l'avenir pour en préparer les événemens. Demandez aux heureux de ce Monde s'ils s'occupent beaucoup de la félicité de l'autre; si l'espérance des biens futurs les touche, tandis que l'attrait des biens présens les captive; et si, appliqués comme ils

le sont à profiter du sort qu'ils ont dans le temps, ils pensent sérieusement à celui qui les attend dans l'Eternité. Ah! voilà comment, selon l'expression de l'Ecriture, l'enchantement de la bagatelle obscurcit les véritables biens, *Fascinatio nugacitatis obscurat bona.* [Sap. IV. 12.]. Voilà comment on a oublié le Ciel au milieu des délices de la Terre. Et si, sur la Terre même, on a vu des hommes célèbres laisser s'affoiblir le zèle de leur gloire, parce qu'ils se livroient trop à l'amour de leurs plaisirs; si un lâche désir de vivre heureux a énervé dans leurs ames la noble ambition de se montrer grands; s'il est difficile de concilier l'intérêt du devoir avec la recherche du bonheur; que n'ont point à craindre les Chrétiens, d'un vif attachement aux prospérités!

De là, ce réfroidissement de la piété dans un cœur presque entièrement abandonné aux fortes impressions des objets sensibles. La prospérité, il est vrai, n'efface pas subitement et d'un seul trait tout sentiment de Religion; mais qu'il lui est ordinaire de les ralentir! La Religion gêne, et la prospérité fuit la contrainte. La Religion parle de sacrifices, et la prospérité étale des avantages. La vue de ceux-ci aisément attire et séduit; aisément la rigueur de ceux-là déplaît et alarme. On goûte peu les austères maximes de la Religion, lorsqu'on écoute avec empressement celles de la prospérité.

De là, cet amour excessif de la vie, dont on redouteroit moins le terme, s'il n'étoit pas celui du bonheur. A qui surtout est-elle terrible?

Si le malheureux la craint jusques dans l'accablement d'une infortune qu'elle abrége; de quel œil la voit-on s'approcher dans les douceurs d'une félicité qu'elle ravit! Et c'est, mes chers Auditeurs, ce qui nous rend timides, lorsqu'il s'agit de dire aux heureux de la Terre, comme autrefois Elie à Ochosias : Du lit sur lequel vous a étendu la douleur, la mort va vous précipiter dans le tombeau, *De lectulo super quem ascendisti, non descendes; sed morte morieris.* [IV. Reg 1. 6.]. Contraste lugubre! Des années de prospérités qui tout-à-coup viennent se fondre, si j'ose parler ainsi, en un torrent d'afflictions qui les remplace! Ah! si nous n'éprouvons pas toujours les mêmes transports de fureur que fit éclater Ochosias contre le Prophête; du moins combien d'alarmes, combien de regrets,

combien de gémissemens! Je vais mourir, *Ecce morior*, [I. Reg. XIV. 43.], hélas! si jeune encore, et dans la fleur de mon âge! Dans une si brillante carrière, et commencée avec tant de succès! Au milieu de tant de biens, et avec de si grandes espérances! Dans le sein d'une famille chérie, et malgré les liens de l'union la plus tendre! Quoi! la puissance, les honneurs, la gloire, les plaisirs, tout va m'échapper sans retour! La prospérité s'éloigne et la mort m'atteint, *Ecce morior*. Telles sont, mes chers Auditeurs, les premières impressions qui agitent un cœur ardemment attaché à des biens qu'il faut perdre. Ils ont fixé des sentimens dont Dieu devoit être l'objet. Dès-lors, parce qu'on tient à la Terre, on gémit d'aller à Dieu. Pour perpétuer son bonheur sur la Terre, on consen-

tiroit à être éternellement privé de Dieu. On est plus touché du regret de quitter la Terre, que de l'espoir de se réunir à Dieu. Ainsi l'on cède tristement à la nécessité de mourir, et l'on se livre encore éperdument au désir de vivre. La mort dépouille, sans que le cœur se détache : elle arrache par la force ce qui est enraciné par l'affection; elle n'est plus alors qu'un supplice, parce qu'on ne sait pas s'en faire un mérite. Disposition vraiment coupable; elle est fréquemment l'effet des prospérités : en voilà le premier danger.

SECONDE REFLEXION.

Il en est un second. C'est celui de l'aveuglement. Comme, lorsque de l'éclat du grand jour, on passe

tout-à-coup dans un lieu moins sensiblement éclairé; l'éblouissement des clartés qui avoient frappé la vue semble épaissir les ténèbres dans lesquelles on croit entrer : de même, tout autre objet paroît investi d'une nuit profonde pour ceux qu'environnent habituellement les resplendissantes lueurs de la prospérité. Effrayés de promener leurs regards sur les vérités du Christianisme, ils effleurent à peine, par quelques idées superficielles, ce qui devroit épuiser leurs connoissances. Ils ne les réduisent que trop souvent à la science du bonheur. Et, pour me borner dans un sujet malheureusement trop vaste; en supposant qu'ils ne perdent pas entièrement de vue et la fin que le Christianisme leur propose, et l'obligation étroite qu'il leur im-

pose d'y tendre; pouvons-nous dissimuler combien ils s'aveuglent sur les vrais moyens d'y parvenir?

Ces moyens, ce sont les vertus qu'enseigne, que préconise et qu'ordonne l'Evangile. Or, vous en êtes témoins, mes chers Auditeurs, et c'est à vous que j'en appelle; est-ce dans le tumultueux fracas de la fortune que brillent les paisibles lumières de la vertu? Est-il ordinaire qu'on s'applique à étudier la science des Saints, lorsqu'on a trouvé celle d'être heureux; et les heureux ne combattent-ils pas plutôt la solidité des principes qui font les Saints? Par combien de fausses interprétations ils dénaturent toute l'économie de la morale chrétienne? Par combien de vains prétextes ils en éludent les obligations? Par combien d'illusions ils se déguisent ses maximes, pour se soustraire à ses

rigueurs? Parcourez les diverses leçons que nous donne l'Evangile, et, s'il en est quelques-unes qu'il seroit honteux de contredire aveuglément; n'en est-il pas un nombre d'autres qu'ils refusent d'entendre, parce qu'ils sont, et parce qu'ils veulent être en position de ne pas les pratiquer? Qu'est, par exemple, dans l'esprit des heureux du Monde, la mortification et la pénitence? Tout au plus une perfection à laquelle ils voudront bien accorder quelques éloges; mais dont ils renvoyent l'exercice aux Parfaits, en affectant d'ignorer ce qu'a dit S. Paul, que tous ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, ont crucifié leurs sens, *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt.* [Gal. v. 24.]. Accoutumés à ne pas en contrarier les inclinations, ils n'adoptent que la morale qui les autorise. Qu'est dans leur

esprit l'éloignement des pernicieuses joies du siécle? Tout au plus un goût pour la retraite, dont ils expliqueront le motif à leur gré; mais ils se permettront de les rechercher, toujours en affectant d'ignorer qu'il faut nécessairement les fuir, si elles sont une occasion prochaine de chute, *Si oculus tuus scandalisat te, erue eum.* [Math. XVIII. 8.]. Empressés à rassembler autour d'eux tous les agrémens de la vie, ils mettent toute leur industrie à les justifier. Qu'est dans leur esprit l'attention à veiller sur soi-même? Tout au plus la circonspection d'une ame timorée dont peut-être ils respecteront les soins; mais dont ils s'affranchiront comme d'autant de précautions excessives et surperflues, en affectant d'ignorer que la même Religion qui nous prescrit en tout la sagesse, nous en offre le préserva-

tif dans la vigilance continuelle, *Vigilate*. Déterminés à vivre dans le tourbillon d'une dissipation soutenue, ils évitent d'y mettre l'intervalle du recueillement qui leur en montreroit le péril. Qu'est dans leur esprit le fréquent usage de la prière? Tout au plus une habitude de piété à laquelle ils consentiront à applaudir; mais dont ils restreindront et réduiront à quelques courts momens l'obligation pour eux-mêmes, en affectant d'ignorer que sans cesse nous avons besoin des grâces de Dieu; et que, pour les obtenir, il faut assidument les lui demander, *Oportet semper orare*. [Luc. XVIII. 1.]. Bornés à faire descendre sur eux, avec abondance, les faveurs de la fortune, ils croyent pouvoir confier à Dieu seul les intérêts de leur salut. Voulez-vous étonner plusieurs d'entre

eux? Dites leur: que c'est un bonheur de porter la croix ; que la pauvreté est un trésor; que l'humilité produit la gloire; que pour s'aimer solidement, il faut saintement se haïr soi-même: Ils ne vous comprennent pas, ils sont surpris de votre langage; et c'est néanmoins le langage de Jésus-Christ; c'est la morale essentielle de la Religion.

De là qu'arrive-t-il? C'est qu'en s'aveuglant sur la nature et sur la nécessité des vertus chrétiennes, ils se trompent encore sur le caractère des leurs. Dès qu'ils n'ont pas de grands vices, ils se flattent presque d'avoir de grandes vertus. Et, comme la nécessité ne les met point à l'épreuve, ils en jugent mal, précisément parce qu'ils sont heureux. Examinez-les d'un œil attentif: dans la plupart, ce sont des vertus faciles, et qu'il en coûteroit

de ne pas pratiquer. On est bienfaisant par inclination, généreux par penchant, bon par caractère, compâtissant par sensibilité, sociable par goût. Qualités louables, sans doute; mais vous, Chrétiens, qui en faites parade, comme formant l'apologie de votre bonheur; oubliez-vous que des Payens vous en ont donné l'exemple? Montrez-nous donc ces efforts pénibles, ces victoires difficiles, ces vertus surnaturelles, ces violences décisives, dans lesquelles on reconnoît l'impression du Christianisme.

Ce sont des vertus brillantes, qu'il est glorieux de pratiquer. Équité qui va jusqu'au désintéressement; affabilité qui présente les charmes de la modestie; grandeur d'ame qui paroît supérieure à quelques événemens; modération qui garantit des excès; et sur certains

points, régularité de conduite qui honore; voilà bien ce que nous offrent quelques-uns d'entre vous. Mais sachez que le Monde lui-même en donne des préceptes. Montrez-nous ces vertus qu'il ignore, ou sur lesquelles il se tait; ces vertus dont on ambitionne le mérite, aux yeux de Dieu seul, parce qu'aux yeux des hommes on n'en recueille point la gloire; ces vertus qui sont le caractère distinctif des Chrétiens, et l'effet marqué du Christianisme.

Ce sont des vertus hypocrites qu'on affecte de pratiquer. Parce qu'il n'est point de bonheur sans réputation, on en recherche l'éclat. On s'étudie à paroître vertueux, parce qu'il est avantageux de passer pour l'être; on jette sur l'amas de ses prospérités une décoration de sagesse; et, pourvu qu'on surprenne

ainsi quelques suffrages, on se dispense de les mériter. Mais il n'est que les hommes qui se contentent des apparences. Montrez-nous donc des vertus réelles quoique obscures; des vertus humbles qui n'ayent pas un vain motif et un temps désigné pour se produire, des vertus solides qui naissent dans le cœur, et qui s'y nourrissent, des vertus constantes qui ayent pour principe et pour aliment le Christianisme.

Ce sont des vertus suspectes que faussement on se croit disposé à pratiquer. Il ne faut pas de grands efforts pour bénir la Providence, lorsqu'elle nous favorise; pour adorer la volonté de Dieu, lorsqu'elle est conforme à la nôtre; pour se soumettre à ses desseins, lorsqu'ils nous font une heureuse destinée. Mais si l'on faisoit à Dieu, par rapport à vous, l'espèce de défi qui lui

fut proposé à l'égard de Job; si on lui disoit : Etendez, grand Dieu, étendez les coups de votre main sur les biens, sur les enfans, sur la personne de ces heureux du Monde qui se vantent de vous être soumis; et voyons si les bénédictions de leur cœur résigné s'éleveront alors vers vous, comme les mouvemens de leur facile reconnoissance, *Extende manum tuam....*, *nisi in faciem benedixerit tibi.* [Job. 1. 11].... Ah! mes Frères, que devient la patience, lorsque la félicité s'éclipse; la résignation aux sacrifices, lorsque Dieu les demande; l'estime de la croix, lorsqu'il faut la porter? Est-ce Dieu qu'on aime ou ses bienfaits? Triste incertitude qu'un bonheur constant peut aisément répandre sur les vertus. Difficilement on les apprécie, quand on n'est pas dans l'oc-

casion de les exercer. Pour se juger, il faut se connoître; et quoi de plus aisé que de se méconnoître, quand on ne se voit que dans la prospérité!

Je le dirai en passant, la prospérité transforme à leurs propres yeux les heureux du siécle. Sous le voile du bonheur, tout disparoît pour ne présenter que son image. Ezéchiel le reprochoit avec force à un Grand de la Terre. Non, lui disoit-il, non; vous n'êtes point un Dieu, vous n'êtes qu'un homme; et cependant on croiroit que vous vous arrogez les priviléges et les droits de la Divinité, *Cum sis homo, et non Deus..... dedisti cor tuum quasi cor Dei.* [Ezech. XXVIII. 2.]. A l'abri des grandes misères de la vie, on en fait servir les besoins à en multiplier les agrémens. Ceux-ci

font oublier la foiblesse qu'indiquent ceux-là. Le faste d'une gloire particulière affoiblit les marques d'une humiliation générale. L'éclat d'une naissance distinguée dissipe l'obscurité d'une commune origine. Le luxe de l'abondance remplace la pauvreté qui est l'apanage de la nature; et, sous la splendeur des vêtemens, à peine se souvient-on de cette vile poussière qu'un esprit immortel anime. Ou, si la force de l'évidence arrache quelquefois l'aveu que fit le Sage : Je suis homme et mortel, *Sum et ego mortalis homo.* [Sap. VII. 1.]; à la faveur des prospérités qui remplissent agréablement l'intervalle de la vie, on réfléchit peu sur son incertitude, sa brièveté, sa fragilité. Ainsi les années s'écoulent, sans qu'on se prépare à en voir arriver la fin. Leur plus longue durée s'évanouit comme

les prestiges enchanteurs qui en précipitent le cours. Ainsi, l'on s'abuse sur ce qu'il y a de plus essentiel, et d'uniquement essentiel sur la Terre, parce qu'on n'en a connu, aimé et recherché que le bonheur. De là, et c'est le troisième danger qu'il présente, le déréglement dont il est ordinairement la source. Arrêtons-nous un moment.

TROISIEME REFLEXION.

Il est vrai, mes chers Auditeurs, que l'infortune elle-même a ses écueils; et, quoique destinée à épurer les vertus, elle ne rend pas toujours vertueux. Mais il est également certain que le bonheur rend souvent coupable, que la prospérité influe sur les mœurs, et que comme chaque état a les siennes,

il est aussi des mœurs propres à la condition des heureux. On n'y verra pas ordinairement, je le veux, l'atrocité de ces crimes qui frappent les hommes, et que leur justice punit; mais combien de ces désordres, que Dieu déteste, et que sa sainteté réprouve, marchent à la suite de la fortune! Elle y invite, elle les facilite, elle les couvre, elle essaye de les justifier.

Oui, mes chers Auditeurs, il est des déréglemens auxquels la fortune invite. Avec elle les passions se développent; il est plus difficile de leur commander, lorsque la prospérité les enhardit; on touche au moment de devenir criminel, quand on est heureux; la liaison est étroite, la pente est rapide, le pas est glissant; et c'est l'effet d'une grande fidélité que de se renfermer dans les bornes gênantes du devoir,

lorsqu'on voit s'étendre celles du bonheur. Aisément le goût de la liberté dégénère en licence; celui des amusemens, en débauche; celui des richesses, en cupidité; celui de tous les penchans en excès : ils y tendent de leur nature; la modération n'entre pas dans leur caractère; il est difficile de les satisfaire, sans les irriter, et l'on peut se passionner pour le crime, si l'on est passionné pour la prospérité.

Quel changement elle opère, et combien dans divers états on est différent de soi-même! D'où viennent ces fiertés impérieuses, ces dédaigneux mépris, ces duretés hautaines qui révoltent les hommes et qui blessent la loi de Dieu? C'est l'enflure du cœur qui s'exhale, et ce sont les honneurs qui l'ont enflé. Amasias, incertain de la réussite du combat, écoute avec docilité la

voix du Prophête; après la victoire, devenu idolâtre, il menace de la mort celui qui a le courage de lui reprocher son idolâtrie. D'où viennent ces hardis desseins, ces entreprises téméraires, cette licencieuse audace, cette présomption aveugle qui ne respecte rien? C'est la prétention de l'orgueil qui ne croit rien au dessus de ses droits, parce qu'il ne voit rien au dessus de son pouvoir, et cet orgueil s'est nourri dans les succès. Hélas! le vertueux Osias lui-même, redouté de ses ennemis, et respecté de ses sujets, ose pénétrer dans le sanctuaire; et, parce que sa main avoit moissonné des lauriers devant les hommes, il ne craint pas de la rendre sacrilége, en offrant l'encens au Seigneur sur l'autel sacré des parfums. D'où viennent ces complaisances frivoles,

ces retours réfléchis sur soi-même, ces joies insensées, dont l'impression va jusqu'à l'étourdissement et à l'ivresse? C'est la funeste satisfaction d'une vanité coupable; et cette vanité a vu ses progrès suivre ceux de la prospérité. Jusqu'alors Ezéchias avoit été sans reproche; il défait l'armée de Sennacherib, et devient la terreur des Peuples. Le faste avec lequel il étale les trésors que lui a amassés sa conquête l'expose à la colère de Dieu, qu'il désarme ensuite par ses regrets. Enfin, pour réunir aux déréglemens d'un esprit que la prospérité égare, les foiblesses d'un cœur qu'elle pervertit; d'où viennent la honteuse indolence de la mollesse, les raffinemens étudiés de la sensualité, les recherches voluptueuses des délices de la vie qui la

consacrent toute entière à la vie seule? Ah! le plus sage des hommes, Salomon, s'est rendu aussi fameux par ses désordres que par son bonheur!

C'est qu'en y invitant par l'attrait, il les facilite par le pouvoir. Car, que ne peuvent point les heureux? Qu'est-ce être heureux selon le Monde? C'est être riche, c'est être puissant, c'est être grand. Or, quel obstacle rencontreront les richesses qu'elles ne surmontent? Combien de fois sont-elles le prix auquel l'infâme prodigalité du vice achète les triomphes qu'il remporte sur la vertu! Quelle puissance ne donne point de se satisfaire, celle qu'on a sur les autres? Ceux dont il est dangereux de contrarier la volonté, quelle qu'elle soit, leur trouvent facilement des ministres; ils n'ont qu'à parler pour avoir des complices,

puisque, quand ils parlent, ils ont toujours des approbateurs. Quelle autorité ne communique pas la grandeur! Toutes ses démarches participent en quelque sorte à ses priviléges; et, par la plus dangereuse prérogative, si elle entre dans les voies de l'iniquité, elle entraîne plutôt à sa suite qu'elle ne trouve d'opposition à ses égaremens. Telle est l'origine de l'influence visible que la conduite des heureux du Monde a presque toujours sur celle du peuple. Ils donnent le ton et l'exemple; et le commun des hommes qui envie leur sort, regardent comme une partie de leur bonheur l'avantage de devenir coupables avec plus de facilité.

Encore le paroît-on moins, et l'est-on plus impunément sur la Terre, quand on est heureux. Vous

le savez, mes chers Auditeurs, on se plaint depuis longtemps, dans le Monde, de ce que tout-à-la-fois, la prospérité enfante les déréglemens et les couvre; de ce que les désordres étant communs, c'est sur les malheureux qu'en tombe plus ouvertement le blâme, comme si c'étoit un double crime que celui qui n'est pas commis sous les auspices de la fortune, et qu'il lui appartient de le voiler. Elle n'y réussit que trop. L'abondance des biens, le lustre du nom, l'appui du crédit, les ressources de la faveur forment un assemblage dont l'éclat semble dissiper les ombres que le vice a répandus sur le tableau de la vie. Celui qui se permet les égaremens, les aperçoit moins lui-même, si le succès les protége, si la flatterie les encense, si la politique les dissimule. Et que faut-il, pour braver

les reproches de l'opinion publique? Il suffit de se montrer sous les dehors imposans du bonheur.

Et ce n'est pas encore là le comble du déréglement. On essaye d'en trouver la justification dans le bonheur même, par une contradiction dont la diversité d'intérêts est le principe Tantôt vous entendrez soutenir qu'il est facile d'allier la sagesse avec les prospérités. C'est le langage de ceux auxquels nous en exposons le péril. Tantôt vous entendrez avancer que la séduction d'une fortune riante doit naturellement déranger l'économie des devoirs. C'est l'excuse de ceux à qui nous reprochons leur chute. A les en croire, l'occasion étoit inévitable. Comment la fuir; et, ne la fuyant pas, comment la vaincre? L'un étale avec complaisance ce qu'il y avoit de flatteur dans sa

situation, la belle saison de l'âge, les prérogatives du rang, les dons de la nature, les suffrages de l'estime, les marques de la bienveillance. Comment alors résister au Monde et à ses dangers? L'autre avoue ingénument qu'étant né dans le sein des prospérités; le penchant de l'éducation, la mode, l'usage, tout avoit conspiré à lui amollir le cœur, à en fortifier les sentimens, à l'engager à les suivre. Combien alors n'en coûte-t-il pas de les étouffer!

Or, s'il est vrai, comme on voudroit l'ériger en principe, que tel que la piété distingue, n'eût pas été aussi vertueux, si la fortune l'eût également favorisé; que c'est souvent la différence des situations qui en décide; que les douceurs de la vie en rendent les obligations

plus difficiles à remplir : pour se disculper, on ose accuser son propre bonheur; et l'on poussera l'ingratitude envers Dieu, jusqu'à faire rejaillir le nombre des fautes qui l'outragent, sur le nombre des bienfaits qu'on en a reçus. Il est donc vrai, heureux du Monde, et vous le reconnoissez, que la prospérité peut aisément vous ouvrir la route du crime; et que, relativement au salut, c'est souvent un vrai malheur que d'être heureux.

Voilà donc aussi pourquoi Dieu distribue souvent les prospérités dans sa colère. Voilà pourquoi l'on voit souvent prospérer les Méchans et les Impies. Voilà ce qui doit lever à vos yeux le scandale apparent qui frappe les Foibles à la vue de leur bonheur. C'est un fléau de la justice divine, d'autant plus

redoutable qu'il est plus caché. O profondeur effrayante des voies du Seigneur ! Les maux sont les instrumens de la colère qu'il exerce sur les hommes. Dieu se venge quelquefois d'une manière plus terrible, quand il répand sur eux ses biens. Vous devez le conclure, mes chers Auditeurs, à la vue des dangers que jusqu'à présent j'ai mis sous vos yeux. Finissons par le plus grand de tous, et qui est comme le résultat de tous les autres; c'est le danger d'endurcissement.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

Je rapproche en tremblant deux oracles de l'Esprit saint. Le premier nous représente, placés dans le séjour de la félicité éternelle, ceux qui ont marché dans la voix de la tribulation, *Hi sunt qui*

venerunt de tribulatione magnâ. [Apoc. VII. 14.]; et le second nous montre les Enfers devenus la demeure de ceux qui furent plongés dans les délices de la vie, *Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt.* [Job. XXI. 13.]. Il y a donc visiblement un danger et un grand danger attaché à la prospérité, puisqu'elle aboutit souvent au malheur de la damnation. Mais comment y conduit-elle? Ce que j'ai dit jusqu'à présent a dû vous le faire connoître; car, celui qui est attaché aux biens de la Terre, aveuglé par les biens de la Terre, perverti par l'abus des biens de la Terre, n'a-t-il pas sensiblement commencé le funeste ouvrage de la réprobation; et que faudroit il pour empêcher qu'il ne le consomme? Il faudroit le détacher, l'éclairer, le régler. Trois

effets absolument nécessaires, auxquels les prospérités mettent un grand obstacle.

Non, mes Frères, jamais le mal n'est plus difficile à guérir, que lorsqu'on en aime le principe; et ce qui le rend plus redoutable encore, c'est lorsque par lui-même il s'oppose à l'application du remède, ou qu'au moins il en énerve aussitôt l'efficacité. Et c'est précisément ce qui caractérise le danger du bonheur. On le chérit; et cette affection se grave, s'étend, se fortifie par la durée des prospérités. Plus longtemps on en a joui, plus l'on craint d'en être privé. Le goût et le sentiment du bonheur se nourrissent dans le bonheur même. Ceux qui le possèdent, en deviennent les esclaves; et cette possession qui paroît tranquille, tant qu'elle

n'est pas troublée, est une source d'alarmes, pour peu qu'il s'y mêle une ombre de péril. La cupidité se trahit par ses fureurs, dès qu'elle est effrayée par quelques menaces; et tel qui nous dit de sang-froid qu'il tient peu à ses biens, n'en sacrifieroit pas la partie la plus légère au plus grand intérêt de la vertu.

Voilà pourquoi, s'il est dans la conduite des heureux du Monde un changement nécessaire que Dieu demande; c'est ordinairement par l'interruption des prospérités qu'il cherche à l'obtenir. Comme elles étouffent souvent toute autre voix de la grâce, elles en rendent infructueux tous les mouvemens, *A divitiis et voluptatibus suffocantur.* [Luc. VIII. 14.]. Il faut de grands coups pour opérer de grandes conversions. Les grandes afflictions sont la ressource

qu'employe la grande miséricorde; et si elles sont un moyen de pénitence, une grâce de salut, ainsi que les principes de la Religion nous l'enseignent, que l'expérience le confirme; et c'est donc parce que le bonheur met obstacle à l'un et à l'autre. Ah! il faut anéantir l'idole, pour détromper les adorateurs.

Combien en effet qui n'ont appris à connoître Dieu que par les disgrâces! Au milieu de l'éblouissement que cause la fortune, on distingue peu les lumières de la Foi. En vain détaillons-nous ses préceptes; en vain intimons-nous ses menaces; tout est sans effet, tant que le pécheur peut nous répondre: J'ai péché, et que m'en est-il arrivé de fâcheux, *Peccavi, et quid mihi accidit triste?* [Eccl. v. 4.]. Est-on bien effrayé de la punition du pé-

ché, tandis qu'on persévère impunément à être pécheur? Alors la vie n'est considérée que comme agréable; la mort que comme éloignée; la sagesse que comme trop austère; les devoirs que comme exagérés. C'est donc à la tristesse des événemens qu'il appartient de faire apercevoir la main vengeresse qu'on s'accoutume à ne pas redouter. C'est de la tristesse de l'ame que naissent les solides réflexions dont auparavant on ne savoit pas s'occuper. C'est la tristesse de l'infirmité qui rend sensible la vue du tombeau qu'on craignoit d'envisager. Hélas! on y est précipité sans presque l'avoir entrevu, lorsqu'une suite de jours fortunés en ferme plus aisément la route. Cet abîme trompe les yeux, lorsque, même sur ses bords, on cueille des

fleurs, la surface riante des prospérités qui le couvrent, éloigne la prudence des précautions qu'il faut nécessairement prendre avant que d'y tomber. J'avois donc raison de dire, et c'est quelquefois un effet terrible de la justice divine, que d'étendre aussi loin que la vie la pernicieuse durée d'un bonheur par lequel on est aveuglé.

Par là même, qu'il engage naturellement au désordre, il est donc aussi directement opposé à la pénitence. Autant il en combat l'esprit, autant il en écarte les œuvres; il la rend plus difficile à mesure qu'il l'a rendue plus nécessaire; et, au lieu que les revers peuvent être une véritable expiation, dès que la résignation les accepte et que la patience les sanctifie; au lieu que les croix ont par elles-mêmes une conformité avec la sa-

lutaire douleur qui doit animer la réparation des péchés; au lieu qu'il suffit de savoir consentir à être malheureux, pour offrir en partie à Dieu la satisfaction qu'on lui doit pour avoir été coupable : on ne trouve que les amorces et l'attrait du crime dans une constante félicité. Ah! vous le sentez vous-mêmes, mes chers Auditeurs, ce n'est pas le plus ordinairement dans les douceurs d'une vie heureuse qu'on se livre aux saintes amertumes d'un repentir chrétien. Une ame que son bonheur occupe n'est pas celle que la contrition déchire. On ne se détermine pas volontiers à bien vivre, lorsqu'on se croit heureux en vivant mal; on n'a qu'une volonté foible de renoncer au péché, dès qu'on n'a pas le courage de renoncer à un faux bonheur.

Il faudroit donc, et c'est, grand

Dieu, la prière à laquelle nous réduit la funeste langueur des heureux du Monde, il faudroit qu'une pénitence forcée, l'ouvrage de votre clémence, préparât dans eux la conversion libre que vous exigez. Dépouillez, par une salutaire violence, des biens qui les séparent de vous, ceux que vous voulez rappeler à vous; sans cela, le libertinage durera autant que la santé; l'injustice, autant que le pouvoir; l'amour des plaisirs, autant que l'opulence; le mépris des lois de l'Evangile, autant que l'appareil de la mondanité. Renversez l'ordre des prospérités; ou nous ne réussirons que rarement à rétablir parmi eux l'ordre des mœurs.

Je tire de ces vérites trois conséquences que j'adresse à trois sortes de personnes. Les uns soupirent

trop ardemment après l'abondance des prospérités; et j'employe, à leur égard, la réponse que fit Jésus-Christ à la mère des enfans de Zébédée, lorsqu'elle lui fit pour eux une prière, que leur commune ambition avoit dictée: Vous ne savez pas ce que vous demandez, lui dit le Sauveur, *Nescitis quid petatis.* [Math. xx. 12.]. Que demandez-vous, Chrétiens, en aspirant avec une avidité sans bornes aux faveurs de la fortune? Considérez-en les dangers, pour en modérer les désirs; elles ne sont pas un si grand bien, puisqu'il peut en résulter tant de maux. Laissez à Dieu le soin de vous conduire par la route qui vous convient. C'est à lui à vous la marquer, et non à vous à la lui prescrire. Et, s'il vous est permis de travailler sagement pour les intérêts

raisonnables du temps; ne le faites pas de manière à mettre en péril le grand intérêt de l'Eternité. En voulant devenir heureux, n'oubliez jamais que, par dessus tout, vous devez être saints.

Il en est d'autres qui jouissent actuellement des prospérités. Que le Monde applaudisse à leur sort; mais, puisqu'il est dangereux, et c'est la seconde conséquence qui les regarde : à des félicitations aveugles je dois substituer de sages conseils. Heureux du Monde, Dieu est votre bienfaiteur; qu'il soit donc spécialement votre Maître. Par reconnoissance pour ses dons, craignez-en l'abus, et n'armez pas contre vous sa justice, en tournant contre lui les traits même de sa bonté. Joignez à votre bonheur la vigilance qui en régle l'usage, la mortification qui

en tempère les délices, la disposition du cœur qui en modère l'affection, la sagesse évangélique qui en écarte tout excès, et surtout l'utile pensée que vous aurez bientôt à en rendre compte. Appliquez-vous ces terribles paroles de S. Jacques à des Riches du siécle : Changez en pleurs et en gémissemens les vaines clameurs de votre allégresse, à la vue des misères qui remplaceront la félicité de quelques momens; *Plorate ululantes in miseriis vestris quœ advenient vobis.* [Jac. v. 1.]. Vous ne trouverez au dernier jour que ce que vous avez amassé devant Dieu; et, si les vertus chrétiennes n'ont pas présidé à votre bonheur, vous aurez formé des trésors de colère, *Thesauritatis vobis iram in novissimis diebus.* [Ibid. 3.].

Enfin, puisque les prospérités sont dangereuses, conséquence intéressante pour ceux qui en supportent la privation et la perte; il y a donc, dans la source même de leurs larmes, un principe solide de consolations. Vous pleurez! mais la révolution qui vous attriste devient celle qui vous sauve. Dieu vous enlève vos possessions, parce qu'il veut vous posséder vous-même. La fortune vous échappe; mais, à la place, les vertus arrivent, et jamais vous n'en perdrez les fruits. Vous eussiez pu vivre heureux; mais seriez-vous mort de la mort des Justes? Dieu vous frappe dans vos biens, mais il veille sur votre ame; si sa main vous blesse, sa grâce saura vous guérir. Il vous afflige sur la Terre, pour vous ménager le bonheur du Ciel. Puisse ce

souvenir vous engager à user si saintement des prospérités de cette vie, que vous méritiez l'éternel bonheur de l'autre; je vous le souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE DIMANCHE

DE LA QUINQUAGÉSIME.

CONTRE LES DIVERTISSEMENS.

Et ipsi nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud absconditum ab eis; et non intelligebant quæ dicebantur.

Ils ne comprirent rien de tout ce discours; c'étoient, pour eux, des choses cachées; et ils n'entendirent point ce qu'il leur disoit. *Evang. de ce jour, S. Luc*, ch. XVIII.

PEU de jours avant que Jésus-Christ ne consommât sur sa croix

le sacrifice qu'il avoit commencé dès son berceau, il réunit tous ses Apôtres pour leur dire : Je vous déclare que nous allons à Jérusalem, et que toutes les choses que les Prophètes ont écrites, touchant le Fils de l'Homme, seront accomplies; car il sera livré aux Gentils, il sera exposé aux opprobres; il sera fouetté, on lui crachera au visage ; après l'avoir fouetté, ils le feront mourir; et, trois jours après, il ressuscitera.

Par cette prédiction, où toutes les circonstances de sa passion sont décrites avec autant de fidélité qu'elles ont pu l'être après l'événement, Jésus-Christ vouloit tout-à-la-fois prémunir ses Apôtres contre le scandale de ses souffrances, et manifester sa divinité; puisqu'il n'appartient qu'à la toute-puissance divine de lire, avec cette rigoureuse

précision, dans l'avenir, et de triompher de la mort, en se ressuscitant lui-même; mais, ajoute notre saint Evangéliste, ses Apôtres ne comprirent rien encore à tout ce discours; c'étoient pour eux des choses cachées, et qu'il leur étoit impossible de croire avant qu'elles n'eussent reçu une si complète exécution.

Chrétiens, mes Frères, l'Eglise rappelle encore à ses enfans les mêmes paroles. Dans quelques jours, leur dit-elle, nous célébrerons les funérailles de mon royal Epoux, de votre Père, qui a voulu mourir pour vous sauver. Voyez : ces autels, image du Calvaire où son sang fut versé, vont bientôt se couvrir d'ornemens lugubres. Elle invitera ses Disciples, elle leur commandera, en vertu du droit qui lui en a été donné, d'expier par le jeûne et par

la prière, le crime de ceux qui l'immolèrent; et, durant les jours qui doivent précéder la commémoration du sanglant holocauste, elle ne cessera d'emprunter la voix et les gémissemens des Prophêtes qui l'avoient annoncé au Monde.

Que faites-vous, Chrétiens, pour répondre au vœu de votre Mère? Par quels actes de tendresse filiale vous préparez-vous au triste anniversaire que nous allons célébrer? Vous n'avez pas, comme les Apôtres, la ressource de douter de la vérité de la prophétie avant son accomplissement, puisque vous savez qu'elle a été accomplie; et cependant on diroit, à vous voir, que comme ces mêmes Apôtres, avant qu'ils n'eussent été témoins de l'exécution de la prophétie, vous ne pouvez rien comprendre à tout ce discours, *Et erat verbum istud absconditum ab eis*

A la veille des plus augustes et des plus touchantes cérémonies; de scandaleux divertissemens, une dissipation poussée jusqu'à la licence la plus effrénée, et les violens excès de la dissolution et de l'impiété; voilà l'étrange disposition que des hommes, soi-disant Chrétiens, apportent au saint temps de pénitence où nous allons entrer!

Je sais, mes chers Auditeurs, que ces reproches ne tombent sur aucun de ceux qui sont ici rassemblés. Ils ne viennent pas dans nos Eglises, ceux qui s'abandonnent à ces criminelles joies dont la morale s'indigne autant que la Religion. Mais, au sortir de ces temples, rentrés dans vos maisons, vous y trouverez pour la plupart, mes Frères, de ces engagemens qui s'accordent mal avec la profession de

Chrétien, et que la sévérité de l'Evangile condamne hautement. On ne les réserve pas seulement pour ces jours que l'usage a consacrés à la dissipation; mais ils règnent habituellement durant le cours de l'année entière. On ne s'en défie pas; on ignore, ou du moins on affecte d'en méconnoître les dangers. Or, voilà l'importante matière dont je me propose de vous entretenir; je ne m'arrêterai pas même à certains désordres que vous connoissez trop bien, et que vous n'entreprendriez pas de justifier. Le Monde lui-même ne les absout pas. Mais il est des divertissemens plus raffinés, plus délicats en quelque sorte, sur lesquels on s'étonne que le ministère évangélique se montre si sévère; on n'y voit que de purs amusemens qui paroissent

légitimes, autorisés, ce semble, par la foiblesse de l'humanité, permis par la sagesse de la Religion. Ils le seroient en soi, qu'ils peuvent et ne manquent guères de devenir dangereux par leurs suites. Ces suites funestes, je veux vous les exposer dans trois excès qui, trop ordinairement, caractérisent les divertissemens du Monde; et, si vous m'accusez moi-même d'excéder dans la morale que je vous prêche, prenons la Religion pour arbitre.

L'Evangile à la main, j'ose braver vos accusations. Je dis donc, et malheureusement c'est le Monde lui-même qui l'atteste, je dis qu'il y a dans ses divertissemens, lors même qu'on en sépare l'idée directe du crime, je dis qu'il y a trois manières de les rendre criminels, si l'on n'a pas soin de veiller, et sur le cœur qui les goûte, et sur le

temps qu'ils consument, et sur les dépenses qu'ils occasionnent. D'où je tire ces trois règles qui doivent toujours diriger dans l'usage des divertissemens : Précaution par rapport au cœur ; ce sera la première Partie. Modération par rapport au temps ; ce sera la seconde. Circonspection par rapport aux dépenses ; ce sera la troisième. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Comme la vigilance chrétienne a principalement pour objet notre propre cœur ; c'est donc en premier lieu sur les impressions dont il est susceptible que doivent s'étendre ses précautions. Or, il est deux sortes de sentimens que les amusemens peuvent produire. Le premier, visiblement criminel, c'est celui qui consent à trouver dans

les amusemens le danger prochain du crime; le second, moins coupable, et cependant très-pernicieux, c'est celui qui mêle à l'innocence des amusemens une affection immodérée qui s'y livre. Les choisir, pour qu'ils ne séduisent point par leur nature; lors même qu'ils sont choisis, n'être point esclaves de leurs attraits; telle est la double précaution que la sagesse commande.

Et d'abord, quel abus manifeste de langage, que de nommer amusement ce qui est péché; de confondre sous la même idée deux choses si différentes; que de regarder pour soi-même, comme une simple dissipation, ce qui, par rapport à Dieu, se convertit en outrage! Cesse-t-on de l'offenser, sous prétexte que, dans cette offense, on ne recherche que l'agrément qui

en résulte? Se départ-il du droit inaliénable qu'il a sur nous, parce qu'il ne défend pas des plaisirs qui nous offrent des distractions passagères? Fait-il taire les lois de sa sagesse, pour mettre en pleine liberté celle des penchans? Et, lors même que nous ne paroissons pas immédiatement occupés de Dieu, sommes-nous en droit de l'oublier? Nul homme vraiment raisonnable et solidement chrétien n'oseroit ni le dire ni le penser. Ce seroit renverser tous les principes de la saine morale. Elle nous montre la vertu comme devant présider à toutes nos œuvres, régler les plus importantes, sanctifier les plus indifférentes, modérer les plus innocentes, et proscrire sans réserve toutes celles qui lui seroient opposées. Envain, dit le Sage, celui qui a lancé contre son ami des traits

perfides, essaye-t-il d'excuser sa méchanceté en disant, lorsqu'on la découvre : Je n'ai prétendu que m'amuser, *Ludens feci.* [Prov. XXVI. 18.]. Seroit-ce donc autoriser nos rébellions aux ordres du Seigneur que d'alléguer pour motif celui du plaisir qui nous attire? Toujours les regards de Dieu nous suivent : partout sa volonté doit être notre guide. Ce n'est pas pour nous que nous vivons, dit l'Apôtre; dans tous les momens qui composent notre vie, comme dans le dernier qui la termine, c'est au Seigneur que nous appartenons, *Sive vivimus, sive morimur, Domini sumus.* [Rom. XIV. 8.].

Est-il donc défendu de s'amuser, demandez-vous d'un ton qui semble annoncer que toute circonspection vous importune? Vous ajoutez que présenter la vertu sous des dehors

tristes et sérieux, c'est en éloigner; que sa sévérité rebute; et que c'est mal en défendre les intérêts, que d'en resserrer si étroitement les obligations. Mais pourquoi, je le demande à mon tour, pourquoi prêter à la vertu un langage qui n'est que celui de l'humeur? Non, mes chers Auditeurs, non; la vertu ne vous interdit pas les amusemens; mais elle vous ordonne d'en faire un choix; elle compâtit au besoin qui les rend nécessaires; mais elle ne sauroit souscrire aux désordres qui en pervertissent l'usage. Toujours exacte, elle ne se montre pas toujours austère. Si elle vous défend de violer ses lois, elle sait bien aussi avoir la condescendance d'en tempérer les rigueurs. Ce que je vous demande ici en son nom, c'est de consulter ses lois saintes. Rapprochez-en la nature, de vos amu-

semens; examinez, comparez et jugez-vous?

Je ne prétends que m'amuser, dit une jeune personne, tandis qu'elle a entre ses mains un de ces livres où se trouve réuni tout ce qui enflamme la passion et la nourrit. Si vous l'en croyez sur les causes qui lui font goûter cet ouvrage, c'est qu'écrit d'une manière naturelle, il retrace des sentimens délicats; il offre des situations intéressantes; il découvre une ame généreuse; il présente des expressions choisies, des récits animés, des peintures nobles, des événemens frappans. Jusques-là on croiroit que cette lecture n'est qu'un amusement, *Ludens feci*. Mais que j'interroge sa sincérité, et qu'elle réponde: Dans l'imagination, quels tableaux! dans le cœur, quels mouvemens! dans les pensées, quels

écarts! dans la volonté, quel désordre! Sous ces fleurs le serpent infernal se cache. La vertu blessée et mourante est prête à périr. Peut-il être permis de l'exposer, sous prétexte d'amusemens ?

Je ne prétends que m'amuser, dit ce jeune homme, tandis qu'il se permet ce qu'il peut y avoir de tendre dans le langage, de peu réservé dans les propos, de suspect dans les assiduités, de familier dans les entretiens. A l'entendre, c'est égalité d'humeur, enjouement de caractère, vivacité de saillies, discours de circonstance, goût de plaisanterie, *Ludens feci.* Mais qu'il sonde avec plus de soin les dispositions de son ame : Un funeste penchant s'y réveille; un feu secret l'anime; un nuage l'obscurcit; un poison subtil s'y insinue; les principes du déréglement y pénè-

trent; les premiers liens de l'habitude l'y forment. Peut-il être permis d'en préparer la force, sous prétexte d'amusemens?

Je ne prétends que m'amuser, dit cette Femme du Monde, tandis qu'elle recherche assidument, dans des assemblées chéries, la vaine consolation d'en recevoir les hommages. A la consulter sur les motifs qui l'y attirent journellement, où elle prévoit que telles personnes doivent se rencontrer, c'est la douceur des conversations, l'assortiment des goûts, le rapport dans la manière de penser, le pur agrément de la société, *Ludens feci*. Mais que, devant Dieu, et comme si, à ce moment, elle alloit, au tribunal de sa justice, lui rendre compte de sa conduite, elle s'en développe à elle-même les principaux ressorts: Une inclination qui s'entretient; l'envie

d'en être constamment l'objet; le désir de montrer un esprit brillant pour captiver plus facilement les cœurs; la complaisance d'être applaudie, pour goûter mieux celle d'être recherchée; le plaisir des préférences dont on a l'honneur, soutenu par celui d'exciter des jalousies dont on triomphe; ah! voilà tous les jours comment les engagemens commencent. La vanité précède, la sensibilité suit, la tendresse naît. Peut-il être permis d'en courir les dangers, sous prétexte d'amusemens?

Je ne prétends que m'amuser, dit cet Homme avide de nouveautés, tandis qu'il dévore les productions de l'Impiété qui les étale. A s'en rapporter à ses discours, il ne veut que se former une idée de la bizarre diversité des systèmes; voir les tours singuliers sous lesquels on les propose; mesurer, si j'ose le dire,

les forces de l'esprit humain, en suivre la marche, en découvrir les subtilités, en connoître le foible, s'amuser en un mot de ses délires, *Ludens feci.* Mais qu'il interroge sa foi, lorsqu'imprudemment il se fait un jeu d'en affronter les ennemis : une obscurité qui la fatigue, des objections qui l'alarment, d'artificieux raisonnemens qui l'égarent, de fausses suppositions qui l'étonnent, des narrations trompeuses qui la déconcertent, des doutes qui la troublent, qui l'altèrent, et qui, enfin, la détruisent; voilà comment, dans plusieurs, elle s'éteint. Peut-il être permis d'en exposer les droits sous prétexte d'amusemens?

Eh! non, sans doute, on ne prétend que s'amuser quand on péche. Car, quel est sur la terre l'homme assez méchant pour ne vouloir dans le péché que le péché même? Mais

c'est la recherche indiscrète des amusemens qui produit fréquemment le péché. C'est là le principe ordinaire et de ces entretiens satyriques dont l'oisiveté s'occupe, et de ces relations médisantes que la curiosité sollicite, et de ces censures amères que la malignité enfante, et de ces occasions funèstes où la présomption échoue. Que l'innocence soit en péril; que les lois de Dieu soient enfreintes; que les spectacles, cette fatale école du vice dont ils offrent à-la-fois et les leçons et les exemples, puissent laisser de fâcheuses impressions; que la liberté tumultueuse de ces assemblées nocturnes, formées par l'amour du plaisir, puissent facilement dégénérer en licence; que de la réunion des circonstances puisse naître l'amorce insidieuse de la tentation; ce sont là des vues auxquelles on néglige

de s'arrêter; comme si, pour se justifier aux yeux de Dieu, il suffisoit de se répondre à soi-même qu'on ne forme dans tout cela que des projets d'amusement! *Ludens feci.*

Et c'est sur ces projets mêmes, mes chers Auditeurs, qu'une attention chrétienne doit toujours veiller. Le devoir, tel est le point fixe qui doit universellement et invariablement régler toute la conduite. Dans l'idée du Monde, la probité, l'honneur, ne souffrent aucune exception qui puisse leur donner quelqu'atteinte. Ainsi, dans les vues de Dieu, la pureté des mœurs n'admet rien de ce qui tend à la blesser. Non, encore une fois, la Religion ne condamne pas tous les amusemens; mais elle a placé des bornes dans lesquelles ils doivent se renfermer. Lorsqu'elle consent à vos divertissemens, elle exige vos vertus; si elle to-

lère par indulgence ce qui vous amuse, elle ne réprouve pas moins avec une inflexible fermeté ce qui vous perd.

Mais, ne vous y trompez pas, il est un autre piége moins sensible, et presque aussi dangereux. S'il ne paroît pas menacer directement la vertu, peu-à-peu il en mine les fondemens; s'il ne fait pas ouvertement des coupables, il dispose à le devenir. Je parle de cet amour immodéré des amusemens qui, faussement tranquillisé par le discernement qui les choisit, fomente dans une ame ce goût qui l'absorbe. Car, oser se dire à soi-même : Je suis fidèle à la loi de Dieu, puisque je ne me permets point ce que défend la loi de Dieu; et se croire à l'abri de tout reproche, n'est-ce pas une trompeuse et bien souvent funeste sécurité ?

La Terre fertile en délices, dit

l'Esprit saint, n'est point le séjour de la sagesse, *Non invenitur Sapientia in terrâ suaviter viventium.* [Job. XXVIII. 13.]. Pourquoi? C'est, en expliquant cet oracle par un autre, c'est que l'enchantement de la bagatelle, ainsi que s'exprime l'Ecriture, obscurcit les solides biens, *Fascinatio nugacitatis obscurat bona.* [Sap. IV. 12.]. L'ame devient par degrés charnelle et terrestre; elle ne s'élève plus qu'avec effort aux désirs de l'éternel bonheur. Celui dont elle jouit l'occupe; à force de l'occuper, il la détourne de tout objet plus intéressant, mais moins sensible. L'idée d'une vie future devient moins vive; le présent qui fixe laisse apercevoir à peine dans le lointain l'heureux avenir qu'il faut mériter. Chaque amusement, pris en lui-même, n'y

met pas obstacle; mais l'inclination démesurée qui les poursuit, en forme un tissu; et le nombre des liens qu'elle réunit, en fait la force. C'est un cercle de plaisirs innocens, mais dans lequel le cœur s'engage, et dont il aime à se voir constamment environné. Tout ce qui est au delà se montre sous des traits rebutans. Accoutumé à ce qui le distrait agréablement, l'esprit craint ce qui l'applique. Le sérieux le gêne; la réflexion l'attriste; la raison l'importune; la Religion l'accable: il ne la haît pas encore, mais il la fuit; pour y réussir, il se dissipe, il s'évapore, il en vient jusqu'à se redouter lui-même.

De là cette frivolité habituelle qui rapporte tout à ce qui peut amuser, et presque jamais à ce qui pourroit instruire. De là ces soins

inquiets de varier les plaisirs, de peur que leur uniformité ne lasse; et ce morne ennui, quand l'occasion ne vient pas les réveiller. De là, ce vide universel dans les pensées : elles ne roulent que sur les amusemens ; dans les affections, elles ne sont dirigées qu'aux amusemens; dans les discours, ils ne sont que l'histoire des amusemens; dans les desseins, ils n'ont pour but que les amusemens. Or, même en séparant ce qu'ils auroient de repréhensible : qu'on me dise si cet attachement immodéré ne l'est pas. Si, selon l'oracle de l'Ecriture, ce qui caractérise les folies du siécle, c'est d'aimer les joies, *Cor Stultorum ubi lætitia.* [Ecles. VII. 5.]; comment donc en concilier l'amour excessif avec la maturité de la sagesse chrétienne? L'utilité des importantes leçons que donne l'Evan-

gile aux Chrétiens, pour les élever au dessus de l'homme, s'accorde-t-elle avec cette continuité puérile d'une dissipation, qui rabaisse l'homme au dessous de lui-même? Puisque Dieu plaça l'homme sur la Terre, pour y mériter le Ciel par la solidité de ses œuvres; comment l'homme peut-il croire qu'il parviendra à ce terme, en ne suivant que la route des amusemens? Jésus-Christ nous montre la réflexion, le recueillement, la pénitence, les afflictions, les croix, comme les voies nécessaires du salut. Ce n'est donc point par un chemin orné de fleurs qu'on peut y arriver. C'est donc visiblement dénaturer les vrais caractères de la vertu, que de se flatter de pouvoir être tout ensemble homme vertueux, et ce que l'on appelle homme de plaisir.

Ils sont permis, dites-vous, ceux

que vous goûtez. C'est que vous n'examiniez qu'eux. Voyez-en les suites. D'où viennent, dans vous, cette indolence oisive qui ne pense presque jamais aux vérités du salut; ces assoupissemens de l'esprit de piété qui en supprime les œuvres; cette froideur de sentimens pour la Religion, qui en néglige les actes; ce dégoût de la prière qui ne vous en a presque laissé que l'extérieur et les apparences; cette secrète répugnance pour les objets surnaturels de la Foi, qui, peu-à-peu, en affoiblit la lumière; cette facilité à adopter les maximes d'un Monde que le Christianisme condamne, et qui, à son tour, combat le Christianisme? Ah! c'est qu'on n'a jamais vu goûter Dieu sincèrement par une ame qui goûte ardemment et constamment les plaisirs.

Ils sont permis ceux que vous

goûtez. Mais si jusqu'ici vous avez au moins paru connoître la loi, la respecterez-vous longtemps encore? Ce qu'elle tolère et ce qu'elle défend n'est pas toujours séparé par un long intervalle; un pas vous suffit pour aller de l'un à l'autre. Vous arrêterez-vous dans la respectable enceinte qu'a tracée la Religion? Et, si vous osez en répondre, montrez-nous du moins vos garans. Est-ce la vigilance? Mais le propre des plaisirs du Monde est d'étourdir. Est-ce la voix de la conscience? Mais vous l'avez déja formée à trouver une fausse paix dans la succession non interrompue de vos plaisirs. Est-ce la grâce des sacremens? Mais, pour les recevoir, vous voyons-nous faire souvent divorce avec les plaisirs? Est-ce l'empire que vous prenez sur vos penchans? Mais vous les nourrissez

dans l'abondance des plaisirs. Eh! sur quoi vous rassurez-vous? Je crois moins à votre témoignage qu'à celui de l'expérience. De l'amour des plaisirs, vous en viendrez aisément aux désordres. Cet usage immodéré devient un abus. Tout excès est lui-même un déréglement. Et, quoiqu'il y ait évidemment des plaisirs légitimes dans la vie; personne n'osera jamais soutenir qu'il soit légitime de ne consacrer la vie qu'aux plaisirs.

Ils sont permis ceux que vous goûtez; mais ne s'y mêle-t-il rien qui soit défendu? Le Riche, dont vous parle l'Evangile, ne vit peut-être dans sa conduite que ce que nous lisons nous-mêmes dans l'arrêt de sa réprobation. Il étoit magnifique dans ses vêtemens et somptueux à sa table. Ces dehors, considérés en eux-mêmes, annonçoient-

ils un cœur si coupable et si déréglé? Hélas! que n'en examinoit-il mieux les secrètes dispositions? Il l'eût trouvé épris des biens sensibles jusqu'à l'ivresse; voué à l'amour de soi-même, jusqu'à n'aimer que lui seul; aveuglé par les douceurs de son opulence, jusqu'à ne pas voir dans autrui les misères de la pauvreté; plongé dans les délices de la Terre, jusqu'à ne pas aspirer à la félicité du Ciel; aimant le Monde, jusqu'à oublier Dieu. Le bonheur de la vie fut l'objet de ses désirs; il parut ne connoître que celui-là, et celui-là fut aussi son partage. Il entendit après la mort cette voix terrible: Vous avez joui des biens du temps: ceux de l'Eternité ne sont pas pour vous, *Recepisti bona in vitâ tuâ.* [Luc. XVI. 25.].

Que prétends-je conclure, mes chers Auditeurs? Viens-je vous faire

un scrupule des amusemens que la vertu permet, dès qu'on les goûte sous ses auspices? Non, ce seroit en outrer imprudemment les obligations. Mais aussi, pour n'en trahir pas lâchement les intérêts, j'ai dû vous marquer combien les amusemens lui nuisent, si ce n'est pas elle qui les choisit et qui les règle. C'est donc à la prudence chrétienne; c'est à ceux qui en sont les interprêtes auprès de vous à vous fixer les limites au delà desquelles vous vous égarez. Heureux celui qui, peu content d'écarter toujours les vices de son cœur, évite encore de remplir ses jours par la vanité des amusemens! Je dis remplir ses jours; car, de l'excès d'attachement avec lequel on s'y porte, en suit naturellement un second; je veux dire, l'excès du temps qu'on y consume.

SECONDE PARTIE.

A combien d'hommes peuvent s'appliquer ces paroles de la Sagesse: Ils ont regardé la vie comme un jeu, *Æstimaverunt lusum esse vitam.* [Sap. xv. 12] On peut dire d'eux, avec Isaïe, qu'ils substituent le néant de la vanité à la substance des œuvres, et que le vide de leurs discours décèle le vide de leur ame, *Confidunt in nihilo, et loquuntur vanitates.* [Is. LIX. 4.]. Et, pour achever le portrait, il n'y auroit qu'à emprunter les paroles de l'Ecriture, lorsque, parlant de joies bruyantes qui précédèrent l'idolâtrie d'Israël, elle nous représente ce Peuple ne quittant la table de ses festins que pour s'associer à celle des jeux, *Sedit Popu-*

lus manducare et bibere, et surrexerunt ludere. [Exod. XXXII. 6. 1. Cor. x. 7.]. Trop fidèle image du renversement de l'ordre qu'introduit l'excessive durée des amusemens. Ceux-ci sont, il est vrai, un délassement nécessaire. Mais, puisqu'ils sont un délassement, ils supposent donc le travail; et, à parler exactement, ils ne doivent être qu'un intervalle qui sépare les travaux. Or, qu'arrive-t-il? C'est que des occupations momentanées mettent à peine un court espace entre les plaisirs, qui sont eux-mêmes l'occupation la plus ordinaire de la vie; et, au lieu que quelques distractions utiles ne devroient servir qu'à réparer les forces d'un esprit appliqué, tout au plus une application passagère sert à interrompre une habitude de dissipation. De là l'omission des devoirs de la pro-

fession, premier défaut, et le dépérissement des talens, second reproche que font d'une commune voix les hommes, la société et la Religion.

Parmi toutes les conditions de la vie humaine, il n'en est aucune que Dieu n'ait assujettie aux travaux. Ils sont différens suivant la diversité des états; mais il n'est aucun état qui ne participe à la destination générale de tous les hommes; puisqu'ils naissent tous pour le travail, *Homo nascitur ad laborem.* [Job. v. 7.]. Ce n'est donc plus vivre selon les vues de la Providence, que de ne vivre que dans les plaisirs; que de croire, et d'oser dire que vivre c'est s'amuser. Et si cette loi commune ne paroissoit pas suffire pour condamner des amusemens qu'aucune loi spéciale n'interdit; n'est-il pas malheureusement

trop sensible qu'ils sont directement opposés à la loi des devoirs? Qu'un homme public, par exemple (et il faut en dire autant avec proportion, selon les conditions diverses), qu'un homme public veuille se justifier à lui-même le tissu des amusemens auxquels il se livre: il les parcourt en détail; il n'y voit rien qui excède les bornes de la sagesse et de la décence. En est-ce assez? Non, ce n'est là qu'une surface trompeuse sous laquelle se déguise un dégoût réel des affaires. Alors en effet les plus essentielles sont ensevelies sous un amas de frivolités; les plus pressées souffrent de dangereux délais; les plus faciles éprouvent journellement des obstacles; les plus avancées n'ont aucune fin. Le bon droit se voit sans appui; l'opprimé réclame envain la protection de l'autorité, parce que des soins nécessaires font place à

des divertissemens superflus. Que dis-je? ce n'est plus alors simplement dans eux superfluité; c'est injustice, c'est dureté. Un emploi, une charge, un rang dont les fonctions sont relatives au bien public, voilà les titres qui fondent l'obligation essentielle de l'assiduité, de l'exactitude et du zèle. Les devoirs se réunissent aux honneurs; et, selon les règles ordinaires de la Providence qui distribue tout avec une sorte d'égalité; l'étendue des honneurs restreint la mesure du droit qu'on croit avoir aux amusemens. Ce ne sont pas des crimes; non, sans doute; mais substituer les amusemens aux devoirs; mais se reposer sur autrui de l'embarras de ses devoirs, sans pouvoir même être garant et de la capacité qu'ils supposent, et de la probité qu'ils demandent; mais jouir dans une place de ce qu'elle a d'avanta-

geux, et n'en écarter que ce qu'elle a de pénible; mais en recueillir la gloire, et ne pas en supporter le fardeau; mais se dérober à l'intérêt général des hommes, pour se dévouer aux agrémens particuliers de la vie; mais être par état chargé du bien commun, et par goût, vivre pour soi-même; voilà le désordre, voilà la faute grave qui naît de l'excès du temps que l'on employe aux plaisirs; voilà comment des plaisirs, qu'on dit innocens, cessent de l'être.

Qu'ils s'appliquent à eux-mêmes cette morale, les Chefs de famille qui habituellement s'en arrachent, entraînés par l'amour du plaisir. Suivez-nous, disent-ils quelquefois avec confiance, suivez-nous dans nos divertissemens; qu'y condamnez-vous? Non, ce n'est pas au dehors que vos déréglemens nous frappent. Mais rentrez vous-même

dans l'intérieur de vos maisons, pour y apercevoir les déplorables effets de votre absence. Des enfans, soumis imprudemment à une autorité étrangère, qu'ils respectent peu, dès qu'elle n'est pas soutenue par la vôtre, n'écoutoient que leur indocilité et leurs caprices. Loin de vos regards, ils se formoient déja à cette liberté dont ils se préparoient à abuser, pour vous en punir. Ils secoueront, avec le joug de l'application, la contrainte des vertus. Ils vous connoissoient à peine; aussi n'apprenoient-ils de vous qu'à négliger tout, pour multiplier les amusemens.

Et voilà donc la juste condamnation de ces Mères dissipées qui, dans la pratique exacte de quelques vertus isolées, croyent trop aisément trouver l'observation de tous leurs devoirs. Irrépréhensibles sur

quelques points, elles sacrifient sans scrupule tous les autres à l'attrait des amusemens. De longs apprêts de vanité ont fait la première occupation de la journée; et, lorsqu'ils en ont déja consumé une partie, l'art consiste à ménager les moyens de remplir agréablement le vide de l'autre. On diroit qu'il n'y a dans la vie d'autre travail que celui d'entremêler les plaisirs au désœuvrement domestique; que ces soins domestiques ne sont que l'apanage du vulgaire; que ceux de l'éducation ne renferment rien d'intéressant. On néglige les uns et les autres; qu'arrive-t-il? Souvent de grands péchés et de grands malheurs sont la suite et les châtimens de cette inaction coupable; et cette inaction d'où vient-elle? De l'excès du temps qu'on employe aux amusemens.

Et, lors même que leur durée ne supprime pas toute attention aux devoirs; combien au moins, en la partageant, elle l'affoiblit! On essayera, je le sais, de combiner ses obligations avec ses plaisirs. Mais, pour y réussir, quelle méthode! On croit satisfaire à tout, parce qu'à la hâte on a jeté rapidement un coup-d'œil sur des objets qui devroient épuiser la réflexion; parce qu'on paroît se recueillir pour quelques instans qu'on daigne accorder à quelques grands intérêts; parce qu'on se résout à entendre le récit abrégé, l'exposé succinct d'une affaire, dont on a remis la décision à un terme plus reculé. Pressé par l'impétueuse activité que l'idée seule des divertissemens réveille, on croit pouvoir suppléer à l'ennui du détail par la vivacité de l'intelligence. On se flatte d'avoir saisi ce qu'à peine

on a entendu. On remet à un avenir plus tranquille le choix des moyens qui ne se présentent pas au moment. On affirme qu'on y pensera, et c'est précisément pour se mettre alors en liberté de n'y pas penser.

Qu'il faille aborder un de ces hommes que le goût du plaisir domine : Si vous êtes assez heureux pour pénétrer à travers la foule des vains projets dont il paroît toujours escorté ; bientôt vous apercevrez l'image de cette légèreté qu'un entretien suivi fatigue, que de sérieuses discussions rebutent, que des démarches nécessaires effrayent, que vos demandes importunent, dès que vous demandez au nom de l'équité que pour un temps le règne de la frivolité soit interrompu. Eh ! ne sont-ce pas là autant de reproches que, dans l'amer-

tume de ses murmures, le Monde réunit en seul mot, lorsqu'il dit: Cet homme est tout à ses plaisirs; c'est-à-dire, en termes équivalents, il s'occupe peu de ses devoirs? L'accès moins facile, l'expédition moins prompte, la justice moins agissante, les supplications moins efficaces, la vigilance moins active, tels sont les dommages particuliers qu'occasionne le goût des plaisirs. Les intérêts même les plus grands, il peut les mettre en péril. L'histoire nous a transmis l'exemple d'un Héros célèbre, dont la gloire et les conquêtes s'évanouirent au sein des délices qui eurent la force de le captiver.

Mettons au rang des devoirs la culture des talens. Elle en fait nécessairement partie, puisque c'est par le bon usage des talens qu'on peut remplir les devoirs. Mettons

par conséquent au nombre des plus pernicieux abus l'excès de cette dissipation qui les enfouit.

Plus d'une fois, mes chers Auditeurs, vous avez entendu raisonner sur la rareté de ce mérite vrai qui réunit les suffrages. Les uns déplorent cette triste stérilité; les autres en recherchent les causes: chacun établit son système pour les expliquer. A en croire celui-ci, c'est la faute même de la nature devenue plus avare de ses dons: on diroit qu'elle est épuisée. Selon les idées de celui-là, c'est le vice de l'éducation; elle n'offre point assez de moyens et de ressources. L'un prétend que les forces de l'esprit humain sont toujours capables des mêmes efforts; l'autre voudroit persuader qu'elles dégénèrent. On compare les hommes

avec les hommes, les siécles avec les siécles, les nations avec les nations, comme pour découvrir d'où vient la supériorité d'une part, et de l'autre la décadence. Il n'est ni de mon dessein, ni de mon sujet, ni de mon ministère de discuter ces opinions différentes; mais ce n'est pas en hasarder une, de regarder le règne des plaisirs frivoles comme la destruction de celui des talens utiles. On voit éclore les talens au sein des travaux; c'est donc au sein des amusemens qu'ils doivent s'ensevelir.

Consultons l'expérience. Verrons-nous se laisser emporter, au tourbillon rapide des amusemens, ces hommes distingués par l'étendue et la solidité de leurs connoissances? Est-ce dans le mouvement habituel des fêtes du Monde que sont formés

ceux qui en fixent les regards? N'est-ce pas du fond de leur studieuse retraite que répandent ordinairement une vive lumière sur la terre ces Génies destinés à l'éclairer? Est-ce précisément en se faisant la réputation d'un homme agréable, qu'on acquiert le mérite réel d'un homme estimé? Pourquoi, demande-t-on tous les jours: pourquoi cette médiocrité de succès avec tant de qualités naturelles? C'est, peut-on répondre, qu'elles ont été étouffées par l'amour des plaisirs. Eh! ne cherchons pas ailleurs le malheureux principe de dégradation qu'on remarque dans les emplois et dans les talens. On remplace une érudition profonde par des vues superficielles; une étude laborieuse, par quelque méthode abrégée; l'obscure solidité

des recherches intéressantes par l'éclat imposant des apparences; l'utilité du savoir par le brillant des pensées. C'est que la vie est trop courte pour la partager également entre les occupations et les plaisirs; et, dès qu'on se livre aux plaisirs, c'en est fait des occupations.

Et voilà le préjudice que la Religion cherche à écarter de la société, en montrant aux hommes les talens qu'ils ont reçus de Dieu, comme la matière d'un compte rigoureux qu'ils auront à lui rendre; car, puisqu'il faut rendre compte de leur usage, il est donc certain qu'il faut savoir en user. Prétexterez-vous qu'aucun devoir particulier ne vous asservit à des travaux d'où résulte l'utilité générale? Et moi je vous demande si vous n'avez pas

même une vue générale qui vous détermine à quelque choix d'un état particulier? Ou voulez-vous n'être dans la société qu'un membre mort et desséché qui n'y remplisse aucune fonction? Cette supposition vous fait rougir; je la supprime, et je conclus aussitôt de vos espérances, de vos prétentions, de votre ambition même, qu'elles condamnent elles seules une vie destinée aux amusemens. Pourquoi? Parce qu'il seroit d'une présomption indécente et d'une témérité insensée de vouloir parvenir au terme des honneurs, en ne suivant que la carrière des plaisirs. Projet monstrueux que celui de ne pas mettre la proportion nécessaire entre la place à laquelle on aspire, et les dispositions qui y préparent; et d'oser prétendre à tout, sans s'ap-

pliquer à rien! Eh! quoi, est-ce en vous nourrissant des délices qui énervent l'ame, que vous formerez dans elle, et cette pénétration qui saisit les grandes affaires, et cette maturité qui en pèse l'importance, et cette habilité qui en développe le nœud, et cette constance qui en suit le cours, et cette fermeté qui en règle l'issue, et cette discrétion qui en dirige toute la conduite? Quoi! uniquement livrés aux amusemens, vous consentirez qu'on vous livre le sort des citoyens! Presqu'uniquement exercés à juger des assortimens d'une fête, des beautés d'un spectacle, de l'élégance d'une parure, vous vous hasarderez à prononcer sur les biens, sur la réputation, sur la vie des hommes! Vous voudrez être comptés parmi les premiers ven-

geurs de la patrie; et vous saurez à peine les premiers élémens de l'art de la défendre! Vous opinerez dans les délibérations les plus sérieuses, et vous n'en aurez parcouru que légèrement l'objet! Aux fonctions les plus hautes, vous n'apporterez que les connoissances les plus foibles! Quel est celui qui n'est point frappé d'un pareil contraste? Quel en est le principe? Le temps excessif que l'on a prodigué aux amusemens.

Erreur par conséquent, et malheureusement erreur trop commune de la part de ceux qui croient trouver dans l'ardeur de la jeunesse la justification de l'amour des plaisirs! Sagesse prématurée, prudence déplacée, précaution outrée; ce sont là les noms que l'inconsidération donne à la raison qui seule prévoit l'avenir;

et l'on ne voit pas que passer sa jeunesse dans le vide des plaisirs, c'est se condamner à vieillir dans la honte de l'inutilité; que ce premier temps de la vie est celui d'enraciner les vertus dont on veut, sur la fin, recueillir les fruits; que ne pas se disposer de bonne heure à faire valoir ses talens, c'est s'assurer un jour le regret de les avoir anéantis; que c'est, en un mot, perdre devant Dieu et devant les hommes ce qu'on appelle le printemps de l'âge, que de l'envisager comme la saison des amusemens !

Vous êtes jeunes: Eh bien ! de ce qu'il faut plus fréquemment à votre esprit quelque délassement qui le soulage, conclurez-vous qu'il ne lui faut aucune occupation qui le forme? Parce que plus aisément de vains amusemens vous attirent; la solide

sagesse doit-elle être pour vous sans attrait? Parce que vous êtes encore incapables de manier de grands intérêts, devez-vous n'en connoître d'autre que celui de vos divertissemens? Voulez-vous donc que la jeunesse ne soit pour vous qu'une enfance prolongée; qu'elle ne serve qu'à varier la satisfaction des penchans, au lieu de préparer l'usage de la raison; qu'elle ne soit pas au moins un intervalle entre l'âge foible, auquel elle succède, et l'âge mûr dont elle approche; que le délire des folles joies remplace seul dans vous les ténèbres de la première existence; et qu'étant jeunes plus longtemps qu'il ne vous est permis de l'être, vous vous déshonoriez par la méprisable manie de le paroître toujours? Ainsi, voit-on quelquefois des hommes, dont le

plaisir fut l'unique loi, en communiquer le vide à toute la suite de leurs jours; offrir même le ridicule mélange de la caducité d'un âge avancé, et des frivolités de la jeunesse. Ils sont enfin cités au tribunal de Dieu; ils y portent l'abus d'une vie dont le plaisir écarta toujours la double utilité des talens et des vertus.

Bien différent est l'éloge que fait l'Ecriture du jeune Tobie et de sa jeune épouse. Celle-ci se rendoit l'heureux témoignage qu'elle n'avoit pas participé à la vanité des plaisirs qui dissipent, *Neque cum his qui in levitate ambulant participem me præbui.* [Tob. III. 17.]. Il est dit de celui-là qu'il n'y eut rien dans sa jeunesse qui en ressentît la légèreté, *Cumque esset junior, nihil tamen puerile gessit in opere.* [Ib. I. 4]. C'est

que dès ses premières années, il eut pour règle la loi de Dieu, *Hæc secundùm legem Dei puerulus observabat.* [Ib. 8.]. Qu'elle règle donc aussi la durée de vos amusemens; qu'ils cessent quand la voix du devoir vous rappelle. Ce n'est pas tout; il faut, pour les rendre légitimes, un dernier caractère : éloignez-en la superfluité des dépenses qu'ils occasionnent. Troisième excès du côté des biens.

TROISIÈME PARTIE.

La Sagesse divine nous représente le goût des plaisirs comme le présage des misères; et l'expérience journalière nous apprend que la décadence des biens est la suite ordinaire des plaisirs. La modération seule fait la distance qui sépare la

pauvreté des richesses. Leur usage indiscret a bientôt comblé l'intervalle; et les plaisirs sont les plus dangereux ennemis de la fortune, dès qu'on fait servir la fortune à multiplier les plaisirs. J'en atteste le Monde, témoin de toutes les chutes qui précipitent sous ses yeux, dans les malheurs de l'indigence, des hommes, dont il avoit autrefois admiré l'éclat. Mais je passe sous silence ce que les plaisirs ont de nuisible aux intérêts temporels; je laisse aux hommes le soin de voir, dans l'amour des plaisirs, le destructeur des biens qu'il consomme. Je m'attache à leur faire apercevoir, dans cette destruction, celle des vertus que directement elle blesse; je parle de la justice et de la charité.

Je dis, en premier lieu, la justice.

Entrez, mes chers Auditeurs, entrez dans ces maisons dont un luxe effréné a fait autant de palais où il semble établir son trône. Voyez-y presqu'entièrement réalisée la description que faisoit Salomon de sa propre magnificence (car l'ambitieuse vanité des particuliers ose affecter quelquefois ce qui ne paroissoit convenir qu'à la grandeur royale). Voyez ces vastes et immenses demeures, *Ædificavi mihi domos*. [Eccles. II 5 *et seq.*]: l'agrément de ces lieux enchantés qui les environnent, *Feci hortos et pomaria;* Cette multitude nombreuse que la nécessité contraint à vendre sa liberté et ses services, *Possedi servos et ancillas*; cet assemblage de talens séducteurs, dont on achète bien cher l'usage pour quelques momens, et dont on paye ainsi la constante

oisiveté, *Cantores et cantatrices*; ces meubles choisis et précieux, *Scyphos et urceos ad vina fundenda*; en un mot, ce fastueux étalage qui semble annoncer la possession des plus riches trésors, *Coacervavi mihi aurum et argentum.*

Ce ne sont jusques-là que des dehors éblouissans qui, tout au plus, peuvent offrir, au premier coup-d'œil, le trompeur éclat d'une opulence qui multiplie les besoins avec les plaisirs. Mais ce que disoit le Prophête, en parlant des désordres que déroboient aux regards les murailles de Jérusalem, j'oserai l'appliquer ici: Pénétrez, vous dirai je, plus avant; percez les murs qui vous cachent les ressorts secrets de l'étonnant appareil que vous fixez, *Fode parietem.* [Ezech. VIII. 8.]. Hélas! Quelquefois, qu'y

entendez-vous? Vous y entendez les demandes réitérées et toujours inefficaces de créanciers, dont on a épuisé les secours, et dont on paroît avoir oublié la dette. Ils peuvent à peine mêler, aux cris d'une allégresse journalière, dont ils sont les spectateurs, leurs tristes plaintes sur les délais dont ils sont les victimes. En convenant que leurs demandes sont justes, on les rejette comme importunes. On en étouffe le bruit dans le bruit des amusemens. On regarde presque comme une prérogative de son rang, celle de faire contribuer autrui à en soutenir la splendeur; et l'on s'expose à envelopper, dans sa propre ruine, des hommes qu'on dédaigneroit d'associer à ses divertissemens.

Vous entendrez les sollicitations

redoublées d'un nombre d'hommes mercenaires ou d'artistes habiles, qui, après avoir fait servir leur temps et leur industrie à préparer les plaisirs, craignent encore à juste titre d'en suppléer tous les frais On applaudit à leurs succès, mais on perd de vue leurs droits. On vante leur mérite, mais on ne répond point à leurs requêtes. On jouit de leurs talens, mais on ne récompense pas leurs travaux. On veut qu'ils entretiennent ce qui fait l'agrément de la vie, et l'on se borne à entretenir leurs espérances. On les employe, et ils n'obtiennent que des promesses.

Vous entendrez les secrets murmures de quelques serviteurs mécontens, dont, après de longs services, le salaire est incertain, et auxquels on ne laisse que la dure nécessité de l'attendre.

Plutôt on consentiroit à tolérer leurs vices, qu'à payer des sommes que le temps a fait grossir. S'ils sollicitent, on les amuse; s'ils pressent, on les rebute; s'ils se plaignent, on les menace: faut-il enfin les satisfaire, on les décrie, et on les flétrit.

Vous entendrez les douloureux soupirs d'une épouse et d'enfans négligés, à qui on soustrait, dans le silence domestique, ce qu'on perd dans le fracas des amusemens. Pour se les procurer, rien ne coûte; et ce qui, pour des enfans seroit nécessaire, paroît surperflu. Comme si ce n'en étoit point assez de leur préparer l'indigence pour héritage, il faut qu'ils souffrent par avance de la dissipation qui dévore le leur. Une famille entière y voit l'affligeante image de l'infortune qui l'at-

tend; elle sent croître la dureté qui la délaisse au dedans, avec la profusion qui se répand au dehors; elle ne trouve qu'un cœur de fer dans celui que l'amour des plaisirs a amolli; de nouvelles dépenses sont chaque jour le trop sûr indice de l'abîme que la pauvreté lui ouvre. Ah! combien de larmes amères n'ont pas fait verser les folles joies d'un père ou d'un mari dissipateur! Et combien de fois a-t-on répété dans le Monde : Ces enfans n'ont rien; le père ne pensoit qu'à ses plaisirs!

Ainsi, en voit-on l'excès dégénérer en injustice, en insensibilité, en cruauté même. Dès qu'on en fait son idole, il n'est rien qu'on ne soit prêt à leur immoler. La probité a rougi plus d'une fois des frauduleuses manœuvres que l'a-

mour des plaisirs commande. Les facultés s'épuisent, et le goût des amusemens subsiste On l'écoute, on veut le suivre, on imagine, on en vient..... Mais supprimons le honteux détail de ses ressources : craignons de présenter des traits dont le soupçon même est un opprobre. N'insistons pas sur des écarts trop odieux pour oser croire qu'ils soient communs. Convenons seulement qu'il est possible de rendre criminels les amusemens légitimes d'ailleurs, dès qu'on les achète à trop grand prix.

Voyez, disoit le juste Tobie, en entendant dans sa maison le cri d'un de ces animaux destinés à servir de nourriture : voyez s'il m'appartient, ou si, échappé de la maison de son maître, il ne s'est point égaré, *Videte ne furtivus sit*

[Tob. II. 4.]; car il ne nous est pas permis, ajoutoit-il, de convertir pour nous, en aliment, un bien étranger, ou de nous en approprier l'usage, *Non licet nobis aut edere ex furto aliquid aut contingere.* Et voilà ce que ne cesse de faire entendre la voix de l'équité au milieu des divertissemens. Voyez s'ils ne sont point le fruit ou la cause de quelque injustice; si, en croyant n'user que du superflu de vos biens, vous n'entamez pas même la substance du bien d'autrui; si quelque oppression ne rend pas vos joies cruelles; si des opprimés ne viennent point y mêler des pleurs; et si, pour suppléer à leur silence forcé, les pierres mêmes de cette maison que vous remplissez d'allégresse, n'accusent pas de larcin ce que vous appelez amusement, *Vi-*

dete ne furtivus sit. Première règle que prescrit la Religion, et que la raison même établit.

Ne perdons pas de vue l'exemple des saints Patriarches que je viens de citer, et nous y trouverons la seconde leçon que nous fait à cet égard la charité. Assis à un de ces festins que la vertu autorise, quand elle y préside, que l'esprit de société forme, que la sobriété tempère, et que la décence accompagne, Tobie apprend qu'un des enfans d'Israël, mis à mort, est privé des honneurs de la sépulture; il vole où la compassion le conduit; il ne permet point aux impressions d'une joie, quoiqu'innocente, d'effacer ou d'affoiblir celle que doit produire le spectacle des maux étrangers. Il accorde aussitôt à la pitié ce qu'il retranche aux plaisirs.

Et voilà, mes chers Auditeurs, le noble sentiment que je voudrois graver dans vos ames. Pourquoi, disoit autrefois le perfide Apôtre, par le vil intérêt d'une solide avarice, pourquoi perdre ces parfums dont le prix eût pu être employé au soulagement des malheureux? (Il s'agissoit des parfums répandus sur la personne adorable de J.-C. même). *Ut quid perditio hæc?* [Matt. XXVIII. 8.]. Et tel est encore aujourd'hui l'indécent langage de quelques hommes qui, couvrant leur dédain pour le culte extérieur de la Religion, sous le voile spécieux des mouvemens de la charité, ne cessent de nous répéter que pour les pauvres il faudroit dépouiller les temples. Je n'examine point à ce moment si ce n'est point l'impiété qui, par haine pour Jésus-Christ, affecte

de plaider la cause des ses membres. Quel qu'en soit le motif, exhortations inutiles! Eh! sans doute nous le savons, si la nécessité l'exigeoit; alors plutôt que de décorer sa demeure, nous devrions secourir Jésus-Christ dans la personne des pauvres. Mais (et c'est là ce qui m'étonne) pourquoi ne retrouve-t-on de superfluité que dans les témoignages d'une piété qu'on blâme, tandis qu'on pardonne tous les excès dans les divertissemens dont on jouit? Ah! c'est dans un sentiment de commisération mieux fondé et mieux placé, que je demande: Quel est le but de ces énormes dépenses; et pourquoi cette perte, *Ut quid perditio hæc?* Pourquoi engloutir des revenus immenses dans la somptueuse délicatesse d'une sensualité dont tous

les jours on perfectionne les raffinemens; dans l'éclat affecté d'une magnificence, qui souvent goûte moins la satisfaction de donner que celle de paroître; dans les hasards d'un jeu où la grandeur des périls expose trop la fortune, pour ne laisser à un cœur ému d'autre intérêt que celui de l'amusement; dans cette variété de projets que forment les caprices de la mode, et que ceux de la légèreté renversent; dans l'exécution de ces idées bizarres que l'imagination enfante, et que la fantaisie satisfait; dans le fastueux appareil d'un luxe qui est moins l'apanage du rang et la suite de l'ordre, qu'un désordre visible dont l'effet tend à confondre tous les rangs, *Ut quid perditio hæc?*

Pourquoi cette perte? Il est fa-

cile, mes chers Auditeurs, d'en expliquer la cause; c'est l'amour immodéré des plaisirs. Il rapporte tout à lui-même; il se livre tout entier à ce qui le satisfait; il ne veut connoître que ce qui peut le satisfaire. A ses yeux, il n'est de talens que ceux qui plaisent. Une frivolité agréable l'emporte sur des services utiles. L'Acteur qui amuse est plus précieux que le Citoyen qui travaille. Les divertissemens absorbent ce que les besoins réclament. Un cri de joie couvre lui seul les sanglots de la douleur. Quelques heures d'amusement enfouissent ce qui suffiroit pour adoucir plusieurs années d'infortune.

Or, que vous dit à cette vue la charité? Vous calculez vos biens, pour y proportionner vos dépenses; c'est un effet de sagesse humaine:

Faites plus; calculez aussi les obligations que vous imposent vos biens. Vous ne comptez qu'avec vous-même, ce n'est pas assez; il faut encore, devant Dieu, compter avec les indigens. Non, la charité ne vient pas vous reprocher quelques satisfactions modérées; mais elle vous en propose une plus digne encore de la tendresse et de la bonté de vos cœurs. Elle vous présente le bonheur le plus doux, celui de faire des heureux; elle vous presse de supprimer ce que trop de luxe dans les divertissemens dissipe, pour l'appliquer à des œuvres que la bienfaisance consacre; et de remplacer ce qu'une vaine prodigalité étale, par les bienfaits qu'une solide générosité répand. Elle ne vous dispute pas quelques plaisirs que l'innocence justifie; mais elle sollicite votre

pitié que l'infortune doit émouvoir. Tandis que vous vous rassasiez de délices, elle vous montre ceux de vos Frères qui sont accablés de maux. Elle ne vous demande pas d'établir, entre leur situation et la vôtre, une ressemblance entière; elle vous invite à en diminuer la triste inégalité.

Goûtez, mes chers Auditeurs, goûtez, à sa voix, des plaisirs plus vifs, à mesure que vous aurez la noble consolation de tempérer les misères. Regagnez avec abondance, par le secret témoignage d'un cœur sensible, ce que vous aurez soustrait à un cœur voluptueux. Ménagez-vous le beau privilége de communiquer une partie de votre félicité par une portion de vos richesses. Voyez alors la reconnoissance qui vous environne, au lieu de l'envie qui vous observe. En-

tendez applaudir à votre fortune ceux qui participent à vos dons. Soyez doublement heureux, en ne l'étant pas pour vous seul; et sanctifiez votre bonheur par vos libéralités. C'est là un devoir écrit dans vos cœurs des mains même de la nature. A en consulter la loi, il est barbare de voir des hommes qui souffrent, et de se montrer moins touché de leurs souffrances qu'avide de ses propres plaisirs. Cette loi, la charité la renouvelle. Ne pas l'observer, ce seroit n'avoir ni les vertus du Christianisme, ni les sentimens de l'humanité.

Ne me soupçonnez donc pas, mon cher auditeur, de vouloir ajouter, aux lois sages de la morale chrétienne, les maximes d'une rigueur bizarre; et de chercher à bannir de la société des hommes, de légitimes amusemens que n'interdit pas la Religion. C'est

de votre propre bonheur que je m'occupe, en vous mettant toujours sous les yeux ce qui doit le régler. Portez dans vos divertissemens et cette pensée du cœur qui n'y laisse rien glisser de contagieux, et cette modération dans leur durée qui ne les change point en obstacle à vos devoirs, et cette économie prudente qui laisse un libre cours aux largesses d'une sainte générosité. Mêlez, à tous vos plaisirs, celui de n'en jamais passer les bornes ; mettez le comble à votre satisfaction, en jouissant de celle de la conscience, sans laquelle il n'en est point de solide. Préférez, à tous les autres, ces plaisirs purs qui n'ouvrent point d'accès aux remords. Craignez cette félicité trompeuse, qui séduit sans satisfaire ; cette félicité turbulente, qui agite lorsqu'on la désire, qui étourdit lorsqu'elle

règne; cette félicité passagère, qui ne laisse rien dans l'ame, lorsqu'elle s'évanouit; cette félicité cruelle qui, en vous rendant coupable, vous rendroit éternellement malheureux. Qu'il n'y ait pour vous que des joies innocentes dans cette vie, si vous voulez obtenir l'éternelle béatitude que Dieu vous destine dans l'autre; je vous la souhaite, etc., etc.

SERMON

POUR LE JOUR

DU

MERCREDI DES CENDRES.

SUR LA MORT.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.

Souvenez-vous, ô homme, que vous êtes poussière, et que vous retournerez en poussière. — Ces paroles sont celles de l'Eglise, dans la cérémonie de ce jour.

Reconnoissez, Chrétiens auditeurs, à ces paroles, l'étonnante révolu-

tion dont elles vous offrent l'image, en même temps qu'elles vous en rappellent le souvenir. Le Monde retentit encore du fracas tumultueux de ses amusemens et de ses fêtes. On est encore tout occupé de l'idée de ses douceurs et de ses plaisirs; du moins leur illusion ne s'est pas encore totalement évanouie; il en reste comme une espèce d'étourdissement dans lequel, si on ne se livre plus aux joies du siécle, on n'en découvre point aussi tout le vide; et déja pour vous tout est changé. Déja Dieu vous rappelle dans son temple; ce temple devient pour vous celui de la justice divine; un langage tout différent vient s'y faire entendre : c'est l'arrêt de votre mort que Dieu nous ordonne d'y prononcer, *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.*

Bientôt, bientôt aux menaces succédera la réalité. Et, comme aujourd'hui la pensée de la mort vient troubler subitement le souvenir des déréglemens de la vie, viendra le jour auquel la mort elle-même les remplacera. Combien peut-être en est-il qui les ont goûtés pour la dernière fois, et pour lesquels ils ne reparoîtront jamais !

Une fleur que le matin voit éclore et que le soir trouve flétrie, une ombre qui échappe au moment auquel on croit la saisir; une vapeur qui disparoît; voilà l'image de la vie. Encore un petit nombre d'années; et tout sera renouvelé sur la terre. D'autres citoyens habiteront votre ville, d'autres familles rempliront vos maisons, d'autres Fidèles entendront les paroles du salut, d'autres Prédicateurs paroîtront dans les chaires. Poussés

sans intervalle par la rapidité du temps vers la profonde nuit du tombeau; comme elle a dévoré ceux dont nous occupons la place, nous la céderons bientôt à ceux qui viennent nous succéder. Il y aura des habitans sur la terre, et nous serons ensevelis dans son sein. Le soleil répandra sa lumière, et nos yeux seront pour toujours fermés à ses rayons. Les événemens, le fracas et le tumulte du Monde occuperont les vivans. Hélas! ils ne se souviendront pas même que nos corps insensibles sont plongés dans le sommeil de la mort; ils seront dans le Monde, et nous, nous serons devant Dieu.

Y avez-vous bien pensé, mon cher Auditeur? Et, puisque vous ne sauriez ignorer que la mort doit un jour nous soumettre à Dieu, et vous séparer du Monde; pour-

quoi n'étudiez-vous donc pas dans elle l'instruction qu'elle vous fait à l'égard de l'un et de l'autre? Je ne m'arrête point ici à ce que la mort a de terrible pour le pécheur et de consolant pour le Juste; je m'attache à ce qu'elle a de commun pour tous les hommes; et, sans chercher encore aujourd'hui à vous apprendre à mourir, je vous proposerai simplement quelques réflexions qui naissent de la seule idée de la mort, et qui me paroissent bien propres à dissiper les principales erreurs de la vie.

L'erreur de l'homme, pendant cette vie, est d'abandonner Dieu, pour s'attacher au Monde; erreur criminelle dont je découvre deux sources principales. La première c'est que l'homme ne connoît point, ou du moins ne réfléchit point assez sur sa propre situation, par rapport

à Dieu, qui est son légitime Maître; la seconde, c'est qu'il connoît mal ou qu'il s'aveugle trop à l'égard du Monde auquel il s'asservit follement. D'où il arrive, ou qu'il partage indignement son cœur, ou qu'il le sacrifie même tout entier. A cette double cause de nos égaremens, la mort oppose un double remède. Elle nous apprend ce qu'est l'homme par rapport à Dieu; c'est le sujet de ma première Partie; ce qu'est le Monde par rapport à l'homme; c'est le sujet de ma seconde Partie. Humilier l'homme saintement devant Dieu; rendre le Monde justement méprisable aux yeux de l'homme: voilà les avantages que nous retirons de la vue de la mort. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Nous lisons dans les livres saints : O mort ! que ton jugement est salutaire ! *O mors ! bonum est judicium tuum.* [Eccl. XLI. 3.]. Il vaut mieux, continue le Sage, entrer dans une maison de deuil que dans celle où l'on se livre à l'allégresse. [Eccl. VII 3.]. Là, celui qui vit encore, pense à ce qui doit un jour lui arriver, *In eâ..... vivens cogitat quid futurum sit.* En effet, quelle source d'instruction pour nous que la mort ! L'homme superbe en frémit ; mais quelle lumière n'y aperçoit pas l'homme chrétien ! Et si l'instruction qu'elle nous fournit est souvent stérile dans notre conduite, c'est parce qu'elle est trop confuse dans notre esprit. Essayons

donc aujourd'hui de la développer. Voyons de plus près, si je puis le dire, voyons la mort dans ses rapports différens. Ecoutons-la dans le détail de ses leçons. Ce qui pour nous est un tombeau, est pour elle un trône; et c'est ici le jour singulièrement destiné à en recueillir les oracles. Disons mieux, mes chers Auditeurs : Puisque la mort n'est à notre égard que l'exécution fidèle des arrêts de Dieu; étudions dans elle les droits de Dieu même. En immolant l'homme selon les ordres de Dieu, que fait la mort? Elle montre Dieu à l'homme, comme l'auteur d'une existence que sa puissance seule a pu accorder, comme l'arbitre de la durée d'une existence que sa volonté seule doit régler, comme le vengeur des abus d'une existence que sa justice seule

vient terminer. Telles sont les idées que présente la mort: idée de décomposition et d'extinction que la mort opère; voilà ce qui doit découvrir à l'homme combien il est méprisable dans la nature de son être: idée de surprise et de dangers dont la mort menace, voilà ce qui doit rendre sensible à l'homme combien il est dépendant de Dieu dans la jouissance de son être: idée de peine et de châtiment, la mort en réunit tous les caractères; voilà ce qui doit rappeler à l'homme combien il est coupable aux yeux de Dieu, par le mauvaise usage qu'il fait de son être. Voix triste et lugubre, mais forte, persuasive et convaincante, que de toutes parts fait entendre la mort: *O mors! bonum est judicium tuum.*

Où étois-tu, demandoit le Sei-

gneur à Job, quand je jetois les fondemens de la Terre, quand je traçois aux astres la route qu'ils doivent suivre, et quand j'établissois l'ordre qui règne dans l'Univers, *Ubi eras?* Alors savois-tu que tu devois naître? Avois-tu compté le nombre des jours que tu devois passer sur la Terre? Alors y avoit-il un temps pour toi? *Sciebas tunc quòd nasciturus esses, et numerum dierum tuorum noveras?* [Job. XXXVIII. 21.]. Ah! répondoit humblement Job à Dieu, ce sont vos mains qui m'ont revêtu de cette chair mortelle; sans vous, je n'étois rien de moi-même, je n'étois pas, *Manus tuæ fecerunt me.* Et tel est encore aujourd'hui l'éloquent langage de la mort. Elle force l'homme à conclure ce qu'il a été avant que de naître, en lui mettant sous les

yeux le tableau toujours frappant de ce qu'il devient en cessant de vivre. Double vue que, selon la parole de l'Ecriture, forme le jugement de la mort, et sur lequel il est si avantageux de réfléchir, *Noli metuere judicium mortis : memento quæ antè fuerunt, et quæ superventura sunt tibi.* [Eccl. XLI. 7.].

Combien de fois, mes chers Auditeurs, arrive-t-il à l'homme de se méconnoître, ou d'agir au moins comme s'il ne se connoissoit pas! Que la fleur de l'âge, la santé, les forces, l'ardeur naturelle concourent à diminuer en lui le poids des infirmités de la nature; il existe, il le sent, il s'en applaudit, il s'intéresse peu à approfondir comment, et par quel bienfait il possède cette existence. L'excellence de ses prérogatives, la supériorité de son intelligence, l'activité des facultés

de son ame, le domaine dont il jouit sur les êtres créés qui l'environnent; telle est la brillante image dans laquelle il se contemple. Et si, dans l'ivresse de sa gloire, il n'en vient pas jusqu'à s'égaler à Dieu, pense-t-il souvent que c'est uniquement par la puissance de ce grand Dieu qu'il existe? Or, c'est de quoi vient efficacement l'avertir la vue de la mort. Je vois l'homme aux prises avec elle (nous le voyons tous); il se défend, il lui résiste, il en soutient encore les assauts, lorsqu'elle frappe son dernier coup; il cède enfin nécessairement à sa force victorieuse, il succombe sous ses traits; il est sans vie. Eh! qu'est-ce donc l'homme, demandai-je aussitôt avec effroi? *Quid est homo*? [Ps. VIII. 5.]. Il a été, il eût voulu être encore; et il n'est plus. Sa propre existence ne lui

appartenoit donc pas, puisqu'il n'a eu ni le droit ni le pouvoir de la conserver. Son être n'étoit donc qu'un être emprunté dont il n'avoit que l'usage. Une prudente curiosité me conduit plus loin. Je remonte à la première origine de cet être qu'il a perdu; que trouvai-je? Une longue suite de siécles où il n'étoit point; le cahos où aucun homme n'étoit; je n'aperçois qu'un vide affreux, qu'un abîme immense; le néant. Le néant! voilà donc, voilà le premier état, si l'on peut appeler ainsi ce qui n'est rien, voilà le premier état de l'homme, voilà d'où il vient. Il n'est que l'ouvrage d'une main habile et toute-puissante qui a su rendre le néant fécond. O profondeur d'humiliation! L'homme est donc placé entre le néant d'où il sort, et le tombeau auquel il aboutit. La vie n'est que

le court intervalle qui sépare l'un de l'autre ; et l'un et l'autre ont entre eux une liaison si étroite, qu'en voyant l'homme mourir; on voit avec évidence qu'il n'étoit rien avant que d'être mortel, *Ubi eras?* [Job.]

Et, lors même qu'il lui fut accordé d'exister, qu'étoit-il dans l'une des parties qui composoient son existence? Le dirai-je, mes chers Auditeurs? Je vois, avec une sorte d'étonnement, que les annales sacrées nous l'apprennent, en nous disant que Dieu forma le premier homme du sein de la terre, *Formavit Deus hominem de limo terræ.* [Gen. 11. 7.]. Etoit-il nécessaire de nous en instruire par une déclaration aussi précise? Cette instruction n'est-elle donc pas gravée en caractères ineffaçables sur tous les tombeaux? Qu'on demande ce

qu'est l'homme, *Quid est homo?* Avant que de résoudre cette question, j'ose proposer celle-ci : Où est l'homme, quand il est mort? *Homo, cùm mortuus fuerit, ubi, quæso, est?* [Job. XIV. 10.]. Et voici le rapport que je trouve entre les deux. Dans le Monde, la beauté et la magnificence des édifices, nous annoncent quels sont ceux qui les habitent; les palais sont pour les Grands et pour les Rois; les chaumières sont pour le Peuple et pour les Pauvres. La décoration des demeures est ordinairement, dans l'idée des hommes, comme un titre public qui désigne ou la gloire du nom ou les trésors de l'opulence. Venez, j'adopte ici cette règle de jugement; venez, vous qui cherchez à connoître l'homme. Pour vous en donner quelqu'idée, je vais vous conduire dans la maison qui lui est

destinée, qui lui appartient à titre d'héritage, que ses ancêtres lui ont transmise, et que du haut des cieux, où il fait habituellement son séjour, le Dieu souverain de l'Univers lui a marquée. Approchez : voici la demeure des hommes jusques à la consommation des temps, jusques à la fin du Monde. Depuis qu'il a commencé, depuis qu'il y a des hommes ; il n'y a pas eu pour leur corps d'autre asyle. Et, parce que tout doit retourner à sa source; l'esprit immortel que Dieu avoit donné à l'homme rentre dans le sein de Dieu même, *Spiritus redeat ad Deum qui dedit illum ;* le corps rentre dans la poussière dont il fut tiré, *Revertatur pulvis in terram suam, undè erat.* [Eccl. XII. 7.]. Ainsi donc, cet amas de cendres, ces monceaux d'ossemens, ces membres épars et desséchés, ces

tristes restes..... Ah! ne portons pas plus loin l'horreur de ce spectacle; voilà l'homme tel qu'il est dans une partie de lui-même, puisque c'est là ce que nécessairement nous présente l'habitation que lui assigne sa mortalité. Ne demandez donc plus ce qu'il est; mais demandez-lui plutôt à lui-même comment et de quoi il ose s'énorgueillir. Disparoissez à jamais, vaine fierté, indocilité rebelle, fausses idées de grandeur! O homme! ouvre enfin les yeux, et apprends à te connoître. Néant avant que de vivre, poussière après avoir vécu; voilà les traits frappans sous lesquels se peint la mort. Dieu seul existe par lui-même, il est le seul dont les années ne s'écoulent point. Usés comme un vêtement, les cieux perdront un jour leur éclat; Dieu seul est immuable. Comme le soleil voit se dissiper

devant lui tous les nuages; comme au milieu des mers, un rocher inébranlable en voit briser tous les flots; comme une montagne majestueuse voit autour d'elle les grains de poussière être le jouet des vents; du haut de son trône immobile, Dieu voit, dans ce que nous appelons les siécles, et dans ce qu'il nomme un instant, les générations naître, se succéder, disparoître et s'engloutir. Evidemment, il n'est donc, pour les hommes, de solide gloire que d'adorer Dieu comme l'Auteur de leur existence. Mortels, sortis de la poussière, et condamnés à rentrer au sein de la poussière, évidemment, ils ne sont rien, s'ils oublient qu'il y a une autre partie d'eux-mêmes, issue d'une autre origine, et réservée à de plus nobles destinées. Humiliés ainsi sur la Terre, ils n'y sont placés que

pour se rendre dignes des immortelles béatitudes que Dieu leur a spécialement promises après la vie, s'ils les ont méritées par l'exercice des vertus chrétiennes.

A cette première leçon que nous recevons de la Mort, elle en ajoute une autre non moins importante.

Après nous avoir fait reconnoître, dans Dieu, l'Auteur de notre existence, elle nous le montre comme l'Arbitre qui seul en règle la durée; et, par une conséquence immédiate, elle nous fait sentir la dépendance où nous sommes de Dieu, dans la jouissance d'une vie, dont la fin est le seul événement naturel que nous puissions nous assurer.

Rappelons et exposons en peu de mots, à la réflexion, ce que la raison connoît, et que la dissipa-

tion oublie. Dépendance absolue et générale pour tous les hommes, quels qu'ils soyent. Il leur suffit de vivre, pour savoir qu'il faut mourir. Cette vérité n'exige point de preuves, parce qu'elle ne laisse point de doute : Elle nous environne, elle nous presse, elle frappe à tout moment nos yeux. Que nous disent ces monumens célèbres de l'antiquité échappés au ravage des temps? Hélas! Que comme la Mort a frappé depuis longtemps ceux qui les élevèrent, toujours elle est armée contre ceux qui les admirent. Que disent ces immenses recueils de l'histoire? Souvent ils laissent de l'obscurité sur les actions des hommes; ce qu'ils développent le plus clairement, ce sont les coups de la Mort. Ils composent les annales de ses triomphes.

Que disent ce marbre, ce bronze, dont la tombe des Grands paroît ornée? Que, même des Rois, des Maîtres du Monde, il ne peut rester sur la Terre que quelques traces de leur fugitive grandeur. Que disent ces portraits où l'art s'est efforcé de donner une vie nouvelle à des hommes qui ne sont plus? Qu'on ne peut conserver qu'une foible image des traits que l'inexorable Mort a totalement effacés. Fixez d'un œil réfléchi ces statues froides et inanimées érigées au Héros, au Potentat. Vous y voyez, avec l'ombre du Potentat et du Héros, l'état d'insensibilité où la Mort les a réduits. Prenez en main quelques-unes de ces parties de métaux travaillés avec industrie, pour conserver des faits éclatants. Le souvenir de ces faits mémorables vous

rappelle l'époque du temps où les a terminés la Mort. Revenez à ce qui vous touche de plus près; étalez la nombreuse suite de vos aïeux; consultez vos titres; parcourez les ornemens de vos murs; jetez les regards sur les pierres de nos temples. : Ah! la Terre entière retentit des arrêts de la Mort.

Dépendance qui non-seulement embrasse dans son universalité tous les hommes, mais dont la continuité renferme tous les momens. Du quel, mes chers Auditeurs, sommes-nous maîtres? De celui auquel je parle. Celui qui va suivre peut-être ne sera pas pour moi. Le même jour qui vous a donné la vie vous a placés sous le glaive de la Mort. Suspendu à chaque instant sur vos têtes; que Dieu cesse de l'arrêter, et vous tombez sous ses coups.

S'il est en apparence un cours réglé, dans sa marche, combien est-il de piéges qui la déguisent! La jeunesse n'en garantit pas. La Mort moissonne avec violence la brillante fleur des années, presqu'aussi souvent que d'un souffle elle en renverse l'infirme caducité. La santé n'est pas un asyle sûr. Quelquefois la Mort ne laisse pas à celui qu'elle terrasse, le moment d'entrevoir sa chute. Les précautions ne l'éloignent pas avec certitude. On s'efforce à en prévenir les attaques; et il arrive qu'on en hâte les approches. Les secours les plus multipliés ne mettent pas à l'abri de ses fureurs. Un homme meurt au milieu des autres hommes; et ceux-ci à cette vue ne sont capables que d'effroi. David meurt chéri de ses sujets; mais il n'a

plus à en espérer que les regrets de leur amour. Jacob meurt environné de ses fils; mais il voit couler inutilement les larmes de leur tendresse. Judas-Machabée meurt à la tête de ses Braves; mais leur admiration pour son courage ne lui sert point de bouclier contre les traits de la Mort.

Dépendance qui subsiste invariablement dans toutes les circonstances. En est-il une à laquelle la Mort ne puisse pas mêler le deuil qui la suit? Des bras du sommeil, elle arrache et reçoit dans les siens Holopherne et Sisara. Les enfans de Job sont tranquillement assis à la table de leur frère, lorsqu'elle les écrase sous les ruines de sa maison. Les Philistins triomphans insultent au vaillant juge d'Israël; elle ébranle le temple qui les ren-

ferme, et les ensevelit sous ses voûtes. Elle change en dernière heure pour Amasa son entretien avec Joab. Dans le lieu même des excès auxquels s'abandonne un infâme Israélite, elle vient trancher ses jours, et finir ses crimes.

Dépendance qui s'étend au genre même de mort. Tout se change en armes entre ses mains; mais elle ne nous laisse point le droit de choisir. Serez-vous subitement enlevé; gémirez vous longtemps sur un lit de douleur? Périrez-vous en détail; et consumé peu-à-peu par des langueurs secrètes? Quelque incendie ou quelque naufrage, les travaux ou les chagrins, les climats ou les saisons, l'air ou les alimens vous livreront-ils à la Mort? N'en portez vous point déja le principe au dedans de vous? Autant de

questions que Dieu, l'arbitre suprême de vos destinées, peut seul résoudre. C'est à lui seul qu'il appartient de marquer, quand il lui plaît, et comme il lui plaît, le terme auquel il doit vous appeler à lui. Ce terme, c'est la Mort; il vous en dérobe la vue, pour vous offrir plus clairement celle de votre dépendance. Vous vous croiriez maître d'une portion du temps, s'il en étoit une seule pendant laquelle vous fussiez assuré de vivre. Sachez donc, c'est tout ce que vous pouvez savoir, sachez que Dieu dit, et que l'homme exista; que Dieu dira, et que vous cesserez d'être.

Mon heure est fixée, répondez-vous. Oui, mes chers Auditeurs; mais par quelle autorité? Par l'autorité d'un maître absolu, aux or-

dres duquel il n'est pas possible de résister. Ce qui prouve le plus sensiblement votre dépendance, peut-il vous autoriser à vivre comme si vous étiez indépendans. Votre heure est fixée; mais, puisqu'elle n'est connue que de Dieu, la certitude de son arrêt n'ôte rien à votre égard de l'incertitude de son exécution. Votre heure est fixée; mais vous êtes trop éclairés pour en conclure qu'il est superflu d'user de précautions pour l'écarter; et vous les prenez. A quel titre prétendriez-vous qu'il n'est pas temps encore de vous y préparer? Votre heure est fixée; mais si elle arrive tandis que vous l'ignorez, si vous y touchez; vous touchez donc aussi sans le savoir au danger, à l'éternel malheur que pour vous elle peut commencer. Votre heure est

fixée; mais, sans en révéler à ce moment même le secret à votre curiosité, Jésus-Christ en a donné quelque indice à votre vigilance. Il vous a dit expressément que la Mort viendroit à l'heure à laquelle vous n'y penseriez pas, *Quâ horâ non putatis.* [Math. XXXIV. 44.]. Vous l'oubliez; ah! c'est donc précisément le moment où elle peut vous surprendre. Et, puisque déja elle a mis sur vos yeux le bandeau qui vous la dérobe; craignez le dernier instant, l'instant fatal où elle doit vous frapper. Votre heure est fixée; mais elle étoit fixée pour tant d'autres qu'elle a surpris. Par quelle aveugle témérité vous exposez-vous aux mêmes périls?

Que résulte-t-il d'une vérité dont il seroit inutile d'exposer l'évidence,

si on ne la proposoit pas comme un principe dont les conséquences doivent nous réformer? Le voici, mes chers Auditeurs: C'est que rien n'est plus insensé que d'être convaincu qu'à chaque instant l'on peut mourir; et de vivre néanmoins comme si l'on devoit ne mourir jamais. Et telle est cependant l'erreur du grand nombre. Qu'est-ce que la vie de l'homme? Que sommes-nous? Que d'étranges événemens deviennent ordinaires! Ainsi, s'écrie-t-on tous les jours, à la vue d'une maladie dont les progrès sont rapides, d'une mort inopinée, de la perte d'un ami qu'on pleure. Vaine, vaine déclamation! Stérile étonnement d'un effroi passager, dès qu'il n'opère dans vous aucun changement durable! Quoi! sans cesse à vos côtés, et sous vos yeux, la Mort

entasse ses victimes; et vous, en même temps, avec les plaisirs, vous persistez impunément à accumuler les péchés! Ce n'est pas simplement sa voix que Dieu fait entendre; c'est son tonnerre qu'il fait gronder, c'est sa foudre qu'il lance; et ce n'en est pas assez pour dissiper votre assoupissement. Vous êtes journellement alarmés; les morts subites deviennent fréquentes; mais les morts imprévues en sont-elles plus rares? Vous dites, et vous en gémissez, que la Mort vient sans qu'on y pense; mais pensez-vous pour cela plus assidument, plus sérieusement, plus chrétiennement à la Mort? Dans le nombre de ceux qui m'entendent, en est-il un seul qui n'avoue que ce jour peut être pour lui le dernier? Et vous savez, Sei-

gneur, s'il en est plusieurs qui dès aujourd'hui fussent prêts à mourir. Ah! dans une dépendance si sensible que vous retrace presque chaque jour la frappante image de la Mort; comment, au milieu des cris redoublés de la conscience, entrez-vous tranquillement, dans les ombres de la nuit, d'où peut-être votre corps sera précipité dans l'obscurité du tombeau, et votre ame dans l'abîme d'une malheureuse éternité? Plus vous vous sentez coupables, plus donc vous devez encore redouter la Mort. Car la troisième idée qu'elle présente, est une idée de peine et de châtiment. Par là, elle nous rappelle un Dieu vengeur des abus de l'existence que l'homme avoit reçue de lui, et que sa justice divine a solennellement résolu de terminer.

A n'examiner que sa condition naturelle, l'homme n'avoit point pour apanage essentiel et nécessaire l'immortalité. Elle ne lui étoit pas due par justice, mais elle lui avoit été accordée par grâce. Et, s'il eût voulu efficacement ne pas pécher; il eût pu ne pas mourir. Le Sage nous l'apprend en termes exprès: *Deus creavit hominem inexterminabilem.* [Sap. 11. 23.]. C'est l'homme, ajoute l'Apôtre, qui a introduit le péché dans le Monde, et c'est le péché qui a introduit la Mort, *Per unum hominem peccatum, et per peccatum Mors.* [Rom. v. 12.]. Parce que l'homme osa se soustraire à la loi du Seigneur, à laquelle il devoit être soumis, il fut assujetti à la loi de la Mort dont il étoit exempt. Ainsi, quoiqu'en un sens la Mort soit naturelle à l'homme,

elle est devenue pour lui un châtiment. Et, puisque nous naissons tous pour mourir, ce que l'expérience démontre; puisque c'est le péché qui a établi parmi nous et sur nous le règne de la Mort, ce que l'Ecriture enseigne; la Mort nous rappelle donc que nous sommes tous nés enfans de colère, selon l'expression de S. Paul, *Naturâ filii iræ*. [Eph. II. 3.].

Eh! ne nous le dissimulons pas, mes chers Auditeurs; la Mort porte visiblement les traits de la colère divine. Je le dis avec assurance à cette fermeté philosophique qui affecte de la braver. Je n'examine pas ici si c'est le langage de l'ostentation ou de la force; qu'on choisisse, il n'importe. Si c'est l'orgueil qui se pare d'un faux courage, il est donc vrai que la Mort inspire de la

terreur, s'il faut une magnanimité réelle pour savoir la souffrir; il est donc vrai qu'il faut vaincre les répugnances de la Mort, pour ne pas redouter la Mort.

Et, certes, non-seulement la Mort est un châtiment; mais il est évidemment dans les vues de Dieu qu'elle le soit, puisqu'elle est un effet de sa vengeance. Qu'eût donc été la menace que Dieu adressa au premier homme, en lui annonçant la Mort pour peine de sa désobéissance, s'il ne lui eût annoncé qu'un événement incapable de le punir? Quoi! La Mort même la plus douce, une Mort dont on ne fait qu'accélérer le moment fut toujours une peine capitale parmi les hommes qui sont mortels; et ce n'en seroit pas une en elle-même, pour l'homme,

dont le privilége étoit de ne point mourir?

Réunissez les différens traits qui caractérisent un châtiment, et voyez, mes chers Auditeurs, s'il en est quelqu'un qui ne convienne pas à la Mort. D'abord, comme dans le supplice des coupables illustres, quelle humiliante dégradation la précède! Paroissez, dit-elle à celui dont elle a le sort entre les mains, ainsi qu'autrefois il fut dit de la part de Dieu à son Peuple devenu idolâtre; paroissez, dépouillé des marques d'honneur qui cessent de vous appartenir; paroissez, non tel que vous avez paru jusqu'à présent aux yeux des hommes, mais tel que vous êtes; paroissez devant moi pour que je règle votre destinée, *Depone ornatum tuum, ut sciam quid faciam tibi.* [Exod. XXXIII. 5.].

Que reste-t-il, en effet, à l'homme, aux approches de la Mort? Une ombre d'autorité? il est accablé sous celle de la Mort. Une ombre de splendeur? elle est obscurcie par les ténèbres de la Mort. Une ombre de talens et de génie? les facultés de l'ame sont enchaînées par les liens de la Mort. Une ombre de vie, une ombre de lui même? C'est en quelque sorte n'être déja plus, que d'être au moment de la Mort.

A cette triste dégradation, quels affreux préparatifs je vois succéder! Me supporterez-vous, mes chers Auditeurs, si, expliquant ici les peintures énergiques d'un Prophète, je rapproche d'après lui le fastueux étalage de la vanité des fêtes de Sion, de l'horrible appareil par lequel la Mort le remplace. Je suis la

seule. Est-il quelque autre qu'on puisse me comparer, disoit intérieurement une de ces beautés orgueilleuses, puérilement occupée de quelque frivole avantage, souvent aussi funeste que passager, et qu'elle avoit fait servir d'appas au vice, de piége à l'innocence, d'idole à la passion, *Ego sum, et præter me non est altera*? [Is. XLVII. 10.]. Une démarche hautaine, des airs impérieux, de dédaigneux regards, une complaisance pour soi-même portée jusqu'à l'ivresse, une jalousie de supériorité et de préférence, tous les désirs réunis dans celui de plaire; c'est ainsi qu'un Prophête en exprime l'orgueil, *Ambulaverunt extento collo, et nutibus occulorum ibant et plaudebant.* [Is. III. 16.]. Et la Mort, la sévère, l'inflexible Mort y appose ce foudroyant arrêt: Rendez, rendez à la Terre ce

qui lui appartient. Allez, mêlez vos cendres à celles de tant d'autres, qui furent autrefois ce que vous avez été ; et devenez ce qu'elles sont, *Descende, sede in pulvere..... sede in terrâ.* [Is. XLVII. 1.]. Que tous les ornemens soyent arrachés, que toutes les vanités soyent confondues. Le tombeau s'ouvre devant vous. Descendez dans la poussière ; c'est là le trône qui vous est préparé. Plus de ces brillantes draperies qu'étaloient son luxe et sa mollesse ; *Denuda turpitudinem tuam*; [Is. VIII. 18]. Déja la sentence a son effet; déja la Mort imprime son sceau sur la victime qu'elle désigne à l'immolation. Elle saisit sa proie : effrayante et sûre métamorphose ! Une pâleur hideuse, des yeux égarés ou éteints, un visage exténué et défait, un corps à demi-glacé, une voix étouffée, une bouche muette, des lan-

gueurs, des oppressions, des défaillemens.... n'achevons pas. Quel portrait! C'est celui qui sûrement nous ressemblera bientôt à tous, puisque c'est celui de la Mort.

Méconnoissez-vous à cette image celle d'un châtiment? Et, en même temps qu'il annonce la griéveté du péché qu'il punit; ne rend-il pas sensible la témérité du pécheur qui ose le commettre? Foibles hommes, vous osez résister à Dieu, vous lui disputez ses droits, vous bravez ses lois, et le tombeau ne cesse de vous reprocher votre audace! Que le spectacle d'une punition dont chaque jour vous êtes témoins, et qui vous attend, vous rende enfin plus dociles pour vous en épargner ensuite de plus redoutables.

Et c'est, mes chers Auditeurs, c'est à ce dessein que j'ai voulu vous retracer les rigueurs de la

Mort; en vous ajoutant qu'il n'est qu'un moyen de les tempérer; c'est de la sanctifier par les vertus. Vous mourrez; Dieu ne révoquera pas l'arrêt de sa justice; mais sa bonté, si vous y avez recours, en adoucira la sévérité. Vous mourrez; c'est un châtiment inévitable; mais, si vous acceptez, comme coupable, la Mort avec l'humble repentir d'un cœur pénitent; en désarmant la vengeance de Dieu, vous serez environné des secours de sa miséricorde. Vous mourrez, Dieu l'ordonne; mais vous mourrez entre les bras de Dieu, si la Religion vous soutient. Vous mourrez, c'est la peine du péché; mais une sainte Mort servira elle-même à en offrir à Dieu l'expiation. Vous mourrez, c'est une nécessité; mais vous mourrez résignés, c'est un mérite. Je dis trop peu: C'est quelquefois pour les Justes

une consolation ; c'est toujours pour eux un bonheur. Que la pensée de la Mort serve dès à présent à vous y préparer, à vous attacher à Dieu, en vous montrant ce que vous êtes par rapport à lui ; et que cette même vue vous aide à vous détacher du Monde, en vous montrant ce qu'est le Monde par rapport à vous.

SECONDE PARTIE.

Vous aimez le Monde, et vous croyez être aimé du Monde ; double lien qui vous y attache, double erreur qui vous séduit. Vous connoissez donc peu et les biens du Monde qui sont l'objet de votre attachement, et les sentimens du Monde dont vous croyez être l'objet. La Mort développe clairement la na-

ture des uns et des autres. Agitons encore ici quelques momens ses torches funèbres. Qu'importe qu'avec une horreur secrète on en voye le lugubre éclat, pourvu qu'il dissipe l'aveuglement? Que sont pour l'homme les biens du Monde? Vanité. Que sont pour l'homme les sentimens du Monde? Apparence. Où en est la preuve? Dans la Mort.

Ne séparons jamais, mes chers Auditeurs, de l'idée des biens du Monde l'idée de la Mort, puisque nous ne pouvons jamais la séparer de l'idée de nous-mêmes. Réunissons sous un même point de vue des objets qui ont entre eux tant de rapport, et rapprochons deux tableaux qui, par leur contraste, réfléchissent mutuellement l'un sur l'autre le vrai jour qui leur convient. Le désir, l'espérance, la vive et flatteuse image des biens du

Monde enflamment pour eux votre ardeur. Consultez la Mort; que vous dit-elle? Elle vous dit que ces biens sont fort incertains pour vous, puisqu'il est fort incertain si vous vivrez pour en jouir; que vous confondez témérairement l'espoir d'un brillant avenir qui vous occupe, avec la réalité d'une existence future que rien ne peut vous garantir; que vous franchissez en esprit l'intervalle des temps dont vous n'êtes pas maîtres, pour vous contempler au terme auquel votre ambition se promet de parvenir; et que cependant votre route peut être aisément marquée par votre chute. Athalie est au comble de ses vœux: elle se croit Reine de Juda, elle est sur le bord de sa tombe. Jésabel étale avec complaisance le luxe de sa parure; et ce moment de son orgueil devient le dernier de sa vie.

Ptolémée réunit sur sa tête deux couronnes; aussitôt la Mort entre impérieusement dans son palais, et les lui ravit. Quel est donc ce doute universel qu'elle mêle à tous les arrangemens? Il n'est presque pas possible d'en former un seul, sans faire une mention spéciale des obstacles qu'elle multiplie. En préparant les liens qui unissent le plus particulièrement les hommes, il faut prévoir que la Mort peut tout-à-coup les rompre. Il faut user d'avance du droit de disposer de ses biens, de peur qu'inopinément la Mort n'en dépouille. Cachée, si j'ose parler ainsi, derrière tous les événemens, à chaque pas on peut la rencontrer, à chaque instant on l'entrevoit. Et c'est dans la salutaire tristesse de ses ombres qu'une ame chrétienne se confirme dans la sage volonté de préférer les biens éter-

nels de Dieu à ceux d'un Monde qui n'a pas seulement en son pouvoir un quart d'heure de vie dont il puisse être le garant.

Mais qu'il le promette, qu'il le puisse et qu'il le fasse, je consens à le supposer. Écartons des frayeurs dont l'idée ne se réalise pas toujours. Laissons subsister l'espérance entière de la vie, et d'une vie aussi longue qu'elle peut l'être. N'effaçons pas même du nombre de vos beaux jours ceux que l'âge et l'infirmité ne manquent presque jamais d'en retrancher. Eloignons en le terme, et que ce terme soit pour vous le plus reculé. Mais enfin, nécessairement, il en est un; et j'ajoute que, quelqu'éloigné qu'il vous paroisse, il ne l'est pas. Nous n'envisageons la Mort que de loin, quand, sous une vue générale, nous considérons entre elle et nous une

succession de temps qui nous en sépare. A la faveur de cette distance, la perspective nous trompe; mais à peine avons-nous fait quelques pas dans la vie, que l'illusion diminue; et l'intervalle s'évanouit presque tout entier, dès que nous avons consumé une partie du temps à le parcourir. A-t-on vécu trente ou quarante années; que paroît alors cette courte durée, surtout si l'on a vécu dans le nombre de ceux que le Monde appelle heureux? Ah! convenez-en, mes chers Auditeurs, le passé n'est à vos yeux qu'un instant. Vous en êtes étonnés; comment, vous écriez-vous quelquefois dans la surprise d'une réflexion subite, comment est-ce que les années passent! Eh bien! celles qui vous restent s'écouleront avec la même célérité. Il y a plus: à mesure qu'elles approchent de leur

fin, vous les verrez s'enfuir plus rapidement ; et l'envie d'en suspendre le cours, vous le fera trouver plus prompt encore.

De là, sans doute, cette réserve, cette attention, selon les bienséances du Monde, à ne point parler de la Mort devant ceux qu'une longue suite de jours y fait toucher de plus près; à en écarter le souvenir, s'il se présente; à les rassurer sur leur santé et sur leurs forces. C'est qu'à cet âge on craint de penser à la Mort, parce que la pensée semble rapprocher l'objet, et qu'on sait qu'il n'est pas loin. C'est que, malgré l'envie de s'étourdir soi-même, on sent mieux la briéveté de la vie, lorsqu'elle est sur son déclin. Tous les jours on en fait l'aveu. Vous qui êtes jeunes, disent les gens plus avancés en âge, vous pourriez voir l'exécution de ce pro-

jet, l'effet de cette réparation, la magnificence de cet embellissement, nous alors, nous ne serons plus. Ce que je fais, dit un père de famille, je le fais pour mes enfans. Je sais que je n'en jouirai pas; la vie est trop courte, pour me laisser des espérances. Les enfans eux-mêmes, à mesure qu'ils acquièrent des années, en faisant recueillir à des parens vertueux le fruit de leurs soins, semblent les avertir que, comme ils les ont devancés dans la carrière de la vie, ils doivent s'attendre à les précéder au tombeau. Combien de fois ceux-ci l'ont-ils vu s'ouvrir pour d'anciens amis! Pour peu qu'on ait vécu, on se plaint d'avoir vu le grand nombre de ses contemporains y descendre, et presque une génération périr. Triste, mais solide pensée! On parcouroit une carrière dont l'étendue est à peu

près la même pour tous; elle est finie pour les uns, elle finira donc bientôt pour les autres. Eh! comment (c'est la réflexion naturelle de S. Ambroise), comment pourroit il y avoir quelque chose de durable dans le siécle? Les siécles eux-mêmes ne le sont pas. Quelle folie, conclud judicieusement Saint Bernard, que de poursuivre avec tant d'avidité des biens dont la possession est si incertaine, et la durée si passagère, *Si sapis, desine ea sequi quæ et assequi miserum est.*

Ne vous dites donc jamais dans le sentiment d'une présomptueuse complaisance: Je suis riche, je suis élevé, je suis heureux. Ajoutez, pour parler plus juste: Je jouis de ces avantages, mais tout au plus pour un petit nombre d'années. Bientôt tout m'échappera. Il n'ap-

partient qu'à Dieu de dire: Je suis; parce qu'il est essentiellement, parce qu'il est toujours. Dieu est donc aussi le seul dont il soit intéressant de posséder les biens, parce que c'est la seule possession que nous puissions ne jamais perdre. Hélas! que vous reste-t-il de toutes les autres? Qu'est-ce dire, que de dire de quelqu'un: Il est mort! C'est affirmer que sa gloire est éclipsée, et que son pouvoir est détruit; que ses richesses appartiennent à d'autres; qu'il n'a plus et qu'il ne peut avoir dans ce Monde qu'un cercueil, et devant Dieu, que ses œuvres. Ce que disoit si éloquemment le Prophête, pour peindre énergiquement en deux mots l'anéantissement de la fortune de l'Impie, la Mort m'apprend à le répéter à la vue du dépouillement entier de tous les hommes: Leur grandeur, leurs

trésors, leurs prétentions, leurs titres, leurs talens, leurs plaisirs formoient un spectacle frappant aux yeux du Monde; je l'ai considéré quelques momens, *Vidi superexaltatum.* [Ps. XXXVIII.]. J'ai fait quelques pas, *Transivi;* et déja le Grand, le Riche, le Puissant, l'Heureux du siécle n'étoit plus, *Et ecce non erat.* En vain je l'ai cherché sur la surface de la terre, *Quœsivi eum.* Je n'ai pas pu seulement en découvrir quelque trace, *Et non est inventus locus ejus.* Voilà où nécessairement tout aboutit; et voilà ce que nous fait sensiblement remarquer la Mort.

Elle est comme un gouffre dans lequel tout vient se précipiter et s'engloutir. Le jour qui doit terminer les nôtres est à notre égard ce que seroit lui-même le jour où finira le Monde. Hélas! et il est

bien près de nous. J'ai été tout ce qu'un homme peut être, disoit sur le point de mourir un Empereur romain (*). De quel usage me sont aujourd'hui ces honneurs passés? Il ordonne qu'on lui apporte l'urne dans laquelle doivent être déposées ses cendres; il la prend entre ses mains; et, empruntant de la Mort cette éloquence forte et précise qui lui est propre: Tu vas donc renfermer, lui dit-il, celui que le Monde entier ne pouvoit pas contenir! Après que l'Ecriture nous a dit d'un Héros célèbre que la Terre se tut en sa présence, comment nous expose-t-elle le terme de ses exploits? Après tant de victoires et de triomphes, poursuit simplement l'Historien sacré, *Post*

(*) Septime-Sévère.

hæc, il connut qu'il alloit mourir, et il mourut, *Cognovit quòd moreretur... Mortuus est.* [1. Mac. 1. 6.]. Ici, mes chers Auditeurs, je demande avec Isaïe, à la vue de ce Héros enseveli dans la poussière : Est-ce donc là cet homme puissant qui a ébranlé les royaumes, et soumis l'Univers? Est-ce donc là que l'ont conduit ses travaux, ses succès, sa gloire? Quoi! le sort du vainqueur n'est pas différent du sort des hommes qu'il a vaincus! Il a étonné la Terre, et quelques pieds de terre dérobent à ses regards ce conquérant qu'elle ne se lassa pas d'admirer, *Iste est?* Oui, répond la Mort, c'est le même *Iste est.* La Providence qui établit avec sagesse la distance qui sépare les conditions pendant la vie, m'a chargée de rétablir un jour l'égalité qui est dans

la nature; je ne connus jamais ces distinctions et ces prérogatives dont on se pare dans le Monde; ceux qui y paroissent comme des Dieux meurent, néanmoins, comme des hommes; la statue, composée des métaux les plus précieux, a des pieds d'argile; je la frappe et je l'abats, *Iste est.* Incertitude, briéveté, anéantissement total des biens du Monde; voilà sous quels rapports la Mort vous les fait envisager. Et c'en doit être assez, pour dissiper l'erreur de ceux qui, éperdument et au péril de leur ame, aiment le Monde. Il en est une presque aussi générale: On s'attache au Monde, parce qu'on se flatte d'en être aimé; mais quelle stérilité dans ses sentimens! C'est ce que vous fait apercevoir la Mort.

Allez, disoit encore un de ces il-

lustres prédécesseurs du même Prince dont j'ai parlé (*), allez au soleil levant: (il désignoit son successeur), et il parloit ainsi, du lit de mort, au Tribun qui lui demandoit ses ordres. Ah! qu'il connoissoit bien le Monde, lorsque prêt à être enveloppé dans les ombres de la Mort, il se persuadoit que les hommes cessoient de jeter sur lui des regards que la politique, l'ambition, l'intérêt avoient seuls fixés.

Le Monde s'éloigne et me fuit, disoit le Prophête-Roi; ceux que je voyois assidument, semblent ne plus me connoître, *Qui videbant me foras, fugerunt à me.* [Ps. xxx. 12.]. Et n'est-ce pas la plainte que tous les jours nous entendons renouveler contre le

(*) Marc-Aurèle.

Monde? Il n'est plus rien pour ceux qui ne peuvent plus rien être pour lui. Qu'un homme soit frappé du coup qui menace sa vie; aussitôt la nouvelle s'en répand. Peut-être à sa suite la surprise et quelques alarmes, mais rarement l'intérêt de l'affection. Il est donné à peu de personnes d'en intéresser un grand nombre. Et si, dans le grand nombre, quelques amis sont sincèrement affligés, la plupart se contentent de le paroître. On dit alors: La situation de cette personne est triste. On a l'air de s'en occuper; on s'en informe. Dans les uns, il faut l'avouer, c'est compassion, c'est tendresse; dans la bouche des autres, cela veut dire uniquement: Dès qu'il n'y a plus dans cette maison d'assemblées, de sociétés et d'amusemens, qu'irions-nous y faire? Jetons nos vues ailleurs. Les seules

approches de la Mort, qui ne peuvent pas encore nous détacher du Monde, détachent bientôt de nous, ceux qui pensent qu'ils nous survivront. Qu'en sera-t-il donc après que nous aurons totalement disparu? L'oubli, et un oubli profond, voilà le second tombeau auquel on est condamné par le Monde, *Oblivioni datus sum tanquàm mortuus a corde.* [Ps. xxx. 13].

Mais quel oubli! Prenez garde, Chrétiens. Je ne parle point ici de ce ralentissement de douleur, dont la sagesse de Dieu a confié le soin plus encore à la force de la résignation qu'à la succession des années, puisque l'Esprit saint, qui nous permet les larmes, *In mortuum produc lacrymas* [Eccl. xxxvm. 16.], assigne en même temps des bornes à la tristesse qui les répand, *Ne dederis in tristitiâ cor tuum.* Et, sans doute, il étoit né-

cessaire que les justes regrets qui sont dus aux morts ne pussent pas troubler toujours, avec la même vivacité, la tranquillité des vivans. Je parle donc de cet oubli d'insensibilité et d'indifférence, qui fait dire au moins équivalemment dans le Monde : Pourquoi penser aux morts? Leur temps est écoulé, jouissons de celui qui s'écoule ; et ne troublons pas les douceurs de la vie, par des idées qui en rappellent le terme. Je parle de cet oubli, dont la malignité seule déchire le voile, pour autoriser la satyre et le mépris. On se croit permis de le dire, puisqu'il est mort : Il étoit peu fait pour sa place, peu propre aux affaires; il a mal gouverné, mal servi, mal administré. Je parle de cet oubli de cupidité, qui fait goûter trop ardemment la joie d'un héritage, pour qu'on puisse sentir vive-

ment la perte de celui auquel on le doit. Je parle de cet oubli d'ingratitude, qui laisse, avec le bienfaiteur, s'évanouir les devoirs d'une reconnoissance que les bienfaits devoient éterniser. Je parle de cet oubli de dissipation, qui étouffe bientôt toute impression de douleur, sous prétexte de l'appaiser. Le Monde, oui ce Monde que vous croyez être si occupé de vous, et aux amusemens duquel vous étiez si empressé de contribuer, s'empressera lui-même de vous oublier. On y parlera de vous, il est vrai, quelques jours après votre mort; on raisonnera sur la maladie qui vous aura enlevé; il en résultera, je le veux, quelque froid éloge de vous; et qu'importe aux morts, qui, peut-être, selon la pensée de S. Augustin, souffrent, où ils sont, qu'on leur donne des louanges où

ils ne sont pas? Naîtront à la suite quelques réflexions aussi infructueuses pour ceux qui paroîtront un moment s'y livrer. Bientôt tout reprendra sa forme ordinaire. On liera les mêmes parties. Le jeu, la table, les spectacles; telle est la prompte et la facile consolation du Monde. Vous l'avez vu pratiquer ainsi pour tant d'autres; vous l'avez ainsi pratiqué vous-même; n'en doutez point, il n'en sera pas autrement pour vous. Voilà tout ce que vous pouvez attendre du Monde, et c'est le seul maître que vous servez, c'est l'idole que vous adorez!

Vous serez oubliés, oui, mes chers Auditeurs. Votre rang, vos talens, vos services pourront tout au plus prolonger un peu quelque souvenir inefficace, le réveiller par intervalle; mais votre rang occupé par d'autres, vos talens et vos servi-

ces remplacés, accoutumeront insensiblement le Monde à ne plus s'apercevoir du vide que vous aurez paru y laisser; et prouveront que s'il est dans le Monde un certain nombre de gens utiles, il n'est personne de nécessaire. Qu'Aaron, dit le Seigneur à Moïse, qu'Aaron apprenne de vous qu'il mourra. Conduisez-le sur la montagne où je veux qu'il expire; dépouillez-le, en présence du Peuple, de ses habits pontificaux, et revêtez-en son fils Eléazar, *Quùmque nudaveris patrem veste suâ, indues eâ Eleazarum filium ejus.* [Num. xx. 26.]. Vive et fidèle image de ce qui arrive journellement dans le Monde. La mort de celui-là est pour celui-ci le degré de son élévation; les charges et les honneurs que la Mort ravit à l'un, excitent aussitôt l'ambition de l'autre. Presque jamais nous n'entendons parler

de quelque illustre mort, sans entendre désigner au même moment ceux qui désirent, qui espèrent ou qui se pressent de lui succéder. Ceux mêmes qui paroissoient spécialement choisis de Dieu pour faire le bonheur du Monde, peuvent trouver des imitateurs qui parviennent à le consoler. A Moïse succèdent les Josué, les Gédéon, les Jephté, les Samson, pour opérer des merveilles en Israël. A David succèdent les Josaphat, les Joathan, les Ezechias, les Josias, Rois vertueux qui gouvernent sagement Juda. Au vaillant Matathias succèdent ses généreux fils, les Judas, les Jonathas, les Simon qui font des prodiges de valeur pour la défense du Peuple Juif. En vain des hommes, quelque célèbres qu'ils puissent être, se flatteroient-ils que le Monde ne sauroit les oublier. Si leurs

noms sont écrits dans les fastes de l'histoire, n'est-ce pas plutôt pour satisfaire la curiosité des hommes qui doivent naître, que pour marquer la reconnoissance de ceux qui sont; et, dans ce souvenir là même, n'y a-t-il pas un oubli de sentiment? Et d'ailleurs quelle est l'utilité des regrets, des souvenirs des hommes pour le petit nombre de ceux qui en seroient l'objet?

Qu'est-elle donc, mes chers Auditeurs, cette immortalité fastueuse dans la mémoire des hommes, dont on parle avec ostentation, et qu'il est également rare de mériter et d'obtenir? Un vain nom, capable de séduire la vanité de l'homme vivant, sans qu'il en résulte rien de réel pour l'homme mort; une idée trompeuse qui plaît, parce qu'elle flatte, mais qui ne flatte que ceux qui n'en approfondissent pas le vide.

Récompense accordée quelquefois à de vrais services, mais récompense aussi frivole que le Monde qui ose la promettre. Non, non, il n'est de véritable immortalité que celle dont les vertus chrétiennes doivent nous mettre en possession dans le royaume de Dieu. Attachez-vous à lui seul. Le Monde oublie ses maîtres, ses héros; Dieu n'oublie jamais ses serviteurs et ses Saints. Le livre de vie où sont écrits leurs mérites, est le seul où l'oubli, l'ingratitude et le temps ne peuvent rien effacer.

Terminons, mes chers Auditeurs, ces réflexions solides, par la force qu'elles empruntent d'un spectacle que vous offrent souvent le Monde et la Mort sensiblement aux prises l'un avec l'autre, d'un spectacle auquel le Monde lui-même a soin de vous inviter, et dont la Religion vous exhorte au moins à tirer quelque avantage.

Que signifient, dans les vues du Monde, ce cortége brillant, cette somptueuse et superbe magnificence, cet étalage de décorations qui accompagnent ordinairement les Grands au tombeau? C'est de la part du Monde un dernier effort pour leur en diminuer l'humiliation; c'est le reste d'une gloire fragile qu'il veut leur conserver encore au milieu de ses débris; c'est un voile éblouissant qu'il déploye aux yeux de la multitude, pour qu'elle aperçoive moins la honte de la défaite et la profondeur de la chute que le Monde veut déguiser; c'est le désir de lutter avec la Mort, de la vaincre en partie, qui mêle, à la tristesse des funérailles, l'illustration des titres, et les symboles de la grandeur; c'est, en un mot, selon le langage des hommes, rendre ses derniers devoirs, les derniers

honneurs. Paroles énergiques ! Tout va donc finir; ces devoirs, ces honneurs sont les derniers.

Mais, selon les vues de Dieu, j'envisage le même objet sous un aspect différent. C'est la Mort elle-même que j'aperçois; c'est la Mort seule que je fixe. Fièrement assise sur le cercueil, commè dans un char de triomphe, elle parle, et nous présente l'éloquente image du néant des grandeurs humaines. Elle traîne à sa suite un nombre d'hommes en qualité de captifs, et comme autant de spectateurs de sa puissance. Elle leur parle du milieu de ce pompeux appareil, pour rendre ses instructions plus sensibles. Tu vois, paroît-elle dire à chacun de ceux qui l'environnent, tu vois ce noble assemblage de parens, d'amis illustres, qui n'ont pu défendre contre moi leur parent, leur ami. Cette escorte

nombreuse de serviteurs fidèles qui n'ont pu sauver leur maître; ces marques éclatantes des dignités dont j'ai dépouillé le possesseur. Tu entends ces soupirs, ces pleurs auxquels je me suis montrée inflexible. Suis-moi, ce ne sont encore ici que les prémices de ma victoire; bientôt elle sera entière, et c'est sous tes yeux que je me prépare à la consommer.

On arrive dans le temple du Dieu vivant : les murs annoncent le deuil; de lugubres flambeaux y répandent une clarté sombre. Il retentit des supplications qu'on fait au Très-Haut. L'autel est arrosé du sang de l'agneau qui demande miséricorde. Le moment est venu; on confie tristement à la Terre celui qui en avoit réuni les richesses et les honneurs. On met un sceau éternel sur sa demeure souterraine.

Des sons plaintifs et lamentables publient qu'il est retranché du nombre des citoyens et des vivans. Il a disparu. La cérémonie finit, les assistans se retirent, l'assemblée se dissipe, et le mort reste dans la solitude du tombeau. Alors se vérifie sensiblement cette parole : Le Seigneur m'a détruit de toutes parts, *Destruxit me undiquè.* [Job. XIX. 19.]. Il m'a privé de mes biens, il m'a enlevé mes forces corporelles, il m'a effacé de la société des hommes. Prêtez donc l'oreille à ce cadavre qui vous dit du fond de sa tombe : Ressouviens-toi du jugement terrible que la Mort exerce aujourd'hui sur moi, puisque demain peut-être, mais certainement un jour, un jugement semblable t'est réservé, *Memor esto judicii mei, sic enim erit et tuum.* [Eccl. XXVIII. 23.].

Et voilà, mes chers Auditeurs, ce qu'on ne veut pas entendre. Les uns évitent ce spectacle, pour éloigner d'eux les réflexions qu'il est capable de produire. Les autres y assistent par bienséance, et comme pour décorer le triomphe de la Mort, sans penser efficacement qu'elle triomphera d'eux de la même manière. Le peuple accourt en foule, c'est la curiosité qui le guide; livré uniquement à l'extérieur qui le frappe, à peine éprouve-t-il le sentiment qui doit l'occuper. Tous ont la Mort sous les yeux; et souvent le seul objet qu'on ne voit pas, c'est la Mort.

C'est là, néanmoins, mes chers Auditeurs, c'est l'objet qu'il est important de méditer. Ce doit être le fruit de ce discours. Pénétrez-vous vivement de la pensée de la Mort; écoutez les instructions de la Mort; étudiez attentivement la

Mort; réfléchissez fréquemment sur la Mort, vous apprendrez d'elle à connoître Dieu, à connoître le Monde, à vous connoître vous-mêmes. Vous connoîtrez Dieu, comme le maître éternel qu'il faut essentiellement servir; le Monde, comme une idole trompeuse de laquelle il faut chrétiennement vous désabuser; vous-mêmes, comme évidemment soumis à Dieu, comme visiblement supérieurs au Monde. Dieu doit un jour vous arracher au tombeau; ce Monde doit vous y suivre. Ce sont-là les salutaires leçons de la Mort; et c'est ainsi que, selon la belle pensée de S. Augustin, étant bien méditée et bien comprise, de châtiment qu'elle étoit du crime, la Mort deviendra un secours pour la vertu, et vous aidera à mériter les récompenses éternelles, etc.

SERMON

POUR

LE JEUDI D'APRÈS LES CENDRES.

DÉLAI DE LA CONVERSION.

Domine, puer meus jacet in lecto paralyticus.

Seigneur, j'ai chez moi mon serviteur paralytique. *Evang. de ce jour, S. Math.*, ch. VIII.

Ainsi parloit à Jésus-Christ, le Centenier, en lui demandant la guérison de son serviteur; et la ferveur de sa prière fut exaucée. Allez, lui répondit Jésus-Christ,

qu'il vous soit fait, selon votre foi; et, à l'heure même, le serviteur fut guéri. Combien, dans tous les temps, et encore aujourd'hui parmi nous, de ces paralytiques, dont les infirmités sont d'autant plus redoutables, qu'ils ne songent pas à invoquer le secours du céleste Médecin, qui seul, pourroit les guérir. Mais, comptant sur des miracles qui ne leur ont pas été promis, et surtout sur leurs propres forces, ils se flattent qu'un jour viendra où d'eux-mêmes ils s'arracheront aux funestes liens qui les enchaînent. Ils sentent le danger de leur situation, ils s'effrayent quelquefois des jugemens de Dieu; mais, rassurés par de brillantes apparences de jeunesse et de santé, ils renvoyent dans l'avenir leur conversion, et refusent d'apercevoir que la suite la plus ordinaire du péché

où ils vivent, c'est l'impénitence qui le consomme.

Effroyable état que celui du Pécheur qui meurt dans l'impénitence! Affreuse situation, qui semble anticiper à son égard les vengeances éternelles, par la stérile vivacité de ses remords, par le trouble désespérant de ses craintes, par le désolant retour qu'il fait sur le passé, par la redoutable vue de l'avenir qui se présente, par l'horreur même de ses derniers momens. Viens-je aujourd'hui vous faire la peinture de ce terme funeste du péché? Non, Chrétiens. Je me propose seulement de vous apprendre à connoître par quelle voie on y aboutit, afin que dès aujourd'hui vous l'abandonniez.

Cette route, c'est celle que l'on s'ouvre par le péché, et que l'on s'opiniâtre à suivre par la persé-

vérance dans le péché, et par le délai de sa conversion. L'on se dit à soi-même, au moins par sa conduite : Je me convertirai ; mais aux approches de la mort, mais sur le retour de l'âge, ou dans le danger d'une maladie.

Téméraires ! Y pensez-vous ? Voyez, voyez donc s'écrouler sous vos yeux, les fondemens de vos fragiles espérances. Tirez, avec moi, de plus justes augures. Ils sont plus tristes, sans doute, que ces vaines idées qui vous entretiennent dans le péché ; mais ils sont plus nécessaires. Je vais vous les exposer en deux mots :

Différer votre conversion jusques aux derniers temps de la vie, c'est d'abord en augmenter considérablement la difficulté ; première Partie : c'est ensuite en hasarder visiblement l'efficacité ; seconde Partie.

Je conclurai de l'une et de l'autre, et votre conscience avec moi, qu'il y a tout sujet de craindre que vous ne vous convertissiez jamais. Implorons les lumières de l'Esprit saint, etc. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Je suppose encore dans vous, Pécheurs, le précieux don de la Foi. C'est par l'infidélité qu'il se perd, et vous n'en êtes pas venus à cet excès de dépravation. Vous sentez donc qu'il est pour vous d'une nécessité absolue de vous convertir; pourquoi différez-vous? La difficulté, la difficulté d'une vraie conversion : voilà ce qui vous arrête. Je me convertirai, dites-vous, mais j'attends. Vous attendez, sans doute, de votre part, plus de dispositions; de la part de Dieu, plus

de secours; mais sachez que, par vos délais, vous devenez toujours moins disposés à revenir à Dieu, et que vous vous rendez toujours plus indignes des grâces par lesquelles Dieu vous rappelle à lui. Ne pensez pas, au reste, mon cher Auditeur, que je ne cherche ici précisément qu'à vous effrayer. On se le persuade aisément, lorsqu'on entend les Prédicateurs traiter ce sujet. J'aurai plutôt à me reprocher de l'avoir affoibli. Sans art, sans exagération, sans éloquence, raisonnons simplement ensemble, et voyez si je vous inspire de vaines terreurs.

Qu'espérez-vous en différant à vous convertir? Est-ce d'en venir enfin à connoître un jour l'énormité du péché et à le haïr? Pensez-vous, que du tableau que vous vous tracerez alors de vos continuels

égaremens, sortira l'heureuse impression qui vous animera à la pénitence; que vos péchés multipliés sans cesse, vous frapperont d'une sainte horreur; et que le nombre même de vos chutes, deviendra, pour vous, le signal de la nécessité de vous relever?

Non, mon cher Auditeur. En continuant à vivre dans le péché, vous n'apprendrez point à le haïr; et, à mesure qu'il aura régné plus longtemps dans vous, vous vous serez accoutumé à l'y voir avec moins d'effroi. Le premier péché de votre vie, fut, de tous, celui qui vous troubla davantage; le second vous toucha moins, les autres suivirent plus aisément. L'habitude s'en forma dans vous, et ceux à la seule idée desquels vous eussiez rougi, dans les jours de votre

innocence, à peine, aujourd'hui, font-ils naître, dans vous, quelques remords. Vous fussiez-vous jamais imaginé, jeune personne autrefois si réservée, qu'il viendroit pour vous un temps auquel des désordres soutenus, auquel les plus grands désordres alarmeroient peu votre conscience? Et cependant n'est-ce point là votre état? Or, puisque vous pensez à peine à vous le reprocher, puisque vous différez à en sortir; il n'est donc pas vrai qu'un excès doive servir à vous ramener dans les bornes du devoir; il n'est pas vrai que ce qui paroissoit autrefois devoir vous frapper de crainte, vous fasse trembler aujourd'hui. Il est vrai, au contraire, qu'en vous familiarisant avec le péché, vous avez appris à le moins craindre; qu'en y persévé-

rant, vous avez appris à l'aimer. De grâce, mon cher Auditeur, raisonnez de l'avenir comme du passé: La même voie qui, de l'état d'innocence dans lequel vous avez vécu autrefois, vous a conduit à l'état habituel du péché, dans lequel vous vivez maintenant, peut et doit naturellement vous entraîner à celui de l'impénitence, dans lequel vous avez à craindre de mourir. Entre la volonté de vivre pécheur, et celle de mourir impénitent, vous présumez faussement qu'il se trouve un intervalle immense. Différer sa conversion, c'est commencer à le franchir.

Mais il est un âge (vous aimez à le penser, parce que cette pensée vous rassure) où l'on renonce au péché avec moins d'obstacles. N'examinons point encore si vous

y parviendrez. Supposons même pour un moment que vous serez ennuyé, lassé, dégoûté de ce qui fait la matière de vos péchés. Vous n'en serez pas pour cela détaché. Ne confondons pas, avec la sincérité de la pénitence qui les expie, la tristesse de l'âge qui en arrête le cours. Ce seront vos péchés qui vous quitteront, selon la pensée de S. Augustin ; ce ne sera pas vous qui aurez fait avec eux un saint divorce, *Peccata te dimiserunt, non tu illa.*

Que la nécessité doive un jour vous arracher aux plaisirs et aux dangers du Monde, je le sais. Mais, parce que vous aurez plus différé à vous y arracher vous-même; vous sentirez plus vivement l'amertume de cette séparation; et, plus difficilement aussi, vous en recueil-

lerez des fruits salutaires. Hélas! si l'on voit des hommes poursuivre généreusement, jusques sur le déclin de l'âge, la carrière de leur pénitence; il en est bien peu (vous le voyez) qui la commencent seulement alors; et l'expérience n'apprend que trop que, comme il est plus difficile de déterminer à la mort ceux qui ont vécu longtemps, il est aussi moins ordinaire, s'ils ont mal vécu, de les engager à bien mourir. Comme l'amour de la vie, l'attachement au péché étend ses racines, et le temps sert à les fortifier. Il est, d'ailleurs, il est des péchés de tous les âges. Quand une fois ils ont régné dans un cœur, ils ne font, pour ainsi dire, que se le transmettre. Une passion en remplace une autre. L'ame, accoutumée à leur joug, les voit toutes

successivement éclore. A la violence de celles du premier âge qu'elle n'a pas voulu réprimer, succèdent celles du dernier temps de la vie qu'elle ne veut pas combattre; et que l'on soit comme aux portes de la mort, on n'en est pas pour cela plus disposé à se convertir. Aux péchés d'une jeunesse voluptueuse, dont on ne sent aucun remords, si toutefois on ne les regrette pas encore, on ajoute ceux d'une vieillesse dure, injuste, avare et insensible. Comme on a différé à se vaincre, on trouve en soi plus d'ennemis; et l'on recouvre plus difficilement sa liberté, parce que volontairement on a multiplié ses maîtres.

Allons plus avant : remontons jusqu'à la source du mal et à sa cause. Ah! vous la sentez aisément, mon cher Auditeur, et il ne vous

est que trop facile d'avouer, avec S. Grégoire, que le péché que vous n'effacez pas par la pénitence vous entraîne bientôt dans une autre par son propre poids, *Peccatum quod pœnitentia non diluit, ipso suo pondere mox ad aliud trahit.* Et que nous opposez-vous le plus ordinairement, lorsque nous vous reprochons vos rechutes? Si ce n'est la force de l'habitude? Vous ne prétendez pas, il est vrai, justifier par là vos péchés. Vous voulez uniquement nous exposer la grandeur des obstacles qui vous y retiennent. Or, ces obstacles ne seront-ils pas toujours plus grands, dès que l'habitude sera plus invétérée; et n'entretenez-vous pas cette habitude par le délai de la conversion? Car, enfin, vous vous convertiriez, si vous vouliez ne plus pécher. Vous ne différez donc à vous convertir,

que parce que vous voulez pécher encore. De là il arrive, continue Saint Grégoire, que l'aveuglement croît dans celui qui s'obstine dans le péché, et que ceux qu'il ajoute, deviennent déja comme le châtiment de tant d'autres qu'il a commis, *Ut quasi jam quædam sint in peccatore supplicia ipsâ incrementa vitiorum.* Pécher, dit S. Isidore, c'est tomber dans un abîme, *Peccatum admittere, cadere est in puteum.* Mais y persévérer, c'est retrécir, autant qu'il est en nous, la voie qui nous offre encore une issue pour nous en retirer, *Ne is qui cecidit, valeat exire.*

Quoi donc? Sans cesse affoibli par de nouvelles chutes, épuisé par de nouvelles infirmités; de cet état de langueur et de mort, vous espéreriez voir renaître facilement, dans vous, des dispositions à la vie!

Quoi! les maux de l'ame, qui, dans leurs progrès, sont si rapides, ne deviendroient pas avec le temps toujours plus difficiles à guérir! Quoi, vous seriez aisément détachés du Monde, après l'avoir aimé si longtemps? Vous seriez plus disposés à la pénitence, après avoir été plus longtemps sous l'empire des sens? Vous seriez plus maîtres de vos passions, après leur avoir si longtemps obéi! Vous seriez aisément pénétrés de l'amour que vous devez à Dieu, après en avoir si longtemps étouffé, dans vous, tous les sentimens; en un mot, porté à la vertu, après n'avoir suivi que les routes du vice! Illusion pitoyable! Pourquoi donc convenez-vous que rarement on ramène un esprit des fausses idées dont il s'est nourri longtemps; et que difficilement on enlève un cœur aux penchans qui l'ont captivé as-

sidument? Pourquoi, dans un ordre purement naturel, vous paroît-il si difficile de renoncer à votre façon d'agir, à vos goûts, à vos anciens usages? Parce qu'il est dans la nature que l'habitude soit presqu'aussi forte qu'elle; parce que l'on est moins disposé à quitter un genre de vie qu'on suit depuis longtemps; parce que, comme la volonté a ses caprices, elle a aussi son obstination; et c'est de sa part que vous éprouverez les plus terribles obstacles à votre pénitence.

Car, vous ne la voudrez pas alors vous-même, mon cher Auditeur, ou vous la voudrez moins. Je ne dis pas que vous ne sentirez point la nécessité de la vouloir; peut-être la maladie, votre grand âge, votre Religion (s'il vous en reste) retraceront à vos yeux cette nécessité de la conversion; mais ce n'est pas

à sentir qu'il seroit temps de se convertir, que consiste la conversion; c'est à changer. Je dis changer: comprenez, je vous prie, l'étendue du terme, elle renferme celle des difficultés. Il faut changer, non pas seulement de dehors et de conduite, de paroles et de langage; mais de pensées et de sentimens, d'affections et de désirs. Le cœur d'un homme véritablement converti est un cœur nouveau; et quelle apparence qu'en demeurant obstinément le même, le vôtre se dispose à se renouveller? Je dis plus, et je suppose que vous le voudrez. Mais, lié par la chaîne que vous aurez vous-même formée, vous ne le voudrez qu'à demi. Cette chaîne, mon cher Auditeur, à Dieu ne plaise que je veuille ou vous la faire regarder comme étrangère, ou vous persuader qu'il sera abso-

lument impossible de la rompre; mais craignez de ne la briser jamais. Une ancienne volonté, que S. Augustin appelle une volonté de fer parce qu'elle semble en avoir la force, vous en aura rendu l'esclave. Du penchant au péché, du péché au délai d'en sortir, du délai à l'accroissement des difficultés; voilà comment vous aurez passé succcessivement à cette servitude qui vous retiendra dans le désordre, *Ligatus ferreâ voluntate.* Pour parler avec l'Apôtre, vous sentirez toujours plus cette loi du péché qui s'oppose à celle de votre esprit. [*Rom.* II.]. Resserré par les liens de votre iniquité, vous serez plus exposé aux piéges d'une éternelle mort; et probablement vous ne les éviterez pas.

Brisez-les donc incessamment, ces liens redoutables; vous les mul-

tipliez en différant. Ce que vous ne faites pas avec une prompte résolution, un prompt courage, vous devient chaque jour plus onéreux. Votre volonté s'éteint, lorsque vous ne voulez pas efficacement. D'où vient, par exemple, que depuis si longtemps vous demeurez éloigné des voies de Dieu, vous qui vouliez y rentrer? Vous en formâtes d'abord le projet; mais, parce que vous en différâtes l'exécution, il s'est évanoui. Ce que vous ne voulûtes pas alors, aujourd'hui le voulez-vous mieux? Vous commençâtes par concevoir le dessein de vous approcher du tribunal de la pénitence; vous languîtes ensuite dans un funeste retardement; ce retardement a augmenté vos craintes et vos dégoûts. Ce que vous avez gagné en différant, c'est d'aimer à différer toujours davantage. Ainsi se sont passées pour vous des an-

nées et un nombre d'années. Ainsi en arrivera-t-il à la dernière. Que ne vous en coûtera-t-il point alors pour exécuter ce que vous n'aurez jamais bien voulu ; et faire directement le contraire de ce que vous aurez toujours fait?

Dieu peut vous en donner le courage, et c'est sur sa grâce que vous comptez. Sa grâce, mon cher Auditeur, cette grâce nécessaire, Dieu ne nous la refuse pas. Mais depuis si longtemps vous y résistez; est-ce donc en vous obstinant à ne pas y répondre, que vous vous flattez d'en attirer sur vous l'abondance? Jusqu'à présent elle ne vous a pas ébranlé; et, après que votre cœur sera plus affermi dans le mal; après qu'il se sera constamment roidi contre les impressions de Dieu; après qu'il en sera venu, non-seulement jusqu'à rejeter la voix de Dieu;

mais encore jusqu'à la craindre; vous osez croire qu'il s'y soumettra, et que vous la verrez triompher. Et comment Jérusalem parvint-elle au comble de l'infidélité, pour n'avoir pas voulu profiter des temps de salut? Comment s'endurcit ce Peuple? Ce fut en fermant les yeux à la lumière, les oreilles aux instructions, le cœur aux saints mouvemens. Vous en imitez la conduite: méritez-vous un sort différent?

La grâce, repliquez-vous, est bien puissante; vous pouvez tout attendre d'elle. Ah! n'êtes-vous donc éloquents à en faire l'éloge, à en exalter la force, que pour en éluder les poursuites et en retarder les effets? Pouvez-vous donc vous dissimuler que comme vous l'avez jusqu'ici combattue; que comme vous

la combattez encore aujourd'hui, vous y résisterez peut-être toujours. Oh! qu'il est bien plus à craindre que vous ne cédiez à l'empire du péché que vous aimez, qu'il n'est à croire que vous vous rendiez à l'invitation de la grâce que vous ne daignez pas écouter!

Mais il en est de si spéciales, de si marquées et de si grandes! Des pierres mêmes, Dieu peut susciter des enfans à Abraham; est-il un cœur qu'il ne puisse toucher? Et, sur cette vérité que je n'ai garde de vous contester, mon cher Auditeur, vous établissez une ruineuse espérance, qu'il semble être des intérêts de Dieu même de renverser. Car, voici donc ce que vous attendez de lui: Ce ne sont pas précisément les secours nécessaires pour vous convertir; mais un miracle de sa

grâce qui opère votre conversion. Vous attendez qu'il vous enlève en quelque sorte à vous-même, pour vous attacher à lui; qu'une douce force vous fasse trouver de l'attrait jusques dans la séparation de vos plaisirs et de vous-même; que les subites douceurs de la pénitence vous en épargnent les rigueurs. Dites donc à Dieu : Seigneur, je ne me convertis pas librement; je renvoye ma conversion, c'est vous seul qui en êtes chargé. Après que j'aurai satisfait toutes mes passions et contenté tous mes penchans; après que j'aurai persévéré à vous outrager; après que je vous aurai méconnu, dédaigné, lassé par mes infidélités; c'est à vous à réserver pour moi ce qu'il y a de plus précieux dans les trésors de votre bonté. Nouveau système de con-

version que sûrement Dieu ne nous a pas tracé. Je l'ai réfuté en l'exposant.

Quoi! donc, seroit-il impossible de se convertir après avoir ainsi différé? Dites-le moi, mon cher Auditeur: Ce qui ne vous paroît pas absolument impossible en matière de conversion, suffit-il pour vous tranquilliser? Est-ce assez que Dieu puisse faire pour vous le prodige le plus signalé de miséricorde, pour ne plus redouter les effets de sa colère? Dieu doit-il faire pour vous tout ce qu'il peut, tandis que vous n'avez rien fait pour lui de ce que vous deviez? Et pourquoi sa juste sévérité ne vous traiteroit-elle selon la rigueur due à votre obstination? En diminuant le nombre de ses grâces, pourquoi ne permettroit-il pas l'en-

durcissement d'un cœur que vous lui auriez toujours refusé? Pourquoi vous arracheroit-il, par un miracle, à un sort que vous aurez voulu, par choix, vous exposer à subir?

Vous vous rassurez sur ce que, malgré vos délais, il ne vous paroît pas impossible de vous convertir. Il seroit bien moins étonnant de vous voir effrayé de ce qu'il est très-vraisemblable que vous ne vous convertirez pas. Est-il donc bien consolant pour vous le nombre de ceux qui se sont convertis à la fin de leur vie? Je l'avoue, mes Frères, c'est ici un point que je traite à regret; mais votre conversion m'est trop chère pour le taire. Je vais raisonner, non pas comme vous, sur ce qui peut arriver, mais sur ce qui arrive, hélas! trop ordinairement. Je parle d'après S. Augustin

qui dit qu'un des châtimens du Pécheur, c'est qu'après avoir oublié Dieu pendant la vie, en mourant il s'oublie lui-même, *Ut moriens obliviscatur suî, qui dum viveret oblitus est Dei.* Je parle d'après S. Jérôme qui, sur le point de mourir, disoit à ceux qu'il exhortoit à la pénitence ces redoutables paroles : Sur le très-grand nombre de ceux qui ont vécu et persévéré dans le péché (il désignoit un nombre effrayant, cent mille personnes), à peine en est-il un qui trouve grâce. La fin de la vie ressemble à la vie même; c'est l'expérience qui me l'a appris, *Hoc teneo, hoc multiplici experientiâ didici, quòd ei non bonus est finis, cui mala semper vita fuit.* Je parle d'après S. Bernard : Je ne me souviens pas, dit ce saint Docteur, d'avoir vu d'autre

exemple de conversion à la mort que celui du criminel qui fut crucifié avec Jésus-Christ, *Si benè memini, in toto canone Scripturarum, unum invenies latronem sic salvatum.* Il se convertit, il est vrai, mais c'est à la vue d'un Dieu mourant pour son salut : quelle circonstance ! Il se convertit, et dans le même moment, un autre se perd à ses côtés : quel effroi !

Idées terribles, mon cher Auditeur, dont je trouve le principe dans les Livres saints : Dieu nous appelle à la pénitence par sa bonté; mais, par la dureté de vos cœurs, vous formez contre vous des trésors de colère. C'est la menace de l'Apôtre : Si vous ne rougissez pas de votre péché, si vous n'en faites pas pénitence, Dieu consentira à votre perte. C'est la parole de Jérémie : Vous deviendrez la victime

de la folie à laquelle vous vous serez abandonné. C'est, au Livre des Proverbes, l'oracle de l'Esprit saint, et il ne se vérifie que trop fréquemment même pendant le cours de la vie. Quelle difficulté, grand Dieu! pour ramener à vous des hommes qui s'en sont toujours éloignés! Ou une obstination qui les endurcit, ou un aveuglement qui les perd, ou une insensibilité qui les domine, ou un trouble secret qui les désespère; n'est-ce pas là ce qui se présente toujours à combattre, et particulièrement à l'égard de ceux qui ont persévéré dans le crime avec plus de connoissance et plus de malice; qui ont constamment refusé de renoncer à ces mêmes péchés; qui n'ont jamais voulu en interrompre l'habitude? Péché qui, selon l'énergique expression de S. Grégoire, est alors comme in-

corporé avec eux, *Peccatum invisceratum*. Péché qui, selon la parole de S. Jean, est un péché qui va à la mort, *Peccatum ad mortem*. [1. Jo. v. 16.]. Car ce péché qui va à la mort, c'est surtout ce délai affecté à en faire pénitence. Voilà comment il fait à l'ame cette plaie mortelle, dont la justice de Dieu permet le déplorable effet, et dont ordinairement elle ne veut pas guérir.

Dites après cela (car voilà votre ressource) que, pour l'appaiser, il ne faut après tout qu'un bon moment. Téméraire langage qui, dans la bouche de celui qui le tient, tend à faire, d'une vérité consolante, un coupable prétexte à enhardir le crime par la facilité mal interprétée du pardon; et qui, par conséquent, ne peut être avouée de Dieu dans le faux sens que vous lui donnez.

Il ne faut qu'un bon moment. Mais si cette idée peut devenir la règle de votre conduite, elle détruit d'un seul coup toutes les lois de la Religion.

Eh! que faisoient donc les Saints dans leur solitude, les Pénitens dans leurs déserts? Quelle étoit cette crainte qui les y accompagnoit selon le conseil réitéré tant de fois dans les divines Ecritures? Pourquoi cet avis que nous a donné Jésus-Christ de faire tous nos efforts, de veiller et de prier sans cesse, de porter notre croix, de le suivre? Que votre morale est bien opposée à la sienne, hommes de plaisirs, qui vous flattez de ne séparer que par un seul instant les criminelles joies du Monde, du vrai bonheur de l'Eternité!

Il ne faut qu'un bon moment. Mais en connoissez vous le prix de

ce dernier moment, de ce moment que des siécles entiers d'innocence et d'austérités ne pourroient pas vous assurer; de ce moment que j'espérerois plus pour vous, si vous sentiez mieux combien peu vous en êtes digne; et si vous ne déshonoriez pas en quelque sorte la miséricorde de Dieu, pour la faire servir à l'ingrat projet que vous avez de vivre éloigné de lui?

Il ne faut qu'un bon moment; et vous voulez que ce moment, d'une valeur inestimable, Dieu le fasse aisément succéder à une vie de déréglement et de libertinage; qu'après des années de rébellion, de résistance, d'endurcissement ou du moins de foiblesses volontaires, de rechutes réitérées, de péchés accumulés, il vous le ménage comme à des serviteurs fidèles, comme à des ames justes, comme

à d'illustres pénitens; qu'il accorde aussitôt à votre demande ce que les plus vertueux Chrétiens s'efforcent à obtenir par la sanctification de tous leurs jours; et que, dans le cours ordinaire de sa Providence, Dieu ne mette aucune différence entre ceux qui l'ont abandonné, et ceux qui l'ont servi?

Il ne faut qu'un bon moment. Mais, ou jusqu'à présent il ne s'est point présenté à vous, quelque longue qu'ait été votre vie, puisque vous ne vous êtes point converti; ou, s'il s'est présenté à vous, vous avez refusé d'en faire usage, puisque vous avez différé. Il peut donc à l'avenir ou vous fuir comme par le passé; ou vous pouvez le laisser écouler inutilement pour votre conversion. Sur quoi donc comptez-vous?

Mais, pour fléchir le Seigneur, il ne

faut qu'un bon moment. Que vous vous trompez visiblement, si vous jugez de la facilité de bien employer ce moment par l'idée que sa briéveté vous présente ! Ce moment devient chaque jour pour vous plus difficile à bien remplir. Ce moment est comme celui où s'opéreroit un prodige. Si c'est un court espace de temps qui le voit éclore, la force même des obstacles qu'il doit surmonter, augmente ce qu'il y a de merveilleux. Ce moment doit réparer les désordres de la vie. Qu'il doit être saint ce moment qui suffit pour mériter l'Eternité! Ah! sans doute, mon cher Auditeur, ce ne peut être là qu'un don extraordinaire; et si vous oscz tranquillement vous le promettre, vous qui rejetez ceux que depuis si longtemps Dieu vous offre, de bonne foi le méritez-vous? Devez-vous l'attendre? Selon

toutes les lumières de la raison et de la foi, il doit vous être plus difficile de l'obtenir; et voilà comment vos délais augmentent considérablement la difficulté de votre conversion. Voyons maintenant comment vous en hasardez visiblement l'importance.

SECONDE PARTIE.

Pour vous convertir, il faut, Pécheurs, que vous en ayez le temps. Or, ce temps est sûrement très-incertain pour vous. Ce temps, auquel vous différez de vous convertir, en supposant que vous l'aurez, est en lui-même très-peu favorable à la sincérité de la conversion. Il est donc visiblement douteux si vous pourrez vous convertir, ou si vous vous convertirez sincèrement.

Vous espérez que vous aurez le

temps, et il est très-certain que Dieu ne vous le doit pas. Vous n'oseriez prétendre qu'il vous soit dû; et à quel titre auriez-vous droit à la prolongation d'une vie qui incontestablement appartient à Dieu, et qu'il est conséquemment en son pouvoir de reprendre à son gré? Depuis qu'il vous l'a accordée, n'en est-il plus le maître; ou partagez-vous avec lui l'empire qu'il a sur elle, parce que vous persistez à lui en refuser l'usage?

Vous espérez que vous aurez du temps; et il est très-certain que Dieu ne vous l'a pas promis. Montrez-nous, dans les Livres saints, un seul endroit où Dieu se soit engagé à accorder un avenir, pour faire pénitence, à celui qui refuse d'y employer le présent. Oui, Pécheurs, si, à ce moment, vous revenez sincèrement à Dieu, j'ose de sa part vous faire

espérer votre pardon. Vous différez, et jusqu'à quand? Seulement jusqu'à demain. Jusqu'à demain? Je ne suis plus votre caution, j'ignore si pour vous il y aura un lendemain.

Vous espérez que vous aurez du temps; et il est très-certain que Dieu vous a fréquemment menacé qu'il ne vous l'accorderoit pas. Ne tardez pas, vous dit-il, à vous convertir à Dieu; ne différez pas de jour en jour; sa colère viendra tout-à-coup; il vous perdra dans le temps de sa vengeance; c'est le langage formel de l'Esprit saint dans l'Ecclésiastique. Dans le temps qu'ils diront: Paix et santé; un soudain malheur les surprendra; ainsi l'écrivoit Saint Paul aux habitans de Thessalonique. Soyez prêts: Le Fils de l'Homme viendra à l'heure à laquelle vous n'y penserez pas; c'est l'avertissement exprès que nous donne Jésus-

Christ dans l'Evangile. Il ne dit pas que nous serons avertis de nous préparer; il affirme que nous devons l'être.

Je reprends maintenant, en peu de mots, ces trois vérités qui ont de quoi vous frapper par leur évidence; et je demande si un temps qui ne vous est pas dû, qui ne vous est pas promis, que vous êtes menacés de ne pas avoir, peut autoriser vos délais. Je dis quelque chose de plus, c'est que l'incertitude qui convient au temps, augmente par rapport à ceux qui vivent dans le péché, puisque c'est surtout à eux que Dieu semble intéressé à le ravir, dès qu'ils ne l'employent qu'à l'outrager.

S. Ambroise porte la chose plus loin encore, en disant des Pécheurs obstinés à l'être, que, comme ils ne font qu'augmenter le nombre

de leurs péchés pendant leur vie ; il vaut mieux en quelque sorte pour eux, s'ils ne doivent pas y renoncer, ne pas avoir le temps d'en grossir la multitude, *Quò esset vita diturnior, eò culpa numerosior.* Que prétendez-vous donc en répétant avec complaisance : Dieu ne veut pas me perdre ; lui-même nous apprend qu'il ne veut pas la mort de l'impie, *Nolo mortem impii*; Il désire qu'il se convertisse et qu'il vive, *Ut convertatur impius a viâ suâ, et vivat.* [Ezech. XXXIII. 11.]. Ah! mon cher Auditeur, comprenez-la cette parole, et ne l'oubliez jamais. Le Seigneur ne veut donc pas précisément que le Pécheur vive; il veut qu'il se convertisse et qu'il vive, c'est-à-dire, selon le sens de ce texte, que, dans les desseins de Dieu, votre conversion et non votre mort est le premier objet;

et qu'il ne se détermine à prononcer l'arrêt de votre mort, qu'après avoir désiré auparavant votre conversion. Non, sans doute, il ne veut pas vous perdre, et s'il l'eût voulu, qui l'eût arrêté! Il ne veut pas vous perdre, puisque, selon les paroles de son Prophête, il est prêt à suspendre la sévérité de sa vengeance, si vous réparez vos péchés; qu'ils ne vous nuiront pas, dès que vous y renoncerez. Il ne veut pas vous perdre; c'est vous qui, par votre obstination, vous perdez vous-même. Il ne veut pas vous perdre, puisque, malgré tous vos retardemens à revenir à lui, il diffère de son côté à vous punir. Mais, en justifiant ainsi à vos yeux sa divine miséricorde, je n'en suis que plus alarmé pour l'avenir sur les effets de sa colère; et c'est parce que vous avez eu jusqu'à présent plus

que le temps nécessaire pour vous convertir, que je crains qu'il n'y en ait bientôt plus pour vous. C'est la fausse espérance, remarque Saint Augustin, qui perd les uns, comme le désespoir perd les autres, *Istos desperatio necat, spes illos.* Et l'abus que vous faites des idées d'une miséricorde mal entendue, peut aisément vous livrer entre les mains de la justice, *Metuendum est ne te occidat spes, et cum multùm speras de misericordiâ, incidas in justitiam.*

Vous livrer entre les mains de la justice! Eh! mon cher Auditeur, se pourroit-il donc que vous n'en comprissiez pas l'affreux danger; que, dans les accidens imprévus qui, sans cesse, se multiplient sur la terre, vous n'aperçussiez jamais la colère du Dieu qui le permet; que, dans la cessation précipitée de la

vie de tant d'hommes, vous ne vissiez pas, avec la soustraction subite de leurs jours, le terme inopiné que Dieu place au temps de leur pénitence?

Eh! que sont à votre égard, ces divers malheurs dans lesquels périssent un si grand nombre? C'est la voix de Dieu qui, avec l'éloquence qui lui est propre, vous répète ces paroles : Veillez sur vous; vous ignorez le moment, il vous surprendra; comme cette mort vient de vous étonner, j'étonnerai bientôt par la vôtre. Hélas! se passe-t-il quelqu'année, où, dans le sein de vos villes et au milieu de vous, quelque tragique événement ne vous jette dans de subites alarmes? Ceux à qui ces événemens ont été funestes, en avoient vu de semblables arriver à autrui; ils se flattoient qu'ils ne se réitéreroient pas

pour eux. Vous avez été témoin de leur sort; vous ne croyez pas y apercevoir l'image du vôtre; Dieu veuille que ce n'en soit pas l'annonce !

Comptez, s'il se peut, les divers dangers qui vous menacent, par l'histoire effrayante de ceux qu'ils ont enlevés, par la variété des accidens dont vous avez entendu faire le récit, par le nombre peut-être des amis que vous avez eu à regretter. Combien d'ames, grand Dieu, qui ont été citées à votre tribunal, et qui ne pensoient pas à s'y préparer! De combien de gens, entendons-nous dire qu'ils sont morts sans secours, sans connoissance, sans sacremens, sans signe de repentir: que le temps leur a manqué! Ont-ils bien vécu? Nous avons lieu d'espérer; et cependant nous craignons encore. Que sera-ce, s'ils

ont constamment vécu dans le péché, et s'ils différoient leur pénitence? Ah! je crois entendre le Seigneur foudroyer alors contre eux cet oracle du Prophête : L'alliance que vous croyez avoir faite avec la Mort, le traité que vous imaginiez être conclu entre vous et l'Enfer, voilà que je les anéantis sans retour, *Delebitur fœdus vestrum cum morte, et pactum vestrum cum inferno non stabit.* [Is. XXVIII. 18.].

Vous vous rassurez, parce que vous voulez un jour vous convertir, et que maintenant même vous y pensez. Mais cette volonté ne nous tranquillisera que quand vous l'aurez exécutée. Eh! mon cher Auditeur, nous frémissons quand nous vous entendons dire de quelqu'un de ceux qui ont paru n'avoir pas le temps de revenir à Dieu:

Depuis quelque temps il y pensoit; il l'avoit dit plusieurs fois; il persistoit dans de bons desseins; il avoit même fait quelques légères démarches. Que prétendez-vous augurer de là? Eh! ce sont ces desseins, ces discours, ces projets sans réalité qui nous effrayent. Comme le temps alloit finir, la grâce faisoit un dernier effort. Il a toujours différé: qu'est-il arrivé? Il a compté qu'il auroit le temps, et il est maintenant dans l'Eternité! Terrible vengeance d'un Dieu irrité qui permet qu'on s'aveugle jusqu'à la fin! Nous vous glacerions d'effroi pour vous, si nous pouvions vous en citer tous les exemples.

Assez ordinairement, je le sais, la Mort vient à pas lents. Pendant un nombre de jours, elle annonce ses approches; et voilà le temps sur lequel on jette ses vues, dans

le dessein (ne vous le déguisez pas) de concilier la sainteté de la mort avec tous les plaisirs de la vie.

Pour ne point confondre ici les idées; écartons d'abord jusqu'à la supposition de ces circonstances fâcheuses qui se réunissent si fréquemment dans les derniers jours. Je regarde comme renfermés dans l'incertitude du temps dont je vous ai parlé, et ces situations qui ôtent à l'ame tout libre usage de ses facultés, et ces cas malheureux où le mal empire avec tant de célérité, et ces fausses lueurs d'espérances de guérison qui précèdent quelquefois immédiatement la dernière heure, et ces contre-temps qui arrêtent toute espèce de secours et pour le corps et pour l'ame. Il s'agit ici d'examiner si, dans le cours ordinaire des choses, et en supposant même le temps d'une dernière

maladie, il est si commun d'en faire un saint usage. Il ne faut qu'un simple détail; je n'ai qu'à remettre sous vos yeux ce que vous avez vu si souvent vous-même. Le voilà frappé cet homme, le voilà au lit de la mort; il s'approche du terme, il y touchera dans peu. Que lui disent alors ses amis et ses proches? Ce que répondit autrefois Hazael à Benadad, Roi de Syrie, après avoir consulté, de la part de ce Prince, le Prophête Elisée, sur l'état du Monarque. Vous recouvrerez la santé, *Recipies sanitatem.* [IV. Reg. VIII. 14.]; et cependant Elisée avoit annoncé qu'il mourroit, *Ostendit mihi Dominus, quia morte morietur.* [Ibid. 10.]. La maladie, en effet, est dangereuse; chacun le sait; on se le dit mutuellement; le malade est le seul qui l'ignore; il seroit trop effrayé, dit-on, s'il pouvoit soupçon-

ner le péril où il se trouve; il faut le ménager, il faut attendre; qui oseroit le lui annoncer? Qui l'oseroit? Moi, mon cher Auditeur, je l'aborderai, cet ami que j'aime plus solidement que vous ne l'aimez; je lui rendrai le plus essentiel des services, et celui que je désire ardemment qu'on me rende à moi-même, en l'avertissant qu'il faut se préparer à mourir. Pour lui épargner, par une tendresse perfide, un moment de tristesse; je ne l'abandonnerai pas à une éternité de douleurs. Ses craintes et sa foiblesse, je les respecterai par les ménagemens que je ne croirai pas dangereux. Mais, si j'aperçois qu'ils le deviennent et qu'il en abuse; c'est alors, grand Dieu, que vous demandant la force d'un de vos Prophêtes, et qu'empruntant ses paroles, je ne craindrai pas de dire

en termes formels à ce Pécheur: Pensez à vous. Du lit sur lequel vous êtes, vous allez passer au tombeau. Dût-il en murmurer et s'en plaindre, je ne consentirai jamais à le trahir, *De lectulo super quem ascendisti non descendes, sed morte morieris.* [IV. Reg. I. 6.].

C'est cependant, vous le savez, mes chers Auditeurs, c'est hélas! trop souvent, contre les règles de la prudence et de la charité chrétienne, c'est jusqu'à la dernière extrémité que l'on attend. Balthazard se trouble à la vue de la main formidable qui écrit son arrêt sur la muraille. Les Sages de Babylone ont en vain essayé de pénétrer ces lettres mystérieuses; ce n'est qu'alors qu'on appelle Daniel. Approchez, lui dit le Prince dans ces circonstances, je sais que vous pouvez donner une interprétation

aux choses les plus obscures, et résoudre les questions les plus embarrassées, *Audivi de te quòd possis obscura interpretari, et ligata dissolvere.* [Dan. v. 16.]. Ministres de Jésus-Christ, appelés seulement dans les dernières extrémités, voilà le langage qui s'adresse à vous. Armez-vous et de patience et de zèle. L'obscurité et le chaos de la conscience, voilà l'abîme que vous avez à sonder, et quel abîme! Années ajoutées à années, péchés accumulés sur péchés, habitudes sur habitudes, actions, pensées, désirs et paroles dont vous cherchez à démêler, autant qu'il se peut, le nombre, l'injustice, l'impiété, les scandales, voilà la suite des délais de la pénitence. Il y a des réconciliations à ménager, des réparations à faire, des arrangemens à prendre: Quel labyrinthe! et vous y

marchez presque seul. Le malade vous répondra-t-il? A peine il vous entend.

Encore ceux qui sont autour de lui veulent-ils toujours qu'on évite de lui être importun. Aisément il le témoigne lui-même : Je ne suis pas aujourd'hui en état, vous reviendrez demain. Ainsi jusqu'à la dernière heure il diffère. Je reviendrai demain; et demain il ne sera que plus affoibli, que moins disposé à me parler et à m'entendre; demain il ne sera plus. Je ne l'abandonnerai pas cet homme environné des douleurs de la mort, des périls de l'Enfer. Je m'armerai pour sa défense de tous les secours. Je chercherai à l'encourager, à le fortifier, à l'aider. Hélas! je voudrois, dans lui, guérir le Pécheur, à peine y trouverai-je l'homme. Dans cet esprit troublé et affoibli, que d'idées confuses! De cette

bouche mourante, s'échappent quelques mots entrecoupés; de cette voix à demi-éteinte partent quelques soupirs: mais sont-ce les maux d'un corps qui se détruit; est-ce la douleur d'une ame qui se reconnoît? Mon zèle doit redoubler avec mes craintes. Est-ce à la juste importunité de mes demandes, qu'il m'accorde des marques de repentir; est-ce à un saint mouvement de la grâce? Vous seul, grand Dieu, êtes son juge. Au signe de sa pénitence, le sang adorable de Jésus-Christ coulera sur lui. On lui en présentera la croix comme la ressource dans ses dangers, et le fondement de ses espérances; on le suivra jusqu'aux portes de la mort. Jusqu'à ce moment, retentiront les doux noms de foi, d'amour, de pardon, de miséricorde, de confiance; il n'entend plus; il n'est plus

sur la terre; c'est maintenant à Dieu qu'il répond.

Il est mort. Tristes amis, parens affligés, enfans désolés! comment il est mort? Ne nous interrogez pas: vous pleurez; et nous, nous tremblons! Que pouvons-nous vous répondre? Le secret de notre ministère nous défend de vous donner d'autres paroles que des paroles de consolation. Pourrions-nous calmer vos frayeurs, nous qui sommes obligés de dissimuler les nôtres? Vous avez vu les délais de sa conversion, c'en est assez pour vous consterner.

Qu'un homme qui a toujours bien vécu, disoit S. Augustin, ou que celui qui, dans le cours de sa vie, a renoncé à ses désordres et les a réparés, vienne à quitter ce Monde; je ne suis pas en peine de son sort, *Securus hinc exit.* Mais un homme

a-t-il différé la conversion à ces derniers temps, c'est celui-là sur le salut duquel je suis alarmé, *Agens pœnitentiam ad ultimum et reconciliatus, si securus hinc exit, ego securus non sum.* Je ne lui refuse pas la pénitence, continue-t-il, mais je ne prononce pas qu'elle lui soit salutaire, *Pœnitentiam dare; securitatem dare non possum.* Je ne vous donnerai pas même alors la pénitence, ajoute le saint Docteur, si je savois qu'elle vous est inutile; je ne vous effrayerois pas si je savois qu'elle vous sauve. Et de là cette terrible incertitude où nous jette le délai de la conversion.

Voulez-vous savoir sur quoi elle est fondée? Le voici, mon cher Auditeur; et c'est du temps où elle s'opère, que je tire les raisons qui ont de quoi vous rendre suspecte cette conversion. Ce temps

est un temps qui va finir: conversion en quelque sorte forcée. Un Pécheur ne revient à Dieu, que lorsqu'il ne lui est plus possible de suivre le Monde; et il ne commence à se repentir d'avoir péché, que lorsqu'il n'est plus dans l'occasion de pécher encore. Il n'eût pas pensé à changer de vie, s'il n'en eût pas vu arriver la fin. Il est facile, dit Hugues de Saint-Victor, il est facile que l'homme croye ne désirer plus ce qui n'est plus en son pouvoir. Cette douleur qu'il témoigne, quelle en est la cause? Regrette-t-il les plaisirs qu'il perd? Plaint-il le temps qui lui échappe? Redoute-t-il l'Eternité qui l'attend? Demande-t-il grâce avec une sincérité capable de l'obtenir? Voilà les doutes que fait naître le temps de sa conversion.

Ce temps est un temps bien

court: conversion précipitée. Elle consiste, j'en conviens, dans le changement du cœur, et avec le secours de la grâce, il peut changer. Mais, dans l'effroi où il se trouve, dans les mouvemens qu'il éprouve, dans l'agitation qu'il ressent; n'arrive-t-il point que sa douleur, ses regrets, sa résolution participent à l'état tumultueux dans lequel il est lui-même? Tout se fait peut-être à la hâte. Un Pécheur paroît au même instant croire, espérer, craindre, gémir, sans qu'il ait quelquefois aucun de ces vrais sentimens, dont il n'existe dans lui que quelques traces légères. Voilà ce que fait craindre le temps de la conversion.

Ce temps est un temps de douleurs: conversion peu réfléchie. Ah! mon cher Auditeur, à la moindre infirmité qui vous fatigue, toute application vous

coûte; elle vous paroît impossible; vous n'êtes capables de rien, vous souffrez, et c'est-là votre unique objet. Comment donc, dans l'accablement des maux qui sont violens, ou dans l'épuisement des forces qui sont défaillantes; seroit-on facilement disposé à s'occuper sérieusement de Dieu? Et peut-on se convertir à lui sans y penser? Or, qu'un Pécheur n'y pense alors qu'à demi; qu'il n'y pense pas suffisamment; qu'il se trouve devant Dieu, sans avoir assez prévu que le moment approchoit pour lui d'y paroître: voilà ce qui peut suivre du temps de sa conversion.

Ce temps est un temps qui présente à la fois plusieurs objets. Qu'il est à craindre que l'attention ne se partage au point d'être principalement fixée sur ceux qui ne

contribuent point à la conversion! Le spectacle d'une famille éplorée et qui s'attendrit, l'amertume d'une prochaine séparation, l'inquiétude sur le sort de ce nombre d'enfans qu'on laisse, l'anéantissement des projets qu'on avoit formés; que de circonstances propres à troubler dans l'usage qu'on devroit faire pour Dieu de ces derniers momens, lorsque c'est à ce temps qu'on a renvoyé sa conversion!

De là, mes Frères, que peut-il aisément arriver; et qu'arrive-t-il souvent? C'est qu'il n'y ait aucune conversion réelle pour celui qui la diffère; et que sa mort, suivant l'oracle de l'Esprit saint, étant affreuse, ne soit que le passage de ce Monde aux supplices éternels de l'autre. Ce qui en résulte (retenez ceci, mes chers Auditeurs, cette

réflexion vous intéresse), c'est que la mort de ceux que vous voyez mourir sous ces dehors de conversion, devient pour vous-mêmes d'un grand danger.

Ah! vous seriez alarmés, si vous ne voyiez pas mourir les Pécheurs dans une impénitence visible. Qu'ils meurent ou dans un endurcissement marqué, ou dans un désespoir qui éclate, ou dans une impiété qui révolte; vous sentez alors ce que leur situation a de terrible. Ces signes de la réprobation d'autrui sont, par rapport à vous, une grâce puissante qui cherche à prévenir l'affreux malheur de la vôtre. Ce sont là des exemples rares, mais frappans, de sa justice, que Dieu montre quelquefois au reste des hommes dans des vues de miséricorde à leur égard. Mais ce qui contribue souvent à

les aveugler, c'est quand le Seigneur voile à leurs yeux les effets de sa colère; c'est quand des voies plus secrètes conduisent le Pécheur à sa perte; c'est quand, sous l'extérieur même de la pénitence, il arrive au terme de sa damnation.

Aux yeux des insensés, ils ont paru mourir, dit l'Esprit saint, en parlant des Justes, *Visi sunt oculis insipientium mori.* [Sap. III. 2.]; mais ils sont dans la paix du Seigneur; l'immortalité a comblé leurs espérances, *Spes illorum immortalitate plena est.* [Sap. III. 4.]. Hélas! dans quel sens opposé peut s'appliquer cet oracle à ceux qui renvoyent leur pénitence à la mort! Aux yeux des Pécheurs comme eux, ils ont paru mourir dans les regrets d'une sincère conversion, dont ils ont laissé apercevoir les apparences, *Visi sunt oculis insipien-*

tium; aux yeux de Dieu, ils sont morts en réprouvés. Leur espérance est vaine, leurs travaux sans fruits, leurs œuvres inutiles, *Vana est spes illorum, et labores sine fructu, et inutilia opera eorum.* [Sap. III. 11.].

Conclusion par conséquent bien terrible que celle que vous tirez, en disant: Un tel s'est converti à la mort; je me convertirai de même. Vous dites trop vrai. Oui, vous vous convertirez de même. Conversion qui, douteuse pour lui, le sera ainsi pour vous; et qui vous réunira peut-être dans les Enfers l'un et l'autre. Si votre ame vous est encore chère, si son sort vous touche, si l'éternité de son malheur vous épouvante, ah! pensez que c'est là l'objet sur lequel vous délibérez! *Cogita quod de animâ deliberas.*

Et ne vous plaignez pas, Chrétiens, de ces tristes présages! Ah! croyez-moi, mes Frères, puis-je, en finissant, vous répondre avec S. Chrysostôme: Au lieu d'avoir à intimider des hommes coupables; que j'aimerois bien mieux n'avoir qu'à encourager la ferveur, louer la régularité, applaudir aux vertus des Chrétiens fidèles, *Nollem, credite, nollem, sed laudes persequi et incomia*; mais c'est ma propre douleur qui me dicte ces paroles de trouble et de crainte; et cette douleur, c'est votre danger qui la cause. Cessez de vous exposer aux châtimens, et j'interromps aussitôt mes plaintes: que je ne vous voye plus sur le point d'être livrés à toute la rigueur des vengeances de Dieu, et je ne vous fatiguerai plus par mes alarmes, *Ne puniaris, et non lugeo.* Que vous commenciez

à vivre de la vie de la grâce, et je ne vous pleurerai plus comme mort, *Ne morieris, et non defleo.* Vous seriez les premiers à me reprocher la dureté de mon cœur, si je ne m'attendrissois pas à la vue de ceux qu'une mort temporelle nous enlève; un corps que le tombeau va dévorer doit, selon vous, exciter mes larmes, *Si corpus jacet mortuum, eos qui non lugent vocas immisericordes*; et vous voulez que, d'un œil tranquille, je voye votre ame à la veille de périr, et d'être engloutie dans l'abîme, *Pereunte animâ, jubes non lugere.* Aurois-je donc pour vous, continue toujours S. Chrysostôme, aurois-je pour vous les sentimens et la tendresse que m'inspire mon ministère; si j'étois insensible au plus terrible de vos malheurs? Et, avec ces sentimens et cette tendresse, puis-je en devenir

le témoin, et n'en être pas vivement ému? *Non possum esse pater, si non fleam.*

Ne me la reprochez donc plus, cette compassion de zèle, cette vive inquiétude sur votre sort. Ah! plutôt partagez-les avec moi, vous y êtes plus intéressés encore. Aimez-vous vous-même; ayez pitié de votre ame, dont je prends aujourd'hui en main la défense. Nous sommes frères, enfans du même Dieu, rachetés par le même sang; pouvons-nous ne pas désirer de partager avec vous le même héritage? Oui, vos intérêts nous sont précieux; la même charité qui nous anime à les soutenir, nous attendrit sur le péril de votre situation; et, parce que nous y réfléchissons plus que vous, nous en sommes plus touchés que vous-même. Voulez-vous donc obstinément vous per-

dre? Aurons-nous en vain fait nos efforts pour vous arracher le voile qui vous dérobe l'abîme éternel où vous courez. Ah! mon cher Auditeur, il est prêt à s'ouvrir sous vos pas! Ne différez plus; convertissez-vous. Il en est temps; mais le temps presse; n'en abusez pas; je vous le souhaite, etc.

SERMON

POUR

LE VENDREDI

D'APRÈS LES CENDRES.

FAUX DÉSIRS DU SALUT.

Estote ergò vos perfecti sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.

Soyez donc parfaits, comme l'est votre Père céleste. *Evang. de ce jour. S. Math.*, v.

Le Dieu trois fois saint, qui nous a créés à son image, veut donc que

nous lui ressemblions par notre sainteté. Ce n'est point un simple conseil que Jésus-Christ nous donne; c'est un précepte formel Point de salut que dans la sainteté; et la sainteté consiste dans le parfait accomplissement de tous les devoirs de la vie chrétienne. Notre maître n'admet point de partage; il faut être tout entier à lui, ou contre lui. [*Math.* VI. 24.]. Il ne nous a ouvert qu'une seule voie pour arriver à son royaume. Ce n'est donc pas à quelques vertus ou à de fausses vertus que le salut est attaché; il ne suffit pas, pour l'opérer, de remplir quelques unes des obligations qui nous sont prescrites. C'est à la fidèle observation de toutes, que la récompense est réservée. En omettre une; c'est, nous dit son Apôtre,

anéantir le fruit des autres ; *Qui peccat in uno factus est omnium reus.* [Jac. II. 10.].

Voulez-vous donc être sauvés, mes chers Auditeurs? Eh ! qui ne le veut pas? m'allez-vous répondre aussitôt. Ici, pour entrer sans détour dans le sujet que je me propose de traiter; je réponds qu'il ne suffit pas de le vouloir; mais qu'il faut le vouloir efficacement. Je distingue, dans deux sortes de personnes, deux dispositions bien différentes par rapport à la volonté du Salut; car je ne parlerai point de ceux qui semblent avoir décidément renoncé au salut, par l'éloignement habituel où ils vivent de tous les devoirs de la Religion; hommes sans Dieu, sans loi, vivant comme s'il n'y avoit rien à craindre, ni à espérer après la mort, et que le Pro-

phête compare à des animaux qui ne sont mus que par un instinct brutal, *Quibus non est intellectus.* [Ps. XXXI. 9.]. J'ai droit de n'en supposer aucun de cette sorte, dans cette assemblée. Ce n'est point eux que ce discours regarde. Je ne puis, ô mon Dieu, que prier pour eux, les confier à votre grâce; seule, elle peut vaincre l'obstination de leur infidélité.

Il en est d'autres, qui, à tout prix, veulent se sauver. Ils marchent dans la voie des commandemens. Leur ame est pure, leurs mœurs sont innocentes, leurs obligations sont remplies, leur fidélité est exacte. Ils soupirent après le Ciel, ils édifient la Terre. Sans doute il en est ici plusieurs. Je les préviens, ce n'est point à eux que je m'adresse. Je demande, à ce moment, au Dieu de la Sainteté,

de soutenir leurs vertus, par le don de persévérance, qui leur en assure les récompenses immortelles.

Mais il en est aussi qui ne sont ni impies comme les premiers, ni fervens comme les seconds. Voilà ceux que j'entreprends d'arracher à la trompeuse sécurité qui les endort. Ils ne sont ni assez désespérés pour effacer toute idée de salut, ni assez généreux pour en remplir toutes les conditions. Encore Chrétiens par la foi, toujours Mondains par la conduite, ils désirent bien d'être sauvés : avertissons-les, qu'avec un pareil genre de vie, ils courent risque de se perdre, ils s'exposent infailliblement à n'être pas sauvés. Pour les détromper, je leur dirai : Vous croyez désirer le salut; vous êtes dans l'illusion, puisque vous n'avez que de faux désirs; ce sera

la première Partie. J'ajoute que ces faux désirs, outre le danger qui leur est propre, produisent en eux d'autres illusions, singulièrement opposées au salut; ce sera la seconde Partie. En deux mots: l'illusion des Mondains, dans les faux désirs du salut; les faux désirs du salut, nouvelles sources d'illusions dans les Mondains. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Que de toutes les affaires le salut soit la plus importante; c'est une vérité que votre raison, aidée de de la Foi, vous démontre avec tant de force, qu'il ne vous faut qu'un coup-d'œil pour la pénétrer. Il s'agit de vous ouvrir le Ciel par vos œuvres; ou l'Enfer vous engloutit pour l'éternité: cette idée

suffit. Quel étalage de motifs frappera celui que cette première vue n'a pas ébranlé? Supposons donc ici comme incontestable l'importance du salut; et arrêtons-nous uniquement à comparer, avec la grandeur de cet objet, la nature de vos désirs. Quels sont-ils ordinairement, Mondains, qui vous flattez de désirer le salut? Désirs froids et languissans dans le cœur qui ne s'en occupe que légèrement; ce sont à peine des désirs de spéculation. Désirs stériles et infructueux dans la conduite : ce ne sont pas eux qui la règlent; ce sont alors tout au plus des désirs de sentimens, mais sans action. Désirs étroits et bornés : si dans quelques circonstances ils vous font agir, dans d'autres ils se refusent à des sacrifices nécessaires; ce sont au moins des désirs sans courage et

sans résolution. Enfin, désirs de peu de durée; s'ils sont efficaces pendant un temps, leur efficacité ne se soutient pas; ce ne sont plus que des désirs sans constance et sans précautions. Ce sont donc de faux désirs.

Je dis, en premier lieu, que ce sont des désirs froids et languissans; et je le conclus de ce que tout désir ardent, quel qu'en soit l'objet, vous occupe, vous suit, vous domine et vous fixe; de ce que l'idée de son objet prend sur vos esprits un empire proportionné à la vivacité du sentiment qui affecte vos cœurs; de ce que ce sentiment y répand une chaleur, un mouvement, une sollicitude qui, de votre aveu, sont comme le caractère inséparable de tout vrai désir; et voilà, Mondains, ce que vous n'éprouvez pas à l'égard du salut. L'objet est

moins sensible, je le sais, mais il est réel. L'impression qu'il produit devroit donc avoir de la réalité. Or, où la trouver, cette réalité d'impression dans un désir qui n'interrompt presque jamais l'appareil de vos vanités, l'oisiveté de vos assemblées, la continuité de vos fêtes, l'excessive superfluité de vos jeux; qui vous laisse presque toujours remplis de l'idée de vos amusemens, du soin de les reproduire, de l'attention à les varier, de l'empressement à vous y livrer; qui vous permet d'envisager comme principalement intéressant ce que la fortune présente de favorable, ce que l'ambition promet de grandeur, ce que la vie fournit de délices?

C'est l'oeil perçant du Seigneur, disoit David, que je prends à témoin de la vanité des pensées des

hommes, *Dominus scit hominum cogitationes quoniam vanæ sunt.* [Ps. LXXV. II.]. C'est vous-mêmes, hommes dissipés, que j'atteste ici sur la vanité des vôtres. Vanité des connoissances : vous vous instruisez de tout, vous ne négligez que la science du salut. Vanité des inclinations : vous les réunissez sur les biens qu'un même instant vous offre et vous enlève ; vous regardez avec indifférence ce qui n'a rapport qu'au salut. Vanité des regrets : vous gémissez sur les pertes les plus légéres ; vous vous affligez peu de celles qui ne nuisent qu'au salut. Vanité des poursuites : l'impatience vous trouble, les inquiétudes vous rongent, l'attente vous fait languir, dès qu'il s'agit d'un intérêt passager ; vous ne paroissez tranquille que sur le salut ; et, si l'on vous en fait le reproche, vous n'hésitez pas à répondre qu'il

est naturel que le poids des objets sensibles vous entraîne. Mais pourquoi cédez-vous si facilement à sa force? C'est que vous désirez ardemment les objets sensibles; c'est parce que vous désirez froidement le salut.

C'est, Chrétiens auditeurs, parce que l'Eglise est témoin de votre léthargique indolence, qu'elle dit de nos jours à ses Ministres ce que dit autrefois le Seigneur à Jonas: Levez-vous, Prophête; allez dans le sein de ces villes qui renferment un peuple nombreux, *Surge et vade in civitatem grandem.* [Jon. 1, 2.]. Là, au milieu de ces esprits agités, de ces cœurs indolens, annoncez des paroles de salut; frappez-les du souvenir de ma loi, du péril de leur état, du tableau de mes vengeances; faites passer jusques dans eux ces vérités dont vous êtes devenu

l'organe, et qu'ils oublient, *Prædica in eâ prædicationem quam ego loquor ad te.* [Ib. III. 2.]. De là, mes Frères, ces temps de miséricorde et de grâce que le zèle de l'Eglise vous ménage pour imprimer dans vos esprits la pensée du salut. De là ce nombre d'ouvriers évangéliques qu'elle réunit dans la vigne du Père de famille, pour en prévenir la malheureuse stérilité. De là cette multitude de Prédicateurs qui, comme autant d'Envoyés de Dieu pour vous gagner à lui, investissent en quelque sorte vos villes, vous appellent de tous côtés dans les temples, font partout retentir leur voix pour vous faire entendre le nom du salut. Et si leurs travaux sont quelquefois suivis des fruits de conversion et de pénitence, que Dieu leur accorde la consolation de recueillir, ce n'est qu'après avoir réveillé la

pensée du salut presqu'entièrement effacée. Le désir du salut ne commence alors à agir que parce que réellement il existe. Il falloit l'exciter d'abord dans ces hommes qui tendoient visiblement à leur perte, en se persuadant qu'ils désiroient encore de se sauver.

Je préviens ici, mes Frères, la fausse conséquence que vous affecteriez de tirer d'une vérité certaine, pour vous justifier l'étourdissement habituel qui vous dérobe la pensée du salut. Quoi donc, nous demanderez-vous, est-il possible d'habiter la Terre, et de ne penser qu'au Ciel ? L'idée du Ciel est-elle la seule dont il soit permis de s'occuper sur la Terre ? Non, Chrétiens ; mais, comme un homme d'honneur, jaloux d'en conserver la réputation et de la mériter, n'est pas uniquement occupé de cette

idée; mais, parce qu'elle est gravée profondément dans son ame, il l'y trouve toujours quand il s'agit de remplir des devoirs que l'honneur impose, ou d'écarter de sa conduite une action qui le blesse; il en seroit ainsi du salut, si vous saviez en nourrir la pensée, la fortifier par la réflexion, la méditer, la rappeler fréquemment, pour en faire la règle de votre conduite. Et c'est parce que trop ordinairement ce ne sont pas ces désirs du salut qui la dirigent; quelque vifs qu'ils pussent être d'ailleurs, ce ne sont que des désirs stériles et infructueux. Second caractère d'un faux désir.

En effet, Chrétiens, sans entrer ici dans de longs raisonnemens, si c'est un désir réel tel que vous croyez l'éprouver; il est dans sa nature qu'il vous engage à user de

tous les moyens qui peuvent le réaliser. Tout vrai désir tend à son terme. Et cependant que faites-vous pour parvenir au salut? Le péché vous éloigne évidemment de ses voies; vous y demeurez plongés. Le sacrement de pénitence seroit votre ressource; vous l'abandonnez. La prière deviendroit votre force; vous la négligez. La grâce vous sollicite; vous lui résistez. Le remords vous agite; vous l'étouffez. La loi de Dieu vous oblige continuellement; et journellement vous la transgressez. Et vous osez croire que vous avez un vrai désir de salut?

Si c'est un désir réel, tel que l'importance du salut doit le produire; il est dans sa nature qu'il préside à vos vues, à vos projets, à vos démarches, pour les subordonner toujours au grand intérêt

de votre salut. Et cependant est-ce cet intérêt principal que vous consultez? Cette charge exige des talens, des connoissances, de l'assiduité, de la capacité pour en remplir les fonctions, selon les desseins de Dieu: mais il vous suffit qu'elle soit honorable, qu'elle vous flatte par son éclat, qu'elle facilite des arrangemens; moins effrayé des obligations qui la suivent, qu'attiré par les avantages qui en résultent, vous vous empressez sans scrupule à l'acquérir. Ce genre d'occupation est dangereux, la conscience s'en alarme, elle vous en fait de vifs reproches; la vertu le blâme: mais il offre de belles espérances pour la fortune; il en accélère les faveurs: plus touché de l'appât de cet intérêt du temps, que frappé du danger qui expose votre ame pour l'éternité, vous vous décidez à le continuer. Cet

état de vie relativement à vos dispositions renfermeroit pour vous bien des écueils: mais il est conforme à vos goûts, il vous présente des douceurs, il vous satisfait: plus ardent à rechercher le bonheur de cette vie, qu'attentif à prévenir le malheur de la vie future, vous vous déterminez à l'embrasser; et vous osez croire que vous avez un vrai désir du salut?

Si c'est un désir réel, il est dans sa nature qu'il mette une différence sensible entre vous et ceux qui n'en sont point animés. Or, rapprochez ici, vous Chrétiens, qui vivez selon les lois du Monde, rapprochez votre vie de la vie de ceux qui ne pensent point au salut. Leur dissipation est-elle beaucoup plus soutenue? Leur amour des biens plus ardent? Leur vanité plus jalouse? Leur délicatesse plus voluptueuse? Leur am-

bition plus fière? Leur oubli de Dieu plus constant? Les vices, dont l'honneur seul les invite à se garantir, ou qu'il les engage à dissimuler, ne sont-ils pas aussi les seuls dont vous cherchiez à vous défendre; et vous osez croire que vous avez un vrai désir du salut?

Si c'est un désir réel, il est dans sa nature que vous en aperceviez au moins dans vous quelque vestige. Retrouvez donc, et montrez-nous dans votre conduite quelques traits de cet Evangile divin, de ces maximes saintes, de ces sages leçons, de ces principes sublimes, pour lesquels Jésus-Christ vous a marqué la route que vous devez suivre. Vous y avez à peine fait un pas; chaque jour vous en détourne. Vous ne cherchez seulement pas l'occasion de la bien connoître. Vous le savez, c'est à

une foi surnaturelle que vous devez tendre, et il n'est rien que de naturel dans ce qui absorbe vos jours; et vous osez croire que vous avez un vrai désir du salut ?

Pour en juger sainement; Chrétiens, produisez donc aujourd'hui au tribunal de votre conscience ce qui seul sera produit pour vous ou contre vous au tribunal de Dieu. Là, dit S. Chrysostôme, la bouche sera muette, les œuvres seules seront éloquentes; *Opera loquentur, ora tacebunt.* Et c'est, mes Frères, c'est cette éloquence d'actions, malheureusement trop sensible dans le Monde, qui dépose hautement contre ces désirs de salut, dont se flattent encore les Mondains. Je dois ici vous avouer mon étonnement, lorsque, considérant quelquefois la vie chrétienne et pénitente d'un nombre de Justes qui se sont arrachés

aux charmes du siécle, et, la comparant avec la vôtre, je vous entends dire que vous avez la même espérance, que vous sentez le même désir du salut. Quoi! vous tendez au même terme; et l'on ne voit aucun rapport entre la voie qui vous y mène! Ce n'est pas, je le sais, qu'elle doive être entièrement la même pour tous. Les premiers diffèrent de vous par les devoirs volontaires qu'ils se sont imposés; par des engagemens d'une perfection particulière qu'ils ont contractés; par divers exercices de piété qui doivent plus spécialement et plus assidument les occuper. Mais enfin y a-t-il un autre Evangile pour eux que pour vous? Etes-vous moins obligés qu'eux à le suivre? Ont-ils un autre Dieu à servir, une autre Religion à professer, une autre morale à prati-

quer, une autre récompense à mériter? Ah! parce qu'ils la désirent sincèrement, ils se consacrent tout entiers à l'obtenir. Pour elle vous ne faites rien; et vous osez croire que vous la désirez sincèrement?

Mais est-il donc si général, parmi les Mondains, de ne point penser au salut, de ne point agir pour le salut? Non, mes Frères, du milieu même du Monde, nous voyons s'élever encore quelques efforts vers le Ciel. Une langueur totale n'est pas absolument universelle. Tous n'attendent pas, comme le Paralytique de l'Evangile, que quelqu'un vienne remuer les eaux salutaires qui peuvent opérer leur guérison. Et, parce qu'ils usent eux-mêmes de quelques moyens, ils en concluent que sérieusement ils la désirent. Erreur, si, comme trop souvent il arrive, ce sont des désirs

étroits et bornés, dès qu'il s'agit des sacrifices nécessaires au salut; troisième marque d'un faux désir. La source du mal vient de ce qu'on ne veut ni renoncer entièrement à tous ses devoirs, ni sacrifier généralement toutes ses passions; de ce qu'on cherche plutôt à calmer un peu sa conscience, qu'à la satisfaire pleinement; et qu'en même temps qu'on lui accorde ce qu'on peut lui céder avec moins de peine, on retient opiniâtrement ce qu'il en coûteroit trop d'abandonner. Ainsi, verra-t-on un homme paroître Chrétien dans la plupart de ses œuvres, se montrer observateur de plusieurs préceptes, et s'éloigner constamment de certains désordres; on croiroit qu'il veut sincèrement se sauver. Mais parlez-lui de l'injustice de cette possession, de l'usure de ce contrat, de

la nécessité de cette restitution : à la seule idée de la diminution de sa fortune, vous verrez s'évanouir ses désirs de salut.

Cette femme vaque par intervalle à la prière; elle s'occupe assidument à ses devoirs; elle est régulière dans l'extérieur de ses démarches. On croiroit qu'elle veut sincèrement se sauver; mais parlez-lui de cette inimitié qu'elle nourrit dans le fond de son cœur; de ces témoignages de charité qu'obstinément elle refuse à ceux qui sont l'objet de sa haine; de ces discours satyriques, amers et nuisibles qu'elle se permet. Dès qu'il faut vaincre son ressentiment, elle oublie les désirs de son salut.

Cette jeune personne est soumise à ceux dont elle a reçu le jour; modérée, quand il s'agit du prochain, elle en épargne la réputation;

compâtissante envers les malheureux, elle se plaît à les soulager. On croiroit qu'elle veut sincèrement se sauver : mais parlez-lui de cet attachement tendre qu'elle entretient, de ces périls qu'elle seroit obligée de fuir, de ce penchant à de pernicieuses vanités auxquelles elle se livre : Parce que le sacrifice de son inclination la révolte, elle aime mieux lui faire céder les désirs de son salut.

Ce jeune homme évite la contagion de l'impiété ; il en voit même avec horreur la monstrueuse licence ; il en rejette avec précaution ce qui pourroit l'y entraîner. On croiroit qu'il veut sincèrement se sauver : mais parlez-lui de cet attrait funeste pour des amusemens nuisibles à son innocence, de ces maximes réprouvées de vengeance et de point d'honneur, de ces cou-

pables condescendances de respect humain, quand il faudroit paroître respecter publiquement la loi de Dieu : Aux idées criminelles d'un Monde qu'il redoute, quoiqu'il le méprise, il immole lâchement les désirs de son salut.

Et de là, mes chers Auditeurs, la triste, mais légitime demande que vous autorisez quelquefois les Ministres de Jésus-Christ à vous faire jusques dans le saint tribunal. Vous vous y présentez; c'en devoit être assez sans doute pour leur persuader que le désir du salut vous y amène, lorsque vous les forcez bientôt à douter de la sincérité de ce désir. *Vis sanus fieri*, peuvent-ils vous dire: voulez-vous efficacement être sauvé? [Jo. v. 6.]. Pourquoi? Parce que, si, d'une part, vous convenez auprès d'eux de quelques-uns

de vos égaremens dans les voies du salut; de l'autre, vous disputez avec eux, pour vous affranchir de quelques-unes de vos obligations; parce qu'en condamnant comme eux certains désordres, vous voudriez qu'ils parussent ménager comme vous certaines inclinations; parce que vous résistez alors sur certains objets à la sévérité évangélique de leurs décisions; en un mot, parce que vous ne renfermez pas absolument tout dans la générosité de vos résolutions. Cette liaison vous est funeste: il faut la rompre; cette lecture vous a séduit: il faut vous l'interdire; ce jeu trouble votre tranquillité ou dérange votre fortune: il faut vous en abstenir; cette occasion est prochaine: il faut vous en éloigner; cette conduite scandalise: il faut la réformer; ces discours ont blessé la réputation

du prochain: il faut les réparer; ces divisions domestiques sont incompatibles avec l'esprit du Christianisme; il faut les faire cesser. A ces paroles importantes de salut, comment répondez-vous? Hélas! quelquefois comme répondit à Jésus-Christ ce jeune homme qui lui demanda ce qu'il pouvoit encore ajouter à sa fidélité, *Quid adhùc mihi deest?* [Math. XIX. 20]. A peine le Sauveur lui a-t-il proposé de tout quitter et de le suivre, que l'attachement à ses possessions le pénètre de tristesse, et l'engage aussitôt à se retirer, *Cùm audiisset..... verbum, abiit tristis.* [Ib. 22.].

Affligeante, mais vive image, Chrétiens, de ce que vous faites, non pas simplement par rapport à la perfection que proposoit alors Jésus-Christ, mais à l'égard des

plus essentiels devoirs que la Religion vous prescrit! Et parce que c'est quelquefois au prix d'un grand sacrifice qu'il faut les remplir; vous perdez de vue qu'il n'en est aucun que le salut ne mérite; vous cédez à l'abattement, au lieu de vous armer de courage; vous nous dites que, soumis à tout le reste, vous ne sauriez prendre en ce point tant d'empire sur vous-même, et vous vous retirez indigne des grâces du salut, que vous paroissez cependant désirer, puisque vous veniez demander celle de la réconciliation, *Cùm audiisset..... verbum, abiit tristis.*

Or, que faut-il de plus pour vous démontrer clairement à vous-même que vous ne désirez point assez le salut; dès que vous mettez quelque réserve dans la manière de vous

sauver. Car, ne pensez pas, mes Frères, que ce soit un abandon universel de tous les devoirs du Christianisme qui cause la damnation d'un si grand nombre de Chrétiens. Il est rare qu'on en vienne à cet excès. Mais la désobéissance à un seul article de la loi, en fussent-ils d'ailleurs les observateurs fidèles, suffit pour les perdre; et, parce que, selon la parole de S. Jacques, c'est la même autorité qui vous a intimé les divers préceptes, la même soumission est due à tous. Vous êtes donc transgresseur de cette sainte loi, continue l'Apôtre, dès que vous refusez d'en observer un seul point, *Factus es transgressor legis.* [Jac. II. 12.]. Ainsi, ce n'est point assez d'avoir les mains exemptes de toute injustice, il faut avoir le cœur libre de toute coupable affection. Ce n'est point assez

de ne pas outrager autrui, il faut pardonner à ceux qui vous outragent. Ce n'est point assez d'être soumis de cœur et d'esprit aux vérités de la foi, il faut ne pas en rougir. Ce n'est point assez de n'engager personne au péché, il faut vous séparer de ceux qui vous y engagent. Ce n'est point assez de résister à un vice, il faut les combattre tous. C'est de la pratique entière de la loi, selon l'expression de S. Paul que vous êtes débiteurs; [*Gal.* v. 3.]. En borner l'accomplissement, c'est borner les désirs de votre salut; et des désirs bornés sont évidemment de faux désirs.

Cependant, Seigneur, il est encore des momens où, témoins des doux effets de votre grâce, nous avons la satisfaction de voir des Chrétiens déterminés à la seconder sans réserve. Dispositions qu'ils

confirment par des épreuves salutaires, par des sacrifices généreux, et qui deviennent sans doute la preuve d'un vrai désir. Oui, mes Frères. Mais souvent aussi que bientôt on les voit s'affoiblir, dégénérer, s'évanouir! Désirs passagers qui, par leur peu de durée, font place à de faux désirs.

Vous en convenez, mes chers Auditeurs, il y eut pour vous des temps de ferveur, de résolution, de courage; et vous les rappelez encore, dirai-je, avec consolation ou avec regret? Vous allez jusqu'à nous dire qu'il eût été heureux pour vous que ces temps eussent été les derniers de votre vie, et que vous eussiez tout espéré alors pour le salut, parce que véritablement alors vous vouliez y travailler. On est touché de la grâce, consterné par un événement, ébranlé par

quelque grand exemple, effrayé de quelque grand péril. On jette volontiers, dans ces circonstances, les fondemens du grand édifice du salut, *Coepit edificare;* mais on mérite bientôt après le reproche de ne l'avoir pas achevé, *Non potuit consummare.* [Luc. XIV. 30.]. Je le sais, mes chers Auditeurs, vous accusez le Monde de faire échouer vos pieux desseins; et il n'est que trop vrai qu'il réussit à en détruire le succès. Mais pourquoi refuser d'apercevoir que vous échapperiez à ses piéges, s'il vous trouvoit armés d'un désir ferme et durable; que ce que vous fîtes autrefois pour le salut, vous le feriez encore aujourd'hui, si vous le désiriez de même; qu'il n'y a dans vous deux sortes de conduite, que parce que vous vous laissez partager entre deux sortes de volontés; qu'il faut, par

conséquent, vous étudier à affermir en vous la volonté de vous sauver? C'est à la vue même des nations ennemies que les Juifs construisent de nouveau les murs de Jérusalem; constamment soutenus par l'empressement de consommer ce grand ouvrage, d'une main ils rebâtissent la Cité sainte, tandis que de l'autre ils tiennent le glaive pour la défendre; et, par la persévérance de leurs travaux, ils apprennent à ces nations ce que peut produire la persévérance d'un vrai désir.

D'où vient, au contraire, mes Frères, ce ralentissement dans la carrière que vous avez paru commencer avec ardeur? *Currebatis benè, quis vos impedivit?* [Gal. v. 7.]. D'où viennent ces changemens, ces alternatives, cette infidélité à vos promesses, ce retour insensible à vous-mêmes et au Monde, ce nou-

vel éloignement des routes du salut? C'est que vous vous lassez de vouloir, dès qu'il faut vouloir toujours; c'est qu'après une victoire de quelques jours, vous oubliez que c'est par le combat de toute la vie qu'il faut aspirer à la couronne de l'Eternité; c'est que vous négligez de donner des alimens à vos bons désirs, de vous retracer la force des motifs qui les firent naître, d'employer la vigilance et les précautions qui doivent en conserver et faciliter les effets, de recourir à la lecture, à la prière et aux sacremens qui les raniment. En un mot, si vous avez peu travaillé à votre salut, c'est que vous l'avez voulu peu de temps; car tout est fait, dit S. Chrysostôme, en supposant le secours de la grâce qui ne vous manque point;

il ne s'agit que de bien vouloir, *Sufficit velle, et totum factum est.*

Mais qu'est-ce donc que bien vouloir? Concluez-le, mes chers Auditeurs, de cette première Partie. C'est s'occuper attentivement de l'objet que l'on désire; c'est agir efficacement pour l'obtenir; c'est sacrifier généreusement ce qui s'y oppose; c'est persévérer constamment dans la volonté de l'acquérir. Voilà, selon la pensée de S. Augustin, comment la continuité d'un saint désir doit remplir toute la vie d'un Chrétien. Voilà en quoi la vie d'un Chrétien consiste, *Tota vita Christiani sanctum est desiderium.* Mais, parce que ce n'est point là le caractère de vos désirs, comprenez donc ici, Mondains, ce que vous désirez. Vous désirez, il

est vrai, les biens que la Foi vous découvre dans le salut; mais ces biens que le Christianisme vous promet, vous les désirez contre les règles prescrites par le Christianisme; vous les désirez, sans prendre, pour en jouir, les moyens que vous offre le Christianisme; vous les désirez comme ne les désirent aucuns de ceux qui travaillent sérieusement à les mériter dans le sein du Christianisme. Jugez, mes Frères, jugez vous-mêmes si de pareils désirs ne sont pas des désirs chimériques, de faux désirs. Ce n'est pas tout; voyons à présent si l'illusion de ces désirs trompeurs n'occasionne pas encore d'autres illusions opposées au salut.

SECONDE PARTIE.

Ce ne sont pas, mes Frères, ces faux désirs considérés précisément en eux-mêmes, et en tant qu'ils paroissent renfermer encore une espèce de volonté de vous sauver, qui vous éloignent du salut. Et, si je n'envisageois aussi, dans ces désirs, que l'omission des choses nécessaires pour l'opérer, je n'aurois plus rien à vous dire, puisque c'est par cette omission même que j'ai prouvé la fausseté de vos désirs. Je saisis donc ici un autre point de vue, et je parle des effets positifs qui suivent ordinairement ces désirs. Le premier, c'est que dans l'aveuglement qui accompagne ces faux désirs, vous vous formez de faux principes sur le salut. Le second, c'est que dans la langueur

de ces faux désirs, vous méconnoissez l'insuffisance des œuvres même que vous paroissez faire directement pour le salut. Le troisième, c'est que dans la tranquillité de ces faux désirs, vous vous livrez à une pernicieuse sécurité sur le salut. C'est-à dire, en trois mots qu'un court détail va éclairer, que vous ne désirez pas assez le salut; d'où il suit facilement que vous vous trompez, et sur ce qu'il faut faire pour y parvenir, et sur ce que vous faitès pour y parvenir, et sur la confiance que vous avez d'y parvenir. Fausses règles sur les devoirs nécessaires au salut; fausses apparences dans les œuvres de salut; fausse espérance de salut; voilà l'effet particulier et terrible de ces faux désirs.

Vous ne réglez pas vos désirs sur l'importance du salut. Je vous

en ai fourni la preuve qui n'est, par le plus grand de tous les malheurs, que trop évidente et trop ordinaire. De là qu'arrive-t-il? C'est que vous en venez bientôt à régler les devoirs nécessaires au salut sur la foiblesse même de vos désirs. Il vous seroit impossible de ne pas apercevoir que vous n'en faites pas assez pour vous sauver, si vous vous retraciez fidèlement et fortement ce que le salut exige. Mais, comme cette idée vous deviendroit importune, vous cherchez à l'adoucir par l'illusion des principes que vous formez vous-mêmes, ou que vous adoptez. Vous vous persuadez que le salut ne demande pas de votre part tant de soins; alors il vous est plus facile de croire que vous en prenez assez. Vous restreignez l'étendue de vos obliga-

tions; par là vous êtes moins effrayés de celle de vos égaremens; et, imaginant un plan de salut dont votre conduite est plus rapprochée, vous vous épargnez l'utile remords qui vous reprocheroit ses écarts. En un mot, vous essayez de justifier la règle que vous suivez par la règle que vous cherchez à établir.

Et à quelle autre cause peut-on attribuer les fausses maximes ou les fausses conséquences que tirent, des maximes les plus vraies, un nombre de demi-Chrétiens qui n'ont cependant renoncé ni aux vérités ni aux espérances du salut? Que leur entend-on dire tous les jours? Que Dieu est bon; mais c'est pour conclure d'une vérité qui fait la consolation des vrais Pénitens, qu'il y a peu de danger à être pécheur:

Que l'homme est foible; mais c'est pour extraire d'une vérité qui annonce la nécessité de se précautionner contre le vice, l'excuse de la volonté qui s'y laisse entraîner: Qu'il est des vertus dont l'acquisition est difficile; mais c'est pour appuyer, sur une vérité qui ordonne des efforts, la lâcheté qui refuse de les faire: Que les tentations sont multipliées; mais c'est pour autoriser, par une vérité dont s'alarme la prudence chrétienne qui fuit le danger, la présomption coupable qui s'y expose: Que l'on éprouve dans soi et malgré soi de malheureux penchans; mais c'est pour consoler, par une vérité humiliante pour ceux même qui combattent leurs inclinations, ceux qui sont facilement déterminés à les suivre: Qu'il faut, pour y résister, être sou-

tenu par la force de la grâce; mais c'est pour oublier, à la faveur d'une vérité qui nous apprend que Dieu est en effet le principal Auteur de notre salut, que notre correspondance à ses secours doit toujours les seconder. D'une part, on reconnoît la loi; de l'autre, on prétexte sa sévérité pour mieux colorer les infractions qu'elle condamne. Cette sévérité, on entreprend aisément de l'expliquer, parce qu'on ne veut pas entièrement s'y soumettre. L'on condamne, il est vrai, le péché, mais en général; et l'on se réserve le droit de ne le trouver presque jamais dans les circonstances particulières.

Vous condamnez le péché comme nuisible au salut, sans doute; mais combien de fois ne regardez-vous comme péché que ce qui en est le

dernier degré, et vous en dissimulez-vous la juste matière, sous prétexte que ce n'est point à une scrupuleuse exactitude qu'il est nécessaire de vous asservir. Ainsi, dans l'observation du jeûne dont vous avouez le précepte; combien d'excessifs adoucissemens qui vont jusqu'à en détruire la substance! Dans la distribution des aumônes, dont vous reconnoissez l'obligation; souvent quelle insuffisante médiocrité, qui ne satisfait point à ce devoir dans toute son étendue! Malgré la défense de se venger que vous ne contestez pas; que de spécieuses interprétations pour vous refuser constamment à une réconciliation ouverte, sincère et publique! Tandis que vous vous dites enfans de l'Eglise, et pénétrés du respect qui lui est dû; combien de livres qu'elle

a proscrits, et que cependant vous lisez, vous prisez, vous préconisez!

Vous condamnez le péché comme nuisible au salut. Mais combien de fois en cherchez-vous l'occasion; comme si la même loi qui vous défend le péché ne vous interdisoit pas aussi tout ce qui peut prochainement vous y engager! Ainsi, l'on passe condamnation sur ces feux criminels dont la honte semble elle-même publier le crime; et l'on se permet sans remords la plus artificieuse mondanité, la plus dangereuse séduction, l'envie la plus immodérée d'attirer tous les regards, l'art le plus funeste d'allumer, dans les cœurs, cette même passion, dont on convient qu'il faut étouffer l'empire. Il n'est pas contraire au salut, d'avoir des liaisons: en conséquence, on en forme qui ne

sont pas innocentes. Il est permis de se procurer quelque délassement : et l'on choisit, par préférence, ceux qu'on devroit le plus redouter. On n'est pas obligé à vivre en solitaire dans le Monde : et, parce qu'on n'est pas séparé du Monde, on se croit autorisé à en braver tous les périls.

Vous condamnez le péché comme nuisible au salut; mais combien de fois affectez-vous d'en méconnoître les commencemens, les progrès, les suites? Ainsi une inclination naissante, un empressement marqué, un sentiment tendre, une assiduité suspecte, tout cela vous alarme peu. A vous en croire, votre intention est droite, votre cœur sans dessein, votre liberté sans engagement. Ce n'est tout au plus là, selon vous, qu'un amusement,

qu'une satisfaction d'amour-propre et de vanité; seroit-ce donc là, demandez-vous, ce qui peut nuire au salut?

Vous condamnez le péché comme nuisible au salut. Mais combien de fois voudriez-vous essayer de croire qu'il est, pour ainsi dire, une compensation à faire avec Dieu; qu'il remettra facilement certains péchés, en considération de certaines vertus; qu'en faveur de la soumission à la foi, il pardonnera le dérèglement des mœurs, ou que la pureté des mœurs suppléera au défaut de docilité à un point de la foi; que quelque libéralité volontaire tiendra lieu d'une nécessaire restitution; qu'en faisant des aumônes plus abondantes, on peut diminuer la rigueur des pénitences ordonnées par l'Eglise! Je serois infini, mes chers Audi-

teurs, si je voulois parcourir tous les principes faux que nous entendons débiter chaque jour, en matière de salut, et que nous voyons réduits en pratique. Et ce qu'il y a de plus fâcheux encore, c'est la difficulté de détromper ceux qui les adoptent. Est-ce toujours parce qu'ils ignorent totalement la science du salut? Non; mais parce que, dans la foiblesse de leurs désirs, ils ne veulent pas y réfléchir assez, de peur d'être engagés à réformer leur conduite. *Noluit intelligere ut benè ageret.* [Ps. xxxv. 4.].

Quelle en est la suite naturelle? La voici: Comme on croit avoir une idée juste des devoirs du salut, on traite d'outrées, les maximes fondamentales qui servent à les découvrir; on regarde comme sainteté éminente, ce qui n'est que

l'accomplissement de quelques obligations indispensables; on taxe d'austérité excessive, une morale exacte, qui enseigne la nécessité de les remplir; et l'on blâme comme trop minutieuse, la délicatesse d'une conscience qui s'observe, de peur d'être blessée. C'est, dit-on, vouloir trouver du péché dans tout. Mais je dirai, avec plus de raison : L'on ne se récrie ainsi, que parce qu'on ne veut se gêner sur rien. De quoi, en effet, se font une peine, la plupart de ces lâches Chrétiens, qui vivent si négligemment dans le Monde? Des inimitiés habituelles? mais en disant qu'on ne veut point de mal; des railleries, des satyres les plus piquantes? mais en ajoutant, qu'on ne veut point nuire à la réputation du prochain; des objections contre la Foi?

mais en protestant qu'on lui est soumis. Nul soin de la sanctification du jour du Seigneur et des fêtes ; mais en avouant que ce sont des exercices propres aux ames pieuses. Peu de vigilance sur soi, sur son cœur, sur ses pensées, sur ses sens; des propos indécemment hasardés, des regards témérairement jetés, des maximes criminellement avancées ; une vie de plaisirs, d'oisiveté, de dissipation, d'inutilités; voilà ce que les Mondains croyent pouvoir concilier avec le salut.

Et moi, je leur demande comment, d'une part, étant persuadés de leur foiblesse; car il suffit d'être homme pour l'éprouver; comment de l'autre, se plaignant des difficultés du salut, car ils ne cessent d'en murmurer; je leur demande,

dès que le salut leur coûte si peu, comment ils se croyent si facilement en voie de se sauver. C'est à la milice du Dieu vivant que nous sommes appelés, disoit Tertullien, *Vocati sumus ad militiam Dei vivi.* Or, ce n'est pas dans le sein des délices, ajoutoit-il, qu'un soldat marche au triomphe, *Nemo miles ad bellum cum deliciis venit.* Principe qui, bien approfondi, devroit seul les convaincre, à en juger par leur peu de soin et de peine à combattre, qu'ils n'aspirent pas solidement aux honneurs de la victoire. Donc, se faisant l'illusion sur la route qui conduit au salut, ils travaillent toujours à s'en éloigner. Premier danger dans ces faux principes qui accompagnent ordinairement les faux désirs. En voici un second : C'est que sou-

vent, en conséquence de ces faux désirs, il n'y a que de fausses apparences dans les œuvres même que l'on croit faire directement pour le salut.

Ici, mes Frères, je me ressouviens avec effroi des malédictions prononcées contre ceux qui font négligemment l'ouvrage du Seigneur; de l'arrêt rapporté dans l'Evangile contre l'arbre qui ne produit pas de bon fruit; de la condamnation de ce serviteur inutile, dont le Sauveur annonce le châtiment; et je cherche dans ceux qui veulent si foiblement leur salut, je cherche aujourd'hui, et cette ardeur salutaire à en remplir les devoirs, et ces heureux fruits de vie, qu'ils devroient un jour recueillir, et l'utilité complète des actions qui paroissent dirigées au salut.

Prophête, demande à mon peuple, dit autrefois le Seigneur à Zacharie, si c'étoit véritablement à moi que s'adressoient ses gémissemens et sa pénitence. *Cùm jejunaretis et plangeretis, nùmquid jejunium jejunastis mihi?* [Zach. VII. 5]. Question fondée, au sentiment de S. Jérôme, sur la perversité habituelle de ce peuple, qui, quoiqu'instruit de ce que Dieu exigeoit de lui, s'obstinoit à ne pas y conformer en tout sa conduite, et auquel Dieu vouloit faire entendre combien pouvoient être suspects des actes passagers d'une pénitence qui ne s'étendoit pas jusques à la réforme entière de leurs mœurs. Et c'est ce que lui reproche Isaïe, quand il l'accuse de corrompre le mérite de ses jeûnes, par un secret retour sur soi-même, par une complaisance

pharisaïque dans ses bonnes œuvres, par une affection de préférence, donnée à sa volonté propre, *Ecce in die jejuni vestri invenitur voluntas vestra.* [Isaïe. XXXVIII. 3.].

Paroles dont je ne suis que trop autorisé, mes chers Auditeurs, à faire l'application, quoique dans un sens différent, à vos œuvres, en apparence les plus saintes, en examinant si la foiblesse de votre volonté n'en énerve point la force. Et c'est vous-mêmes que je consulte sur la manière dont vous les avez faites jusqu'à présent. Supposons qu'il commence dès ce moment, ce jugement exact, par lequel Dieu doit un jour apprécier toutes vos œuvres. Qu'a-t-il aperçu, Mondains, dans ces prières, dont vous n'avez pas entièrement interrompu l'usage? Etoit-ce cette sincérité de vœux

qui fait soupirer après le salut, qui demande ardemment d'en connoître les voies, d'en obtenir les grâces, d'en éviter les écueils? Hélas! prie-t-on beaucoup, quand on désire peu? Des désirs toujours inefficaces n'annoncent-ils pas qu'on prie mal? N'est-ce pas la foiblesse de votre volonté qui ralentit jusqu'aux demandes que vous adressez à Dieu pour votre salut? *Ecce invenitur voluntas vestra.* Quels sentimens vous ont fixés aux pieds des autels où la victime sainte s'immole pour votre salut? C'est presque la seule pratique de Religion que vous n'ayez point abandonnée. Le précepte vous y a conduit; mais le remplissez-vous chrétiennement, quand vous n'y êtes occupés que de la durée d'un temps qui vous gêne, d'un dégoût qui vous en fait

désirer la fin, d'une dissipation libre et volontaire qui en remplit l'intervalle ? N'est-ce pas la foiblesse de votre volonté qui refroidit, jusqu'à les éteindre, les sentimens que devroit produire en vous ce grand mystère de salut, *Ecce..... invenitur voluntas vestra*. Vous avez paru, chaque année, purifier votre ame dans le bain sacré de la pénitence, pour passer ensuite à la table du Seigneur. Devoir essentiel dans le temps expressément marqué par l'Eglise, et dont vous n'avez point encore osé vous affranchir; mais, par là même que c'étoit un temps de salut, c'étoit pour vous un temps d'ennui. Vous redoutiez les dispositions qu'il devoit voir naître, les changemens qu'il devoit voir s'effectuer, les résolutions qu'il devoit voir s'accomplir. Ah! n'étoit-ce point une ré-

forme aussi passagère que la circonstance qui l'occasionnoit ; une illusion par laquelle vous cherchiez à vous tromper, au lieu de travailler à vous convertir ? Foiblesse de volonté qui se montre trop communément jusques dans l'usage que vous paroissez faire des plus grands moyens de salut, *Ecce invenitur voluntas vestra.* Aussi, mes chers Auditeurs, pouvons-nous vous assurer, avec vérité, que ceux qui se livrent enfin généreusement à la volonté sincère de se sauver, éclairés par une lumière nouvelle, regardent ordinairement tout, au moins comme très-suspect, ce qu'ils ont fait jusqu'alors pour le salut. Ce n'est pas seulement sur leurs vrais désordres qu'ils pleurent, c'est encore sur leurs fausses vertus qu'ils gémissent. Leurs confessions passées

deviennent souvent la matière de celle qui doit les réconcilier avec Dieu. Ils reconnoissent et ils avouent qu'ils n'avoient presque pour lui aucun sentiment, pour son service aucun zèle; ils sont frappés de cette habitude de langueur, qui, de leur volonté, avoit passé insensiblement dans toutes leurs œuvres, *Ecce invenitur voluntas vestra.*

Cependant, mes Frères, et voici en peu de mots le troisième danger, et le plus grand peut-être. Cette volonté même, toute défectueuse qu'elle est, produit encore, dans ceux qui l'éprouvent, une pernicieuse sécurité sur le salut. Nous construirons avec vous le temple, dirent autrefois à Jérobabel les ennemis de Benjamin et de Juda, dans le dessein de séduire la Nation sainte; comme vous, ajoutoient-ils, nous

cherchons le même Dieu que vous servez. *Ut vos, quærimus Deum vestrum.* [Esdr. IV 2.]. N'est-ce pas ainsi que l'on se séduit tous les jours soi-même. Je veux me sauver, et je le veux aussi bien que vous, disent encore un Mari peu chrétien à une Femme dont la piété devroit l'instruire; un jeune Mondain à un ami dont la sagesse devroit le confondre, un Homme du siécle à un Ministre de la Religion dont les conseils devroient l'éclairer. Ils croyent vouloir se sauver, parce qu'ils confondent facilement les spéculations de l'esprit avec les mouvemens du cœur, la voix de la grâce qui les appelle, avec celle de la fidélité qui doit y répondre, le nom du salut avec les œuvres. Vous voulez vous sauver : cela vous rassure ; et voilà ce qui nous effraye, dès que vous ne

nous parlez que de vos désirs, sans nous en montrer les effets. Ah! si ces faux désirs ne servoient pas à entretenir dans vous de fausses espérances; s'ils ne formoient pas un voile trompeur qui vous dérobe vos dangers; peut-être l'idée seule du salut, dont nous vous développerions l'étendue, vous arracheroit à votre léthargie, et exciteroit nos efforts. Mais, parce que vous croyez savoir ce que c'est que l'importance du salut; vous laissez perdre la force à ce grand motif que vous envisagez sans en être ému. Mais, parce que vous cessez de vouloir le salut; vous opposez ces désirs mêmes comme un bouclier aux traits ardens dont nous essayons de vous enflammer. Mais, parce que vous croyez agir encore pour votre salut; vous paroissez sur-

pris quand nous vous pressons d'y songer.

Hélas! Chrétiens, parmi ceux qui y aspirent de tout leur cœur, il en est qui portant, au delà de ses justes bornes, cette maxime de Job qui lui faisoit redouter toutes ses actions, *Verebar omnia opera mea* [*Job*. IX. 28.], laissent dégénérer une crainte salutaire, recommandée par l'Apôtre, en scrupuleuse frayeur. [1. *Cor*. IX. 27]. Excès, sans doute; excès que le souvenir de la miséricorde de Dieu devroit écarter, que l'espérance chrétienne doit corriger, et dont nous cherchons à vous préserver. Mais, si leur frayeur est excessive, votre sécurité est plus inconcevable. Si les peines de l'Eternité les épouvantent, il est bien plus étonnant de vous y voir exposés, sans être frap-

pés de leurs rigueurs. S'il faut toute la bonté de Dieu pour consoler ces ames justes, il faut toute la séduction de l'Enfer pour tranquilliser ces cœurs coupables.

Vous vous persuadez que vous ne vous perdrez pas, comment cela? Parce que, dites-vous encore: Je veux me sauver; parce que vous n'êtes point comme ces Impies qui voudroient étouffer jusqu'à l'idée du salut, comme ces cœurs endurcis qui en repoussent toute espérance; comme ces hommes dont les désordres éclatans paroissent annoncer la réprobation. Mais cette réprobation, oubliez-vous qu'elle peut être la suite d'une criminelle indolence, comme d'une révolte scandaleuse? Mais cette réprobation, dont vous voudriez renvoyer toutes les terreurs à ceux qui les osent braver, ne menace-t-elle

pas aussi les Mondains qui n'en savent pas prévoir le malheur ? Mais cette réprobation, contre laquelle vous vous rassurez, en disant que vous voulez vous en garantir, ne semble-t-elle pas se préparer déja, par ces désirs infructueux, par cette volonté oisive, par cette inaction funeste qui vous empêchent de la prévenir? Vous ne ressemblez pas à ceux qui abandonnent jusqu'au désir de leur salut; je le veux : Mais ressemblez-vous à ceux qui le désirent efficacement ? Comme les premiers, vous vous dissimulez vos dangers; comme les seconds, que n'apprenez-vous à les connoître? Vous voulez votre salut plus que les uns; mais vous sauverez-vous, si, comme les autres, vous n'y travaillez pas?

Seigneur, alarmez donc vous-

même ces hommes imprudens qui s'endorment sur le bord du précipice, sous prétexte qu'ils ne veulent pas y tomber; qui, dès qu'ils ont le nom de salut sur leurs lèvres, oublient qu'ils portent le Monde et le péché dans leur cœur; qui se flattent que le Ciel s'ouvrira pour eux, parce qu'ils jettent encore vers lui quelques regards; malgré cet oracle exprès de J.-C.: Ceux qui me disent: Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume des Cieux; il est réservé à celui qui fait la volonté de mon Père céleste, *Non omnis qui dicit mihi Domine, Domine, intrabit in regnum Cœlorum, sed qui facit voluntatem Patris mei qui in Cœlis est, ipse intrabit in regnum Cœlorum.* [Math. VII. 21.]. Troublez, Dieu de miséricorde, troublez, dans eux, cette fausse paix formée par de

faux désirs; livrez-les à la sainte terreur de vos jugemens, pour les soustraire à la juste sévérité de vos vengeances; ranimez la funeste langueur d'une volonté mourante qui se détruit d'elle-même; apprenez-leur à désirer le salut, pour qu'ils réussissent heureusement à se sauver.

Et vous, mes Frères, ne vous abusez pas plus longtemps; c'est l'avertissement de S. Paul, *Nolite errare.* On peut tromper les hommes, on peut se tromper soi-même: on ne sauroit tromper le Seigneur, *Deus non irridetur.* [Gal. VI. 7]. L'homme ne moissonnera, dans l'autre vie, que ce qu'il aura semé dans celle-ci, *Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet.* [Ibid. 8.]. Vous n'aurez formé pour le salut que de vains projets, que des vœux inefficaces; il y aura donc une proportion entre ces désirs et

le salut. Or, quelle est cette proportion? La voici, Chrétiens: Il y aura eu dans vous des désirs apparens à vos propres yeux et aux yeux d'autrui; il y aura de même pour vous des apparences de salut dans quelques démarches dont vous serez satisfaits, dont le Monde paroîtra édifié; mais qui, devant Dieu, n'auront eu rien de plus réel que vos désirs, *Quæ seminaverit homo, hæc et metet.* Vous vous sauverez de la même manière dont vous aurez voulu le salut. Vous l'aurez voulu comme ceux qui négligent de l'opérer; leur sort deviendra le vôtre, et l'Enfer est rempli de ceux que des désirs infructueux y ont précipités, *Quæ seminaverit homo, hæc et metet.*

Voulez-vous vous sauver? Parmi ceux qui m'écoutent, j'ose répondre

qu'il n'en est pas un seul qui ne soit prêt à affirmer qu'il veut son salut. Mais que, de cette réponse vague et générale, j'en vienne à une discussion plus particulière; quelle opposition! Ah! Seigneur, combien en est-il qui, jusqu'à présent, ont peu agi pour le salut! Combien ont apporté jusqu'ici, et sont disposés à apporter encore des obstacles au salut! Combien à qui la conscience reproche des égaremens funestes au salut! Combien qui seroient perdus à jamais dès ce moment, s'il devenoit le moment décisif de leur salut!

Unissez donc, mes chers Auditeurs, unissez une volonté efficace de vous sauver à celle de Dieu même. Eh! n'accusez pas le Seigneur de votre perte. Sa volonté est de vous sauver, c'est la vôtre qui vous

perd. Nous espérons en Dieu, dit S. Paul, dont la volonté est de sauver tous les hommes, *Salvator omnium hominum.* [1. Tim. IV. 10.]. Jésus-Christ est mort pour tous, continue ailleurs l'Apôtre, *Pro omnibus mortuus est Christus.* [1. Cor. V. 15.]. Il s'est donné pour être le prix de leur universelle rédemption, *Dedit redemptionem semetipsum pro omnibus.* [1. Tim. II. 6.]. Victime de propitiation, il s'immole pour nos péchés; et non-seulement pour les nôtres, continue S. Jean, mais pour ceux du Monde entier, *Ipse est propitiatio pro peccatis nostris, non pro nostris autem tantùm, sed etiam pro totius Mundi.* [1. Jo. II. 2]. Que vous faut-il donc encore pour votre salut? Le vouloir, vous répond S. Ambroise. Unir votre volonté à celle de Dieu, ajoute S. Jérôme. Ne pas opposer dans vous la vo-

lonté de vous perdre, dit S. Jean de Damas, à celle qu'il a de vous sauver. Demander à Dieu qu'il vous donne cette volonté sainte qui porte au bien, cette générosité qui l'exécute, et ensuite les récompenses éternelles qui leur sont promises. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

OPPOSITION DU CHRISTIANISME ET DU MONDE.

Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.

Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul. *Evang. de ce jour. S. Math.* c. IV.

DANS l'entretien que Jésus-Christ permet au Démon d'avoir avec lui, il n'est pas difficile, Chrétiens auditeurs, de remarquer une

opposition sensible entre l'un et l'autre.

Le Sauveur permet à l'ennemi du salut de le tenter, pour nous apprendre comment nous devons répondre à la tentation. Le Démon l'attaque par la séduction des sens, de l'orgueil, de la cupidité, de la fausse gloire. A l'artifice de ses promesses, Jésus-Christ oppose ce principe général : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul, *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.* La sagesse et l'autorité de Jésus-Christ désarment le Tentateur. Resté seul au désert, le Fils de Dieu ne voit plus autour de lui que des Anges pour le servir.

Cette opposition subsistera jusqu'à la consommation des siécles. Il n'y a point de paix ni de trève entre deux ennemis aussi opposés,

aussi irréconciliables que J.-C. et le Démon. Il faut prendre parti pour l'un ou pour l'autre; car, nous dit la Sagesse éternelle elle-même : On ne peut aimer l'un, sans haïr l'autre. [*Math.* VI. 24.].

Jésus-Christ nous prêche la retraite, l'abstinence et la mortification des sens, la fuite des honneurs et des plaisirs, des recherches de l'ambition et de la vanité. Ce n'est qu'à ce prix qu'il nous promet les richesses et les béatitudes de son royaume. Le Démon étale sous nos yeux les pompes de ses fêtes et de ses spectacles, de ses voluptés, de ce qu'il appelle les biens du Monde. Il vous promet tout cela, si vous tombez à ses pieds pour l'adorer, *Hæc omnia dabo tibi, si cadens adoraveris me.* [Math. IV. 9.]. Comme il n'est rien qui contribue plus efficacement à éloigner de

Dieu que l'amour du Monde, ce sont les biens du Monde que le Tentateur propose à ceux qu'il veut captiver. Et que de victimes il entraîne avec lui dans la voie large qui conduit à la perdition; tandis que Jésus-Christ ne compte qu'un petit nombre de courageux Serviteurs qui l'aiment assez pour n'aimer que lui seul! D'où vient cette différence, Chrétiens auditeurs? C'est qu'on veut servir à la fois Jésus-Christ et le Monde; on croit que l'opposition, dont nous vous parlons, n'est pas tellement absolue, qu'elle n'admette point d'accommodement. Prenez garde, Chrétiens, les conséquences sont trop graves, pour qu'il y ait ici d'erreur indifférente. Il y va de votre salut, c'est-à-dire d'une éternité de bonheur ou d'une éternité de châtiment. Servir mal Jésus-

Christ, c'est le trahir; et on le sert mal, quand on veut conserver encore quelqu'attachement à son plus mortel ennemi, *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.* Il vous faut donc choisir: Pourquoi? Parce qu'il est impossible de rester neutre; parce que, pour être véritablement Chrétien, il faut mépriser le Monde; et que si l'on aime encore le Monde, on cesse d'être le disciple de Jésus-Christ. Voilà l'importante, la terrible opposition sur laquelle l'Eglise rappelle nos pensées dans ce saint temps. Le choix que vous aurez fait dans la vie vous suivra dans l'Eternité. En deux mots : Jésus-Christ condamne le Monde ; le Monde condamne J.-C. : donc, point de partage légitime entre l'un et l'autre. C'est là tout le sujet et le partage de ce Discours. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Demandez aux gens du Monde, quand ils ne sont pas égarés par les passions, ce qu'il faut penser du Monde et de ses vanités. Vous serez étonnés de les entendre en parler presque comme nous-mêmes; mais cette sévérité dans le jugement qu'ils en portent, n'est que dans le langage. L'esprit adopte ces leçons; mais le cœur les dément, parce que si, d'une part, elles portent l'empreinte de la vérité; de l'autre, elles n'offrent pas des motifs efficaces pour engager à la suivre. Tel est le charme séducteur du Monde, que l'on s'en rend l'esclave, en même temps qu'on blâme son esclavage. On fait parade d'un sentiment qui élève au dessus de ses faveurs, et l'on s'occupe entièrement du désir qui les recherche. On paroît

abattre l'idole de la fortune, et on l'adore; on déclame contre le vide de ses plaisirs, et on s'y livre; contre le néant des grandeurs, et on les poursuit; on convient de la briéveté de la vie qui les entraîne si vîte dans le gouffre de la mort; et l'on n'envisage rien au delà. L'amour du Monde survit aux ennuis, aux dégoûts dont on l'accuse. C'est un tyran, la raison le reconnoît; mais c'est une tyrannie dont il coûte trop de s'affranchir. Il a bientôt dissipé, par quelque attrait, les reproches qu'il excite. Il plaît, voilà sa force, et l'écueil ordinaire de la vaine sagesse du siécle. Ce n'est donc point à cette sagesse purement humaine, qu'il appartient de devoir l'instruire. C'est la sagesse de Dieu dont, à l'exemple de l'Apôtre, nous devons faire entendre la voix aux Fidèles, *Sapientiam loquimur, non hujus*

sæculi; .... *sed loquimur Dei sapientiam.* [I. Cor. II. 6.]. C'est du bouclier de la Foi qu'il faut les armer, continue S. Jean, pour qu'ils triomphent du Monde, *Hæc est victoria quæ vincit Mundum fides nostra.* [I. Jo. V. 4.]. Les armes que la Foi vous met en main, pour vaincre le Monde, c'est, mes Frères, le mépris de ses avantages, c'est la crainte de ses périls. Double préservatif que vous offre le Christianisme.

Le mépris du Monde. Oui, mes chers Auditeurs, et un mépris qui ne se borne point à l'inefficacité d'une spéculation oisive; mais qui opère dans le cœur un détachement réel; telle est l'essentielle leçon, et en quelque sorte le caractère propre du Christianisme. Tertullien l'exposoit ainsi : Notre Religion, disoit-il aux Romains, se regarde sur la Terre comme étran-

gère, *Scit se peregrinam in terris agere :* ses espérances sont dans le Ciel d'où elle tire son origine, et où elle a bien son crédit et tout son éclat, *Cœterùm genus, spem, gratiam, dignitatem in Cœlis habere*; mais la gloire et les grandeurs du siécle, leur ajoutoit-il, ne forment pas pour nous de grands intérêts; le plus digne de nous occuper dans ce Monde, c'est celui d'en sortir bientôt. *Nihil nostrâ refert in hoc ævo nisi de eo quàm celeriter excedere.*

Langage, mes chers Auditeurs, qui, tout surprenant qu'il vous paroît, n'est au fond qu'une suite nécessaire des maximes du Christianisme, et l'expression juste des sentimens qui conviennent à tous les véritables Chrétiens. Ce fut au moment auquel le baptême en grava, sur vous, le caractère auguste, que vous contractâtes l'engagement

solennel de renoncer aux vanités du Monde. Pourquoi? Parce que régénérés en Jésus-Christ, devenus ses cohéritiers et ses membres, pour partager son héritage, vous dûtes être animés de son esprit, comme vous aviez hérité de l'esprit du premier Adam. Pour parler avec l'Apôtre, vous deviez exprimer, dans vous, les traits du second, ce Réparateur divin, en qui vous aviez reçu une nouvelle naissance, *Sicut portavimus imaginem terreni, portemus et imaginem cœlestis* [1. Cor. xv. 49]. Mais, pour retracer en vous J.-C., nécessairement il faut en suivre les maximes, et ses maximes sont renfermées en abrégé dans celles-ci: Il n'est qu'une chose nécessaire, c'est le salut; le Fils de l'Homme rendra à chacun selon ses œuvres; il ne compte au rang de ses disciples que ceux qui se détachent

de tout pour le suivre; la conquête du Monde entier n'est rien pour celui qui perd son ame; d'où il résulte évidemment qu'il n'est, dans le Monde, d'avantage solide que celui de la vertu; de sort désirable que celui du Juste; de biens réels, que ceux qu'on ne perd pas avec la vie; de vraie fortune, que les trésors de mérite qu'on amasse pour l'Eternité. A quoi donc vous servira la gloire de la renommée dans le temps, si Dieu n'inscrit pas votre nom parmi ceux de ses élus? Que deviendra le lustre de la naissance, si vos cendres étant mêlées à la plus vile poussière, votre ame subit déja le châtiment des plus vils coupables? Hélas! que restera-t-il de la sublimité même d'un trône à celui qui n'aura pas obtenu la couronne d'immortalité? Principes si clairs, qu'on les pénètre d'une seule vue;

et, dès que la Foi montre une autre vie, elle découvre l'erreur de ceux qui ne s'attachent qu'à celle-ci.

Mais, par une contradiction trop ordinaire aux hommes, ils conviennent des principes, et ils combattent les conséquences. Le Monde n'est que vanité, ils l'avouent. Mais renoncer à ces vanités, selon quelques-uns, c'est une chimère. Ce qui tombe sous les sens doit, disent-ils, agir sur les cœurs. Selon quelques autres, c'est nuire au bien même de la société, que de se détacher des biens du Monde; l'utilité publique, disent ceux-ci, trouve son accroissement dans la vivacité des intérêts particuliers. Répondons à tous en peu de mots, et saisissons cette occasion de caractériser la sagesse du Christianisme.

Il vous ordonne le mépris du Monde; et voilà, Mondains, ce que

vous lui reprochez. Parce que vous êtes hommes, vous voulez que des sentimens tout humains soient votre unique partage; parce que le poids des penchans vous courbe vers la Terre, vous lui permettez de les fixer. A vous entendre, c'est une exhortation vaine, c'est une exagération outrée, que de vous faire envisager comme possible d'habiter au milieu du Monde, et de n'y être pas attaché.

Vous êtes hommes! Mais S. Paul l'étoit, et il exhortoit des hommes; et cependant, en les avertissant que le temps est court, que le Monde n'est qu'une figure qui passe; il concluoit à en user comme n'en usant pas; à voir d'un même œil les privations et l'abondance; à sacrifier tout pour gagner J.-C; ce sont ses termes; à faire taire la voix des désirs ardens du siécle,

par l'espérance des biens futurs, *Abnegantes sæcularia desideria, expectantes beatam spem.* [Tit. 11. 12.].

Vous êtes hommes ! Mais ce sont les hommes que le Fils de Dieu est venu instruire, et auxquels il a donné sa loi. Or, l'effet de cette loi sainte est d'élever l'homme au dessus de lui-même ; de rectifier ce qu'il y a de faux dans ses idées, et de déréglé dans ses inclinations ; de le transformer en un homme nouveau. Ne parler que le langage de l'homme, c'est donc oublier qu'on est Chrétien.

Vous êtes hommes ! Eh bien ! à ce titre, que vous dit la conviction de votre mortalité ? Elle vous annonce un dépouillement sûr et prochain des biens du Monde, une séparation totale du Monde même. Vous plaignez-vous de ce que le

Christianisme vous engage à ne pas chérir à l'excès ce qui doit vous être enlevé à la hâte; de ce qu'il tempère la violence d'un sacrifice inévitable par le détachement libre de la volonté; de ce qu'il vous propose de renoncer avec mérite à des objets que la nécessité doit vous ravir? Aimez-vous mieux détruire dans vous toute vertu, en ne faisant au Seigneur aucune offrande; nourrir dans votre cœur des affections sans bornes, pour leur préparer par là une affliction sans mesure; et, puisque tout doit passer, dit Saint Pierre [II. *Ep.* III. II.]; pourquoi donc, ame immortelle, ne pas désirer uniquement un bien qui ne passera jamais?

Vous êtes hommes! Mais le Christianisme ne vous dit pas : Soyez insensible à tout, même à la douleur. Stupide conseil, emphatique

délire de quelques-uns de ces maîtres orgueilleux de l'antiquité, qui osèrent entreprendre de régler le cœur humain, sans le connoître. Le Dieu qui l'a formé vous dit seulement, par la voix de la Religion : Commandez à la force du sentiment; c'est-à-dire, ne vous livrez pas à ses impressions. Craignez qu'un faux éclat ne vous éblouisse, que de faux biens ne vous séduisent, que de fausses joies ne vous dissipent. Cherchez, dans Dieu, cette paix que le Monde ne sauroit donner; dans la grâce, un don plus précieux que tous ceux que le Monde peut distribuer; dans le témoignage de la conscience, un bonheur que celui du Monde ne réussit pas même à imiter.

Et, pour développer toujours mieux en quoi consiste ce saint mépris que le Christianisme inspire

pour le Monde; ce que le Christianisme exige, c'est que vous ne préfériez pas à vous-même les avantages temporels du Monde; c'est que, plutôt que de perdre votre ame, vous soyez prêt à perdre tout dans le Monde; c'est que vous fassiez toujours céder à la loi de Dieu celle du Monde. Ce que proscrit le Christianisme, c'est cette ambition qui n'est ni mesurée sur le rang, ni réglée par la modération; c'est cette cupidité dont la soif dévore, et dont les progrès suivent ceux de la fortune; c'est cette funeste terreur des jugemens des hommes qui intimide la vertu, et qui l'immole au désir de recueillir leurs applaudissemens; c'est cette affliction inconsolable qu'un malheur produit, et que la résignation ne peut pas calmer; c'est cette perplexité inquiète dans l'attente

ou dans la crainte, ce trouble constant, cette agitation soutenue qu'on nourrit par l'idée des succès ou des revers, sans permettre à la Religion de les appaiser; en un mot, c'est cette espèce d'idolâtrie à laquelle invite le Monde, quand il promet ses biens à ceux qu'il veut entraîner. Ainsi, l'Esprit Tentateur (et telle est encore la séduction de l'esprit du Monde) ose-t-il la proposer à Jésus-Christ même, *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* [Math. IV. 9.]. Or, c'est à l'exemple de Jésus-Christ que nous devons alors répondre au Monde : Il est écrit : C'est le Seigneur Dieu qu'il faut adorer, c'est le seul qu'il faut servir, *Scriptum est..... Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.* [Ibid. 10.].

Servir Dieu seul! Eh! voilà le saint mépris du Monde, dont le

Monde murmure. Pour s'en venger, il réclame l'intérêt commun que ce dédain paroît blesser.

Ah! mes chers Auditeurs, que le Monde se plaigne, il le peut souvent avec justice, qu'il se plaigne de ce mépris prétendu philosophique dont une indolente oisiveté cherche à se couvrir. Qu'il redoute l'inaction systématique de quelques hommes qui affectent de ne rien attendre du Monde, pour lui disputer le droit de rien exiger d'eux. Qu'il s'élève contre cette conduite bizarre qui, sous prétexte de former un Sage, ravit à la société un Citoyen. Funeste indifférence, dont une vaine fierté est l'origine, et dont une pernicieuse inutilité devient l'effet. Je n'ai point à défendre la cause de ces Esprits superbes qui foulent aux pieds la vanité par la vanité même; qui croyent suppléer à

tout mérite, en se faisant un mérite d'une fastueuse singularité ; comme s'il étoit permis de se borner lâchement à vivre, sous prétexte que nécessairement on doit mourir.

Non, je ne reconnois point, à ces traits, les divers enseignemens du Christianisme. La morale sainte par laquelle Dieu instruit les hommes, ne sauroit être opposée aux lois de la Providence qui les gouverne ; et, puisqu'il est évidemment dans l'ordre de la Providence que les hommes usent du Monde, il est donc évident que la morale chrétienne n'en réprouve que l'abus. Quelle est par conséquent l'instruction salutaire du Christianisme? La voici, mes chers Auditeurs. Soyez détachés du Monde, il n'est pas digne de vous ; mais soyez attachés à vos devoirs dans le Monde, si vous voulez être dignes de Dieu.

Le temps fuit: Ne soyez donc pas épris des biens que dans sa rapidité il engloutit; mais travaillez dans le temps, pour acquérir un droit aux biens de l'Eternité. Par l'usage de vos talens, méritez les récompenses du Monde, vous le devez; mais ayez Dieu pour motif, en servant les maîtres du Monde; et vous vous préparez les récompenses de Dieu.

Je vais vous étonner, mes chers Auditeurs; et cependant, j'ose le dire, il est de l'intérêt commun du Monde, que, dans la multitude des devoirs dont il exige de nous l'accomplissement, se trouve renfermé celui qui nous ordonne de n'en pas trop estimer les faveurs. Oui, Chrétiens, et c'est à votre témoignage que je m'en rapporte. C'est de l'amour immodéré des biens du Monde que naissent tous les jours les dommages qui le troublent.

Parce qu'on en recherche trop avidement les faveurs; l'ombre seule d'une disgrâce, la jalousie d'une préférence, la simple froideur d'un refus font évanouir dans le Monde la fidélité d'un sujet, le zèle d'un ami, la magnanimité d'un héros. Parce qu'on recherche uniquement les faveurs du Monde, on y règle sa propre activité sur l'espoir de sa fortune; on sert efficacement autrui quand on croit par là se servir utilement soi-même; on envisage son intérêt, pour calculer ses travaux. Parce qu'on cherche à tout prix les faveurs du Monde, on y prétend sous la simple apparence de la justice, quelque peu fondés que soient les droits. On s'efforce à les obtenir par des artifices qu'on se borne à tenir secrets. On les arrache même avec violence, pourvu qu'on ose s'en promettre l'im-

punité. On conteste à autrui les prétentions les mieux appuyées; on se maintient dans les possessions les plus suspectes; on rompt les liens de l'équité, de la charité, de l'amitié, les liens du sang, et, par là même, les liens de la société; pourquoi? Parce qu'on leur préfère les richesses, les honneurs, les vanités du Monde. Étoit-il donc si nuisible au Monde que le Christianisme nous enseignât à les mépriser?

Mais ce n'est pas au mépris des vanités du Monde que se terminent les instructions du Christianisme. Il en est une plus importante encore, et c'est celle qui vous en expose les dangers. Mépriser le Monde sans le craindre, ce seroit ne le connoître qu'à demi. Ne pas sentir l'obligation de se prémunir contre ses périls, ce seroit mécon-

noître le fond et l'essence de la Religion de Jésus-Christ.

Ah! gardons-nous, mes chers Auditeurs, d'en faire consister uniquement les devoirs dans certaines observances extérieures et sensibles qui font, il est vrai, partie du culte qu'elle prescrit; mais qui, bien loin de renfermer tout le Christianisme, sont exposées à ses reproches, quand elles ne sont pas animées de son esprit. Ainsi le Sauveur reprenoit-il les Pharisiens de ce qu'affectant une assiduité scrupuleuse aux cérémonies légales, ils violoient la loi dans les points les plus importans. Ainsi rappeloit-il à la Synagogue les paroles d'Isaïe qui avoit accusé le Peuple Juif d'offrir à Dieu l'hommage des lèvres, et de lui refuser l'hommage du cœur. [*Math.* xv. 7.]. Ainsi, disoit-il, que son Père vouloit être

adoré en esprit et en vérité, [*Jo.* IV. 23], distinguant par là ces apparences d'adoration d'une piété hypocrite, d'avec la soumission sincère d'un cœur véritablement chrétien.

Quelle doit donc être, à l'égard du Monde, la disposition d'un cœur formé et réglé par le Christianisme? C'est, mes chers Auditeurs, d'être sans cessé armé contre le Monde, parce que le Monde est ennemi de J. C.; c'est de se ressouvenir que comme le Monde a été frappé des anathêmes du Sauveur, adopter les sentimens du Monde, en goûter les maximes, en imiter la conduite, c'est partager les malédictions de Jésus-Christ. C'est de se rappeler que la perfection des vertus qu'enseigne le Christianisme a pu faire autrefois l'admiration des Payens mêmes, et qu'aujourd'hui les mœurs du Monde tendent à faire revivre

les actes du Paganisme jusques dans le sein des peuples soumis à Jésus-Christ; c'est de penser que la Religion prescrit la vigilance, l'abnégation, l'empire sur soi-même; et que, par la dissipation de l'esprit, par la liberté des sens, par la force des occasions, le Monde cherche à anéantir ces lois saintes de Jésus-Christ.

Il faut donc, pour soutenir dans le Monde le vrai caractère du Christianisme, il faut se regarder, avec Job, comme étant destiné sans cesse à combattre, à redouter comme lui le détail même de ses actions. Il faut sentir, avec S. Bernard, qu'on est investi de piéges et d'occasions de chute. Il faut, selon l'avis exprès du Sauveur, ne pas aimer le danger, parce qu'en l'aimant on y fait naufrage. Ces dangers, il faut les connoître, et c'est

le Christianisme qui vous les fait apercevoir.

Danger d'une vie inutile qui, par là même, devient coupable: Témoin la condamnation de ce Serviteur, dont le crime fut d'avoir enfoui les talens que son maître lui avoit confiés; or, quoi de plus commun dans le Monde? Danger d'une présomption secrète qui ose trouver des vertus où elle n'aperçoit pas de grands désordres: Témoin la condamnation du Pharisien qui crut pouvoir fonder son éloge sur la censure des hommes plus méchans que lui; or, combien n'en entendons-nous pas s'applaudir de ce qu'ils ne font aucun mal dans le Monde? Danger d'une vie toute consacrée aux amusemens et aux plaisirs, et dont la licence occasionne souvent d'autres excès: Témoin la condamnation du mauvais Riche, que l'a-

bus des délices de cette vie précipita dans les affreux malheurs de l'autre; or, n'est-il pas un grand nombre de Riches qui vivent ainsi dans le Monde? Danger d'une situation toujours heureuse et tranquille: Pour suivre J.-C., il faut se renoncer soi-même, et porter sa croix; or, c'est la croix qu'on fuit, et c'est contre la croix qu'on murmure dans le Monde. Danger de l'envie de plaire aux hommes: Jésus-Christ annonce qu'il désavouera devant son Père ceux qui, en présence des hommes, n'auront pas eu le courage de confesser son nom. [*Luc.* IX. 26]. Or, n'est-ce pas et de l'humble docilité de la Foi et de la pratique des œuvres saintes ordonnées par Jésus-Christ, que tous les jours on rougit dans le Monde? Danger (et celui-ci semble les renfermer tous), danger de se régler sur les prin-

cipes du Monde. Consultez le Christianisme, mes chers Auditeurs; ce que vous appelez simplement usage, coutume, air, manière du Monde, vous l'appellerez devant Dieu, sentiment illégitime, affection criminelle, passion funeste, plaie mortelle de l'ame; titre malheureux de réprobation.

Quoi donc, s'écrie ici le Mondain, dans l'amertume d'un cœur qui frémit à la voix du Dieu qui le redemande, faut-il donc transformer la Terre en solitude, vivre séparément dans la retraite, et briser les liens qui unissent les hommes, sous prétexte de les sanctifier? Conséquence outrée, mes chers Auditeurs, et par laquelle nous n'avons pas la témérité ni la folie de décréditer les principes les plus certains. Ce seroit insulter

au Christianisme, qui perfectionne la raison, que de lui supposer une morale absurde qui combat la raison même. Nous savons qu'il est possible de remplir les divers Etats du Monde, et d'être Chrétiens; mais nous disons que, pour vivre chrétiennement dans le Monde, il est un Monde auquel il faut résister et avec lequel il faut un divorce de sentiment et de conduite. Et c'est ce Monde qui anime les passions, qui les flatte, qui les autorise; c'est ce Monde où l'on trouve des plaisirs séducteurs, des usages coupables, des fêtes criminelles, des pompes scandaleuses; c'est ce Monde que vous désignez vous-mêmes, lorsque vous déplorez les erreurs, la dépravation, les chutes de ceux qui en sont les partisans; c'est ce Monde, en un mot, que presque

toutes les pages de l'Evangile nous représentent en opposition avec la doctrine de Jésus-Christ, chargé de ses anathêmes, et dévoué à ses vengeances, *Vœ Mundo.* [Math. XVIII. 7.].

Eh! mes chers Auditeurs, pour peu qu'il vous reste encore de Christianisme, vous n'envisagez pas le Monde sous un rapport plus favorable. Sur qui faites-vous, pour l'ordinaire, tomber vos égaremens? Sur le Monde. Où cherchez-vous le véritable esprit de Jésus-Christ? Parmi ceux qui vivent éloignés du Monde. Quel obstacle faites-vous valoir, quand on vous parle des vertus chrétiennes? La vie du Monde. Dans vos projets de conversion, quel est le premier? C'est celui-ci: Je me retirerai, je me séparerai du Monde, pour commencer

à bien vivre, et me préparer à bien mourir. Il vous paroît donc vrai à vous-mêmes que l'amour du Monde, tel que je l'ai dépeint, ne peut pas s'accorder avec le Christianisme.

Il est vrai, cette vérité vous afflige; mais est-ce pour nous un juste motif de la taire? C'est à vous éloigner du péril, qu'est dirigé notre ministère, et non point à vous rassurer. La flatterie, qui toujours est une bassesse, dans notre bouche seroit un crime. Quel que puisse être le sentiment des Mondains; puisque nous sommes auprès d'eux les envoyés de Jésus-Christ, nous n'avons à leur parler que le langage du Christianisme. Ecoutez sa voix, elle nous défend d'aimer le Monde, *Nolite diligere Mundum.* [1. Jo. II. 15.]. Ecoutez et tremblez: La charité de Dieu n'est point en

vous, si vous aimez le Monde, *Si quis diligit Mundum, non est caritas Patris in eo.* [Ibid. 7.]. Hélas! je vais justifier trop sensiblement la réalité de ces oracles; et achever de prémunir les Chrétiens contre la séduction du Monde, en vous montrant comment, dans les Chrétiens, le Monde détruit le Christianisme.

SECONDE PARTIE.

C'est la parole expresse de Saint Jacques que quiconque voudra être ami du siécle, dès-là devient ennemi de Dieu, *Quicumque voluerit amicus esse sæculi hujus, inimicus Dei constituitur.* [Jac. IV. 4.]. Ce sont deux maîtres qu'on ne concilie jamais. Eh! que devient le Christianisme dans ceux qui aiment le Monde? Jugez vous mêmes, mes

chers Auditeurs, de la vérité de ce que j'avance: Je prétends que le premier effet de l'amour du Monde, est d'étouffer, dans ses partisans, l'esprit du Christianisme; et ce qui est le comble du malheur, c'est que le Monde rend ensuite inutile aux Mondains l'esprit du Christianisme.

Qu'êtes-vous devenus, ô vous qui, pendant un temps, aviez joui du précieux avantage de vivre éloignés des dangers du Monde, et qu'il a enfin réussi à attirer à lui? Comment, m'écrirai-je avec le Prophête, comment l'éclat des vertus les plus pures s'est-il effacé; et comment les ombres du vice ont-elles obscurci cette piété autrefois si brillante? *Quomodò obscuratum est aurum, mutatus est color optimus?* [Thren. IV. 1.]. A cette question, le Prophête-Roi fournit la réponse. Il reproche aux Israélites de s'être

mêlés parmi les nations. Ils ont appris, dit-il, à agir comme elles; ils en sont venus jusques à offrir le même encens à leurs idoles; cette funeste communication a été l'écueil de leur sagesse, *Factum et illis in scandalum.* [Ps. cv. 36.]. Ainsi, de l'aveu du Monde même, il est rare qu'on se défende contre lui. A la force de ses attraits, on a beau opposer les premières leçons qu'on a reçues du Christianisme. Bientôt l'impression qu'elles avoient faites sur un jeune cœur, s'affoiblit. On porte le principe des passions dans le Monde; et l'artifice du Monde consiste à les flatter. Il leur donne peu-à-peu la liberté de se produire, et il ne blâme extérieurement que certains excès dont il fournit lui-même l'occasion. Seroit-ce exagérer que de dire du Monde en général, que volontiers il ne re-

connoîtroit d'autres fautes que celles qu'on ne réussit pas à déguiser? Quel est le langage du Monde? Des discours où la politesse règne, dans lesquels une noble aisance se remarque, dont des mutuels égards forment le lien; tel est, sans doute, le ton ordinaire de ce qu'on appelle les honnêtes gens du Monde. Mais aussi que de railleries amères, quoique finement assaisonnées! Que de médisances plus nuisibles au prochain, à mesure qu'elles sont plus ingénieuses! Quelle malheureuse facilité à parler d'autrui! Sur ce modèle, il suffit de médire avec adresse, de censurer avec esprit, de blâmer avec décence, d'enfoncer avec une apparente modération le glaive de la satyre; et voilà comment on s'écarte du langage de charité que prescrit le Christianisme.

Quel est l'usage du Monde? De la réserve, il est vrai, dans les manières; des apparences de modestie; les dehors de la retenue et de la vertu. C'est ce qu'exige le Monde. Mais qu'il faille éteindre dans son cœur jusques aux étincelles de la passion, ce ne fut jamais la morale du Monde. A ses yeux, c'en est assez de déguiser un sentiment trop tendre, d'observer les bienséances, de n'en point passer les bornes. On s'y permet sans peine, et ces expressions qui laissent transpirer le feu de la passion, et ces artifices qui tendent secrètement à la réveiller, et ces occasions journalières qui servent à la nourrir, et ces funestes confidences qui la préparent à éclater; et voilà comment on laisse ternir cette pureté que prescrit le Christianisme!

Quelle est la vie du Monde? La

satisfaction des sens, l'abondance, les délicatesses, le bien-être, tel est le système sur lequel il lui est ordinaire de se régler. Aisément on l'adopte; mais jusqu'à quel point! On est prêt à prodiguer jusqu'a sa santé dans les jeux, dans les plaisirs, dans les fêtes du Monde; mais on croit cette même santé trop foible pour compatir avec les abstinences et les jeûnes. Les pénitences prescrites à tous les Fidèles, le Monde les regarde comme le partage des Solitaires qui se sont séparés de lui. Sous prétexte de ne point interrompre les agrémens de la société, on enfreint facilement les lois de l'Eglise. Or, tout au plus, on se borne à faire à un de ses Ministres le facile aveu de ces infractions; et, voilà comment on anéantit l'austérité que prescrit le Christianisme.

Quel est l'esprit du Monde? Le désir de briller, et d'effacer les autres par le faste et par le luxe, sans examiner si c'est une bienséance du rang, plutôt qu'une prétention de la vanité; sans se régler sur son état, plutôt que sur un sentiment de fierté; sans laisser les distinctions et les préséances à ceux à qui le droit en appartient; c'est là une des plaintes que forme lui-même le Monde; et, par conséquent, il avoue qu'en vivant au milieu de lui, aisément on perd ces sentimens d'humilité que prescrit le Christianisme.

Quelles sont les maximes du Monde? Interrogez-le sur la vengeance. A l'entendre, c'est le senment des ames nobles. Une injure fait naître la nécessité de prouver son courage; il la faut laver dans son sang ou dans celui de l'ennemi.

Cependant le Christianisme ordonne expressément de la pardonner. Interrogez le Monde sur l'usage des divers temps de la vie; il vous dira que s'il en est un que vous deviez consacrer à Dieu, il en un aussi que vous pouvez lui dérober; que s'il est un âge pour la piété et pour la retraite, il en est un pour les passions et pour les plaisirs. Y pensez-vous? Laissez, vous ajoutera-t-il, laissez se préparer à finir leur carrière, ceux qui l'ont presque terminée. La vôtre commence, tout vous invite à en goûter les douceurs; le printemps des jours seroit mal assorti avec une austère régularité. Vous le savez mieux que moi, telle est la morale du Monde. Interrogez-le sur le choix d'un état de vie; par là même, qu'une jeune personne peut rencontrer plus de dangers dans le

Monde, le Monde n'hésite point à prononcer qu'elle ne doit pas les fuir. Il affirme qu'on est fait pour lui, dès qu'il voit des qualités propres à lui plaire. Les avantages brillans de la naissance, des talens, de la fortune, décident selon lui la vocation pour le Monde; et si, comme souvent il arrive, la voix de Dieu marque secrètement une autre route; jaloux du sacrifice que Dieu demande, et qu'il mérite, le Monde en murmure hautement; il s'y oppose avec force, et se réserve au moins le droit de pouvoir le désapprouver.

Suivez de près la conduite du Monde. Qu'est-elle ordinairement? qu'un goût frivole des amusemens qu'une oisiveté habituelle substitue aux occupations; qu'un vide total des jours qu'on employe à trouver l'art de les perdre. Et là se justifie

cette succession non interrompue de plaisirs, sous prétexte qu'ils sont innocens dans le détail; quoique cependant cette continuité même soit coupable, puisqu'elle étourdit l'ame, puisqu'elle la ravit en quelque sorte à elle-même, puisqu'elle lui fait perdre de vue Dieu et ses lois, ses propres devoirs et son essentielle destination.

Ce n'est pas, je le sais, mes chers Auditeurs, que le Monde ne parle souvent de la nécessité d'être vertueux; mais il faut avouer aussi que, selon ses principes, il est facile de l'être. Des vertus de société, d'équité, d'humanité, de générosité; des vertus commodes qui honorent un cœur, mais sans le gêner, qui répriment l'odieux de certains excès, et qui épargnent la douceur de certains penchans; des vertus auxquelles invite le sentiment seul de

la nature, mais sans qu'on leur laisse le droit de lui commander; des vertus dont l'antiquité payenne a fourni des exemples : voilà celles que le Monde reconnoît. Or, je vous le demande, sont-ce là toutes les vertus du Christianisme?

Conséquemment à ce système, le Monde se vante de trouver au milieu de lui des instructions favorables à la vertu. Il croit les découvrir dans ces livres qui présentent le tableau le plus touchant d'un amour profane, pourvu qu'ils n'y mêlent pas celui de ses perfidies et de ses fureurs. Il applaudit à l'expression vive et dangereuse du sentiment, pourvu qu'on y joigne le portrait de la fidélité et de la constance. Il permet qu'on y apprenne à nourrir des feux illégitimes, pourvu qu'on y puise de l'indigna-

tion contre les noirceurs dont ils sont la source. Il ne bannit des images du vice que les couleurs trop fortes, qui le feroient apercevoir. C'est-à-dire qu'il est, selon le Monde, une méthode de trouver les traits de la vertu jusques dans le péché.

Il appelle école de vertu, des spectacles dont on ne sort presque jamais que moins vertueux. On court au théâtre; mais ce qui surtout y intéresse, si l'on veut dire la vérité, ce n'est pas précisément qu'il corrige les passions, c'est qu'à la faveur de cette fin qu'on lui suppose, il les représente, et par là il les réveille; c'est que, pour mieux en marquer le caractère, il en peint la vivacité, et par là il les anime; c'est qu'avant que d'exposer les malheurs dont elles sont suivies,

il en étale le doux langage, le charme séduisant, la voluptueuse morale; et voilà ce qu'on y recueille, ce qu'on en rapporte, ce qu'on y retient, ce qu'on y cite le plus ordinairement. On ne s'y amuse qu'à proportion qu'on y est ému; on n'est ému que par la force des passions qu'on représente. La plus dangereuse de toutes, celle qui s'insinue le plus facilement dans les cœurs, c'est celle qu'on voudroit presque toujours voir sur la scène, jusques-là qu'on regarde comme un phénomène l'art de fixer les spectateurs et de leur plaire, quand il ne s'est pas appuyé de ce secours. A ces traits, hélas! trop ressemblans, le Monde, j'en réponds, se reconnoîtra lui-même.

Mais comment, mes chers Auditeurs, comment reconnoître alors dans le Monde les véritables traits

du Christianisme; et que devient le Monde quand l'esprit du Christianisme cesse d'y régner? Il devient ce que devint autrefois le Peuple choisi en l'absence de son conducteur. Allez, Moïse, lui dit le Seigneur, votre Peuple (Dieu ne l'appelle plus le sien), ce même Peuple que vous avez ramené de l'Egypte, est devenu un Peuple prévaricateur, *Vade, descende, peccavit Populus tuus.* [Exod. XXXII. 7.]. Il s'est éloigné des voies que vous lui aviez tracées, il en est venu jusqu'à se former une idole; et, dans son aveuglement, il s'est dit à lui-même : Voilà tes Dieux, *Feceruntque sibi vitulum, et dixerunt : isti sunt Dii tui.* [Ibid. 8.]. Quel spectacle pour Moïse! Il descend de la montagne. Au bruit dont retentit alors le camp

des Israélites, on croiroit, ainsi que le lui témoigne Josué, être frappé par le signal du combat et par les cris des combattans, *Ululatus pugnæ auditur in castris.* [Ibid. 17.]. Non, non, lui réplique le saint Conducteur du Peuple d'Israël, ce sont les chants d'un Peuple qui s'abandonne à la joie, *Vocem cantantium ego audio.* Il s'approche : qu'aperçoit-il? Le veau d'or. *Vidit vitulum.* A cette vue, l'indignation le saisit; il brise les tables de la loi qu'il tenoit en main, il abat l'idole, et bientôt il n'en reste plus que la cendre, *Contrivit usque ad pulverem.* [Ibid. 19.].

Venez aujourd'hui, descendez au milieu du Monde, Religion de Jésus-Christ; venez reconnoître ces hommes sur lesquels vous avez

imprimé le caractère auguste du Christianisme ; à qui, dès l'enfance, vous avez enseigné la sublimité de vos voies, et qui n'ont point encore ouvertement refusé de vous reconnoître pour guide. Venez, tenant en main ces sacrés préceptes que vous leur avez transmis de la part du Chef adorable du Christianisme, *Descende.* Ah ! qu'entendrez-vous dans le Monde ? Le bruit de ses vanités, les clameurs de ses fausses joies, le tumultueux fracas de ses fêtes, la vivacité, les cris, l'emportement, les fureurs de ses passions, les transports de leur ivresse, les égaremens de leur délire, *Vocem cantantium.* [Ibid. 18.]. Qu'apercevrez vous dans le Monde ? Ah ! combien d'idoles ! Et chacune a ses autels, ses sacrificateurs et ses victimes ! La fortune, l'ambition, l'in-

térêt, la volupté, la gloire, voilà les Dieux du Monde, auxquels de toutes parts on offre de l'encens, devant lesquels on se prosterne, que les uns adorent, auxquels les autres sont immolés, dont on célèbre les faveurs, ou dont on maudit les caprices, *Dixerunt: isti sunt Dii tui.*

Vous vous contenterez de gémir, Religion sainte; mais vous verrez le Monde lui-même briser les tables de la loi nouvelle que vous lui présentez; en effacer le souvenir de son esprit, en bannir l'amour de son cœur; et venir peut-être jusques à en méconnoître l'autorité, à en contester la certitude, et chercher ainsi à éteindre le céleste flambeau que vous faites encore briller. Ou, s'il est vrai que le Christianisme conserve quelque empire parmi les Mondains; j'ose le dire, hélas! ce

n'est plus aujourd'hui que la Religion des deux extrémités de l'âge : dans l'intervalle ce n'est qu'un nom. On y forme encore les enfans dans la tendre jeunesse, on y recourt soi-même quand on sent arriver la mort. Les derniers momens sont les seuls dont le Monde ne soit pas jaloux. Mourez, mourez avec les dehors du Christianisme ; le Monde y consent ; il est peu touché du danger et du grand danger où vous êtes de ne vivre dans l'Eternité que pour ses tourmens.

J'ai donc eu raison, mes chers Auditeurs, d'avancer que le Monde étouffoit l'esprit du Christianisme. Malheureusement il est aussi vrai que pour les Mondains, il en rend encore les ressources inutiles.

Je trouve les principales ressources du Christianisme dans l'assiduité de la prière, qui demande à

Dieu la véritable sagesse; dans l'utilité de la réflexion, qui en étudie les avantages; dans la force de l'exemple, qui en encourage l'exercice; dans le nombre des bonnes œuvres, qui en font éclore les fruits; dans l'efficacité des sacremens, qui en fortifient les principes; dans la grâce attachée à la parole de Dieu, qui en expose et en fait aimer les devoirs. Or, le Monde dégoûte de la prière; il étouffe les pieuses réflexions; il énerve le pouvoir de l'exemple; il interdit la pratique des bonnes œuvres; il éloigne des sacremens; il prive des instructions de la parole de Dieu. Je ne veux pas ici d'autre juge que le Monde lui-même dans l'examen du triste détail que je vais commencer.

La prière! Ah mes chers Auditeurs, si dans le monde on prioit, ou si l'on prioit bien; comment

Dieu, essentiellement fidèle à sa parole, refuseroit-il ces grâces qu'il s'est engagé solennellement à accorder, et dont le salutaire effet est de combattre l'amour du Monde? Mais j'ai promis de consulter les Mondains eux-mêmes; or, que disent-ils le plus souvent? Qu'ils ne savent pas prier : et ils ne s'en font pas un sérieux reproche, si toutefois, du ton dont ils le disent, ils ne prétendent pas s'en faire un mérite. Qu'ils n'ont pas du goût à prier; et, s'ils en font l'aveu, ils s'en dédommagent par la censure indécente de ceux qui se font une habitude sainte de la prière. Qu'ils ne trouvent pas le moment de prier; et, s'ils disent vrai, en ajoutant que la prière doit soutenir le travail, et non pas lui nuire; c'est une maxime dont ils abusent, en ne représentant la prière que

comme une pieuse oisiveté. Que quelques uns prient beaucoup, et qu'ils n'en vivent pas mieux ; mais s'il est des prières défectueuses et hypocrites, je demande, à mon tour, comment vivent ceux qui prient mal ou qui ne prient point? Le voici, mes chers Auditeurs; ils vivent sans estime pour la grâce de Dieu, sans conviction du besoin qu'ils en auroient, sans prévoyance des dangers qui les environnent, sans alarme sur l'état du passé, dans lequel ils persévèrent. Ils vivent selon les inclinations des sens, selon les désirs des passions. Il faudroit prier pour les vaincre; mais c'est une victoire à laquelle on ne sera jamais excité par le Monde.

Eh! le Monde écarte jusques aux réflexions qui aideroient à en découvrir la nécessité. Dieu a dit

qu'il feroit entendre sa voix dans le silence, [*Os.* II. 14]; et le propre du Monde est d'étourdir par la continuité bruyante de ses vanités. Il perpétue ses illusions, parce que l'illusion n'étant ordinairement aperçue que quand elle disparoît, on s'y livre sans l'apercevoir. Il offre un tableau mouvant, une scène toujours changeante, où plusieurs objets frappent en même temps, ou presque aucune ne fixe; sur lesquels l'attention s'égare plutôt qu'elle ne se réunit, et qui, cependant, l'absorbent en la partageant. Evénemens humains, biens sensibles, gloire des uns, fortune des autres, projet de ceux-ci, succès de ceux-là, jeux, amusemens, parures, assemblées, alliances; voilà, en peu de mots, l'abrégé des entretiens, et des principaux intérêts qui occupent le Monde. Je

devois ajouter (et c'est là le grand malheur); voilà les seules pensées dont on se nourrit dans le Monde.

Levez-vous, il est temps : voici le moment de la tempête. Sortez de ce léthargique assoupissement, et invoquez votre Dieu, dit autrefois à Jonas celui qui conduisoit le vaisseau dans lequel il croyoit être comme à l'abri des ordres du Seigneur, *Quid tu sopore deprimeris? Surge, invoca Deum tuum.* [Jon. 1. 6.]. Ah! du moins Jonas le connoissoit, ce grand Dieu; il fit aussitôt publiquement profession de l'adorer, il en reconnut aisément et la voix et les vengeances, parce que l'indocilité dont il s'étoit rendu coupable n'étoit pas dans lui le fruit d'un habituel aveuglement, *Propter me tempestas hæc grandis venit.* [Ibid. 12.]. Mais que, dans quelque événement malheureux de

la vie, ou lorsque quelque accident imprévu en annonce la fin, nous ayons à faire entendre, à quelques-uns de ces Mondains dissipés, la voix du Christianisme; que nous leur parlions de Jésus-Christ et de sa croix, du salut et de son importance, de la conscience et du péché, de la pénitence et de ses caractères: pour eux quels discours! Pour les y préparer, que de précautions, que de ménagemens! Hélas! ils pourroient quelquefois nous répondre, comme ceux qu'interrogeoit S. Paul: Vous nous demandez si nous avons reçu l'Esprit saint, et nous ne savons pas même s'il existe, *Sed neque si Spiritus sanctus est audivimus* [Act. XIX. 2]. N'exagérons pas, mes chers Auditeurs, mais aussi ne déguisons rien. Oui, l'on trouve des Mondains qui ne savent presque de l'Evangile

que le nom. Ils regardent la Religion de Jésus-Christ comme uniquement destinée à former un certain langage, à offrir, tout au plus, au commun des Fidèles, quelque spectacle du culte qu'elle ordonne; à n'avoir des disciples que dans les temples. Aussi, avec quelle peine ils nous entendent, lorsque nous leur rappelons qu'ils sont eux-mêmes les disciples d'un Dieu crucifié; lorsque nous leur en développons les maximes; lorsque nous le leur proposons pour modèle, et surtout lorsque nous leur en détaillons les volontés! Ce langage leur est étranger: je ne m'en étonne pas. Est-ce à Jésus-Christ, est-ce au Christianisme qu'on aime et qu'on s'accoutume à penser dans le Monde?

Y aura-t-elle du moins plus de force la voix ordinairement si persuasive de l'exemple? Grâces

immortelles en soient rendues au Dieu dont la sagesse veille sur la gloire de la Religion, et dont la bonté s'intéresse au salut des hommes! Il y a toujours, sous les yeux du Monde, de grands exemples. Il est des exemples qui illustrent le plus haut rang, et auxquels l'élévation du plus haut rang communique le plus grand éclat. Il est partout de saints exemples; il en est même un nombre plus grand encore que ne semble l'annoncer, au premier coup-d'œil, la dépravation du siécle; et la secrète éloquence des vertus chrétiennes ose braver encore l'empire du vice. Mais s'il est encore des Tobies, malgré l'idolâtrie d'Israël; si, dans le sein des désordres de Babylone, on voit des Daniels; si la loi de Dieu trouve des Eléazars prêts à lui sacrifier leur vie; et si quelque Mathathias cherche à ra-

nimer le zèle commun par la force d'un exemple particulier; une stérile admiration, qui ne laisse pas au Monde la liberté du suffrage, tel est presque l'unique tribut que la vertu en reçoit.

Je me trompe, mes chers Auditeurs; et, parce que le Monde ne paye ce tribut qu'à regret, il n'est rien qu'il ne mette en œuvre pour en frustrer les vertus du Christianisme. Ce qui devant Dieu est mérite, exactitude, fidélité, sacrifice, qu'est-il aux yeux du Monde? Scrupule, petitesse, minutie, foiblesse d'esprit, voilà comment le Monde s'efforce à défigurer la piété chrétienne, de peur qu'on ne cède à ses impressions. Ou, s'il ne lui est pas possible de dénaturer ainsi les apparences de la vertu; quel soin il prend de leur opposer le contraste de quelques légers défauts!

Quelle malignité dans l'interprétation des motifs qu'il prête à la vertu même! A l'entendre, telle personne s'attache à Dieu, parce que le Monde s'est détaché d'elle. Telle consacre à la Religion le déclin de ses jours, parce que c'est celui de ses égaremens. Dans l'un, la vertu est l'ouvrage de ses malheurs. L'autre trouve les bornes de ses passions dans celle de ses lumières. Rarement vous entendrez dire dans le Monde : Dieu l'a touché, il s'est converti : Plus rarement encore, c'est une ame chrétienne, un cœur pénétré d'amour pour Dieu, fidèle à sa grâce. Non, non; de tels exemples paroîtroient touchans, ils inviteroient à les suivre; et c'est pour cela que le Monde, qui craint de les voir, réussit à se les dissimuler.

De là, à plus forte raison, l'éloignement de ces bonnes œuvres que

les Chrétiens fervens ajoutent à l'accomplissement de leurs essentiels devoirs, et qui, dans les Chrétiens lâches, deviendroient un moyen de rentrer dans leurs devoirs même. Zachée cherchoit à voir le Sauveur, *Quærebat videre Jesum*, [Luc. XIX. 3.]; il en obtint cette visite de salut qui, d'un Publicain avide, en fit un Juste désintéressé. Cet homme, qu'obsédoit un esprit impur, marqua sensiblement à Jésus-Christ de l'empressement et de la foi, *Videns... Jesum a longè cucurrit, et adoravit eum*, [Marc. v. 6.]; et il prépara ainsi sa délivrance. Cette femme payenne, dont nous parle l'Evangile, porta aux pieds du Messie la vivacité de ses vœux, *Mulier ut audivit de eo,..... intravit et procidit ad pedes ejus*, [Marc. VII. 25.]; et bientôt fut mis en fuite le cruel Démon dont sa fille étoit tour-

mentée. Eh! que ne pouvons-nous engager les Mondains à venir honorer quelquefois Jésus-Christ sur ses autels, ou à le visiter dans les pauvres qui sont ses membres! Que ne pouvons-nous les inviter efficacement à chercher Dieu par l'ardeur de leurs désirs; les porter à quelques-unes de ces lectures qui pénètrent une ame de l'onction de la piété, ou qui l'instruisent de ses obligations; les attirer par la majesté touchante des cérémonies de l'Eglise, lorsqu'elle étale avec pompe les honneurs qu'elle rend à Jésus-Christ! Que dis-je, mes chers Auditeurs? Il n'est pas jusques au nom de la piété que le Monde ne veuille décréditer, pour en étouffer les sentimens. La dévotion qui, selon le portrait qu'en a fait un Saint des plus célèbres, des plus ingénieux, (qu'il me soit permis d'ajouter, des

plus aimables, c'est S. François de Sales), la dévotion qui ajoute au feu de la charité cette flamme qui la rend plus active et plus prompte dans l'accomplissement des commandemens de Dieu, et dans l'exercice des conseils, cette dévotion, le Monde affecte de la représenter comme un ridicule ou comme un travers, dont il est de la sagesse de se garantir.

On ne veut pas passer pour dévots. Et veut-on dire par là qu'on ne veut qu'une dévotion réglée selon le véritable esprit de l'Eglise; qu'on n'exclut que quelques idées particulières, quelques singularités bizarres, quelques usages plus capables de surprendre que propres à édifier, quelques méthodes extraordinaires, plus faites pour décréditer la piété, que pour en ins-

pirer l'amour? Non, mes chers Auditeurs. Dans le sens et selon l'esprit du Monde, ne vouloir pas être dévots, c'est ne vouloir pas témoigner spécialement qu'on s'assujettit avec humilité aux pratiques saintes du Christianisme; mais affecter d'en méconnoître, et quelquefois d'en mépriser les maximes. Disons plus encore: c'est prétendre allier deux choses inconciliables: c'est vouloir être Chrétiens et Mondains, Chrétiens rarement, et dans un petit nombre de circonstances, Mondains habituellement, et toutes les fois qu'on paroît dans le Monde. C'est vouloir retenir du Christianisme ce qui suffit aux yeux des hommes, pour ne paroître pas l'abjurer, et dédaigner ce qui en est ou l'aliment ou la perfection. C'est professer foiblement le Christia-

nisme, en craignant de le professer trop hautement.

Ah! mes chers Auditeurs, je sens ici redoubler mon zèle: Est-ce donc être dévots dans le sens abusif qu'on donne à ce terme, que d'aimer à s'unir souvent avec Jésus-Christ dans le sacrement de son amour? Quoi! pour demeurer au milieu des hommes, il a renversé les lois de la nature, *Medius vestrûm stetit*; et l'on croit ne pas violer celles de la reconnoissance, en se permettant de l'abandonner! *Vos nescitis.* [Jo. 1. 26.]. Sa présence dans le sacrement de l'autel, voilà un des dogmes du Christianisme; les grâces qu'il communique à ceux qui le reçoivent, les douceurs qu'on y goûte, voilà les leçons et les consolations que promet Jésus-Christ; et, sous prétexte de n'être pas

dévots, on refuse d'approcher de lui. Non, il n'est plus qu'un pas à faire; c'est de renoncer à Jésus-Christ, sous prétexte de ne point passer pour Chrétiens.

Insensiblement le Monde y dispose. La dissipation de la vie commence à éloigner de la sainteté des sacremens, et bientôt après le désordre des mœurs en interdit totalement la fréquentation. On laisse aux gens de bien le soin de se purifier souvent dans la piscine sacrée de la pénitence; on en sent augmenter au dedans de soi le dégoût avec le besoin. On se dit intérieurement: Comment allier l'usage des sacremens avec la vie du Monde; au lieu de dire: Comment concilier la vie du Monde avec le Christianisme? Alors, combien se décident, si j'ose parler ainsi, à

s'excommunier eux-mêmes! Combien n'en voyons-nous pas, que les mœurs du Monde écartent de la table de J. C., dans le temps même où l'Eglise en impose une étroite obligation!

Ah! du moins, pour rappeler à Dieu les Mondains, faites-vous entendre à eux avec cette énergie qui vous est propre, Vérités frappantes du Christianisme. Tonnez jusques dans le profond de leur ame, Voix sacrée des Evangélistes et des Prophêtes! Mettez, Seigneur, mettez sur nos lèvres ces paroles de persuasion, dont la force a triomphé de l'Univers. Comme autrefois à Athènes, envoyez de nouveaux Pauls qui annoncent la résurrection du dernier jour, et la terreur de vos jugemens. Comme à Ninive, suscitez de nouveaux Jonas qui répandent l'effroi de vos me-

naces, et qui prêchent la nécessité de la pénitence. Comme à Jérusalem, remplissez de votre Esprit de nouveaux Apôtres, qui attestent la mission, la gloire, la divinité de Jésus-Christ sorti du tombeau. Il s'agit d'arracher aux amateurs du Monde le perfide voile qu'il leur a mis sur les yeux, pour qu'ils se perdent avec plus de tranquillité.

Nous en sommes effrayés, Seigneur, par respect pour vos ordres, par zèle pour votre gloire et pour leur salut ; nous faisons retentir le lieu saint des oracles de votre Evangile; mais à qui, grand Dieu, ordinairement l'annonçons-nous? A des ames fidèles, et qui nous écoutent avec docilité, parce que nous sommes vos Ministres; à des Chrétiens déja détachés du Monde, et qui trouvent, dans votre parole,

leur plus douce consolation; au simple Peuple qui nous sera toujours cher, parce qu'il attire toujours vos regards, et parce que vous nous avez surtout ordonné de l'instruire. Mais hélas! combien de fois notre zèle s'excuse envers ceux auxquels il est le moins nécessaire! Les paroles qu'il nous dicte, ne s'adressent-elles pas le plus souvent à ceux qui nous entendent le moins! Souvent nous peignons les horreurs du péché à des Justes qui le fuyent; la terreur des vengeances divines à des ames innocentes qui sacrifient tout pour les éviter; les désordres de l'impiété à des Chrétiens remplis de foi; la nécessité d'une conversion prochaine à des Pénitens déja convertis; les dangereuses surprises de la mort à des hommes vigilans qui sans cesse s'y préparent. Ce sont communément

les fervens Chrétiens qui nous entendent; mais par quelle voie ferons-nous parvenir la sainte parole de Dieu jusques aux oreilles des Mondains?

Pour leur rappeler les vérités du Christianisme, il faudroit abandonner nos chaires, et transformer en elles ces funestes asiles, où le Monde forme un rempart contre les traits de votre grâce. Comme autrefois votre voix puissante terrassa sur le chemin de Damas un ennemi de votre loi, *Audivit vocem* [Act. IX. 4.], il faudroit que tout-à-coup la voix de quelque Prophête pût éclater dans les lieux d'assemblées, de jeux, de spectacles, suspendre les entretiens, jeter l'étonnement dans les cercles, et frapper de saisissement les spectateurs.

Il faudroit que, dans ces festins, où, après la liberté des discours, la hardiesse des sentimens en ma-

tière de Religion, et l'impiété des plaisanteries, on entend, ainsi qu'au festin de Balthazar, louer indignement des Dieux étrangers, Dieux des sens, Dieux des passions, Dieux du Monde, *Laudabant Deos suos*, [Dan. v. 4.], on vît comme autrefois tracer subitement, sur la muraille, non un arrêt de mort (ce ne sont pas là mes vœux), mais la formidable menace de cette sentence inexorable que les Livres saints nous ont transmise, et qui fera, mais trop tard, le désespoir des Mondains.

Il faudroit que, pénétrant au milieu de cette multitude oisive et indolente d'hommes aveuglés sur leurs devoirs, et indifférens pour leur salut; élevant la voix comme Pierre, dans ce mélange confus de Mondains insensibles ou obstinés, armés comme lui de la force de

l'Esprit saint, *Levavit vocem suam, et locutus est eis,* [Act. 11. 14.], nous pussions en obtenir le silence, présenter l'énergique tableau de la Religion, en porter la conviction dans les esprits, et en faire naître l'amour dans les cœurs.

Il faudroit plus encore; il faudroit que notre voix fût aussi puissante que celle qui, au dernier jour, troublera les morts jusques dans le creux des tombeaux, ranimera leurs cendres, et les citera devant le trône de Dieu, *Mittet angelos suos cum tubâ, et voce magnâ.* [Math. XXIV. 31.]. Il faudroit que l'efficacité de nos paroles ouvrant le tombeau du péché, ranimant les principes de vie, avec l'aide de Dieu, faisant briller la lumière de la grâce, en secondant les impressions, réussît enfin

à citer les Mondains au tribunal de la force de leur conscience.

Mais non, grand Dieu, non, vous ne devez point au salut du Monde de tels prodiges; et nous, vos foibles Ministres, comment pouvons-nous désormais y coopérer? Si notre zèle doit n'avoir aucune borne, il en est à notre ministère. Le Monde s'offenseroit de nous les voir transgresser; il veut périr; et il nous empêche de nous opposer à sa perte. Ainsi donc, comme à Jérémie tristement assis sur les débris de sa patrie, il ne reste aux Prédicateurs de l'Evangile que des pleurs et des gémissemens, *Sedit flens, et planxit lamentatione*, [Pref. Thren.]. La Religion abandonnée par ses propres enfans; le petit nombre de véritables Chrétiens qui l'honorent; la solitude dans laquelle elle gémit; voilà,

voilà donc ce qui succède, parmi nous, à ce Peuple nombreux que formoient nos Pères, à cet empire brillant qu'elle exerçoit sur eux, à cette prééminence qui lui concilioit tous les hommages, *Quomodò sedet sola Civitas plena Populo*! [Thren. 1. 1.]. Encore, à quoi serviroient notre douleur et nos plaintes? Mes Frères, nous sommes autorisés à les produire; nous devons justifier la Providence qui vous offre toujours la lumière destinée à vous éclairer. Dieu en fait assez pour vous attirer à lui. C'est le Monde qui vous sépare de Dieu; ce n'est donc qu'en fuyant le Monde, que nous pourrons être unis à Dieu, et dans le temps et dans l'Eternité bienheureuse, que je vous souhaite. Au nom, etc.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

SAGESSE DE LA LOI DE DIEU.

Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non transibunt.

Le Ciel et la Terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. *S. Luc.*, Chap. 21.

Comme Dieu, du trône immuable de son éternelle existence, voit s'écouler devant lui les siécles, se succéder toutes les révolutions qui

renouvellent la surface de la terre, de nouveaux peuples remplacer ceux que le temps a engloutis; il a voulu aussi communiquer à sa parole, une force divine qui en perpétue la durée et qui la met à l'abri du ravage des opinions, de la conjuration des erreurs, et des révoltes de l'infidélité. Depuis que Dieu a parlé aux hommes, pour leur donner sa loi; toujours cette loi a trouvé des adversaires divisés entre eux, il est vrai, par les divers genres de leurs attaques, mais réunis par un dessein commun d'en détruire le régne. Ils ne sont plus, ces anciens ennemis de Dieu, qui livrèrent à la loi de Dieu les premiers combats; et cette loi subsiste encore. Ceux qui, de nos jours, lui sont rebelles, disparoîtront à leur tour, et la loi leur survivra. Un de ses

triomphes, c'est de demeurer inébranlablement établie sur les ruines multipliées des audacieux qui espèrent l'ébranler. Le Seigneur y a solennellement engagé sa promesse; et nous en voyons déja, en partie, l'exact accomplissement. *Verba autem mea non transibunt.*

Ne croyez pas cependant, Chrétiens auditeurs, que ce prodige de la puissance de Dieu, mette votre fidélité hors de péril. Elle peut s'effacer dans vous, cette loi sainte, quoique toujours subsistante au milieu du Monde. Ce n'est à aucun de nous personnellement, ce n'est à aucun peuple en particulier, qu'il a été promis de conserver le royaume de Dieu. Il a pu être enlevé à Israël, et transporté parmi les nations. Ne cessez donc jamais d'estimer et de respecter la loi, si vous ne voulez

point en perdre le précieux dépôt.

Exhortation peu nécessaire, sans doute, dans ce saint lieu, où l'amour et le zèle de la loi, conduisent, pour l'entendre, les Ministres qui sont chargés de l'annoncer. Mais exhortation convenable dans des temps où la docilité qui se soumet à la loi, ne cesse d'entendre déclamer contre la loi. Que n'imagine-t-on point pour la décréditer? Les uns, pour la saper jusques dans ses fondemens, voudroient en combattre l'existence; comme si les détails, dans lesquels Dieu daigne descendre, étoient indignes de sa grandeur. Quelques-uns vont au même terme, par une autre route; ils la présentent comme étant au moins inutile et superflue, et par conséquent comme peu digne de sa sagesse. Enfin, il en est qui

en objectent les rigueurs, pour en conclure qu'elle est inconciliable avec sa bonté.

Dans un autre Discours, je vous exposerai, mes chers Auditeurs, comment la loi de Dieu dérive de sa grandeur même! Mon seul dessein est aujourd'hui de la justifier des deux derniers reproches. Je les séparerai, pour mettre plus d'ordre dans la matière, et plus de brièveté dans les discours. Je commence par examiner l'objet de la loi : Dieu qu'elle nous apprend à honorer : Nous-mêmes qu'elle contribue à régler : La société des hommes, à l'égard de laquelle elle sert à nous diriger. Sujet immense! Je me borne, dans cette instruction, à vous donner une idée de la loi, par rapport au culte qu'elle nous enseigne à rendre à Dieu, et par rapport à la règle qu'elle nous

offre à nous-mêmes. Je vous ai parlé déja de son influence, sur le bien public (*). *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Il est peu, si toutefois il en est, de ces hommes dont la raison égarée essaye de croire qu'ils ont eu le hasard pour principe, dans l'affreuse espérance d'avoir le néant pour terme. Mais il en est un assez grand nombre, à qui les lumières de leur esprit démontrent un Dieu créateur du Monde, en même temps que leur cœur passionné voudroit effacer l'idée d'un Dieu Législateur des hommes, ou qui voudroient n'en lire la loi que dans leur raison. Ce Dieu, dont ils ont reçu l'existence, en exige le tribut. Son être

(*) T. I. Sermon du second Dimanche de l'Avent.

et ses bienfaits, voilà les titres sur lesquels ses droits sont fondés. Et, par là même que l'homme est capable de connoître Dieu; c'est évidemment pour l'homme une obligation de l'honorer.

Ce que Dieu mérite, ce que l'homme est en état de lui rendre, tel est le fondement solide et inébranlable du culte que nous lui devons. Or, c'est là la règle fixe et déterminée de ce culte que nous trouvons dans la sagesse de la loi. D'une part, tout ce qu'elle prescrit est digne de Dieu; de l'autre, nous n'offrons rien à Dieu qui soit vraiment digne de lui, si nous ne sommes pas dirigés par sa loi.

En vain on s'est écrié: Que font à Dieu nos hommages? Quel intérêt peut-il y prendre? Quel bien en résulte-t-il pour lui? Méprisable question que forme l'impiété,

qu'elle s'essaye d'ériger en maxime, et dans laquelle elle prétend renfermer la dispense du culte que nous ordonne la loi. Question présomptueuse que d'un seul mot on peut résoudre et confondre. Car, dès que Dieu explique sa volonté, à qui peut appartenir le droit d'en sonder témérairement les motifs? Est-ce à nous qu'il convient d'interroger la Majesté suprême? Dieu doit-il nous rendre compte de ses desseins, parce que nous devons lui rendre compte de nos œuvres? Quelle est donc sur nous la force de son empire, si nous ne devons obéir, que lorsqu'il nous manifeste les vues qui le déterminent à nous commander? Question insensée. Eh! qui a jamais prétendu que le bien essentiel de Dieu dépende de nous, et qu'entre nos mains soient son bonheur et sa gloire? Ce sont moins

ses intérêts qu'il recherche que les nôtres. Que peut donc votre frivole objection contre la sagesse de sa loi ? Vous demandez pourquoi Dieu vous l'impose. Je réponds : Parce que Dieu nécessairement aime l'ordre, et parce qu'il est essentiellement dans l'ordre que tout se rapporte à Dieu. La justification de sa loi se trouve dans la nature de Dieu même. Ce qu'il est, vous indique ce que, par rapport à lui, vous devez être. Car, si Dieu est incontestablement le premier, et le souverain Maître, s'il est le seul grand, s'il est le seul dont l'existence soit sans limite, le pouvoir sans foiblesse, la science sans obscurité, la sagesse sans défaut, la bonté sans mesure, toutes les perfections sans mélange; quoi de plus raisonnable et de plus légitime que le culte qu'il exige

de nous, et qu'il exprime dans sa loi?

Aussi, comme la majesté de Dieu imprime à nos obligations envers lui une force qui subjugue; on rougiroit de se refuser ouvertement à l'aveu qu'il faut honorer l'Etre suprême; c'est le langage même de l'Impie qui voile, sous cet aveu, la folie de son audace. S'il tend à détruire en détail le culte divin, il n'ose pas cependant entreprendre d'en abolir jusqu'au nom; et, tandis qu'artificieusement il dispute contre chacun des points de la loi en particulier, il craindroit de voir retomber sur lui l'horreur du blasphème qui ne reconnoîtroit point de loi. Sa ressource, c'est en ne contestant pas toute la nécessité d'un culte, de se réduire uniquement à celui du cœur qu'il

prétend être le seul digne de Dieu.

Le culte du cœur! Ah! mes chers Auditeurs, n'est-ce donc pas celui que nous prescrit la loi? N'est-ce pas le cœur qui nous soumet à Dieu, qui nous attire à Dieu, qui nous fait aimer Dieu? Je dis encore, et je le dis après S. Paul, n'est-ce pas la sainte affection du cœur qui engage l'esprit à croire aux oracles de Dieu? *Corde creditur.* [Rom. x. 10.]. N'est-ce pas le cœur que la Religion nous ordonne d'offrir à Dieu, et dont elle nous répète que Dieu est jaloux? N'est-ce pas le sacrifice du cœur sans lequel elle nous apprend que Dieu rejette celui de nos lèvres? N'est-ce pas le cœur dont elle nous avertit que les sentimens donnent devant Dieu du prix à nos œuvres? N'est-ce pas la pureté du cœur qui, selon ses

principes, fixent les complaisances de Dieu? N'est-ce pas le repentir du cœur qu'elle nous présente comme le moyen de désarmer Dieu? N'est-ce pas la préparation du cœur qu'elle dit être écoutée favorablement de Dieu? N'est-ce pas un cœur dur et insensible, un cœur double et faux, un cœur hypocrite et dissimulé, un cœur obstiné et endurci, qu'elle nous peint comme l'objet de la haine de Dieu? On peut donc le dire, sa Religion est la Religion du cœur. Elle tend à le réformer, à le purifier, à le perfectionner; elle condamne tous les vices du cœur, tous les déréglemens du cœur, toutes les passions désordonnées du cœur. C'est, à proprement parler, sur le cœur qu'elle travaille. Et, puisque selon les ennemis mêmes de la loi de Dieu, il est juste que nos cœurs honorent

Dieu; elle est donc sage cette loi qui nous enseigne en détail à honorer Dieu du fond de nos cœurs.

Or, voici en quoi elle est vraiment supérieure aux vues naturelles que l'on affecte de préconiser dans les lumières de la raison, pour s'autoriser à méconnoître les instructions de la loi. C'est qu'en exigeant le culte intérieur que le cœur doit à Dieu, la loi doit y joindre ce qui sert à l'aider et à l'affermir. Car telle est, mes chers Auditeurs, la fin spéciale, telle est l'effet propre et ordinaire de ce qu'il y a d'extérieur dans les pratiques, et, si je puis parler ainsi, dans le corps et la substance des œuvres : Le sentiment doit être l'ame; et ce seroit n'en saisir que les apparences, que de ne pas s'apercevoir qu'elles sont dirigées à produire, à soutenir, à animer les

dispositions du cœur. Mais que fait la Religion? Elle employe, pour humilier le cœur, les dehors efficaces de la pénitence; pour l'attendrir, le souvenir touchant des mystères; pour l'élever, le spectacle majestueux des cérémonies et des temples; pour l'encourager, l'édifiante réunion et les nombreuses assemblées des Fidèles; pour l'émouvoir, le ministère de la parole; pour le convertir, l'idée des bontés de Dieu et le tableau de ses vengeances. C'est-à-dire, qu'en nous prescrivant des devoirs, elle nous fournit en même temps des secours pour les remplir.

Supposons, pour un moment, que, selon les prétentions d'une fausse sagesse réprouvée de Dieu, tout se réduise à ce sentencieux oracle: Dieu ne veut que les hommages secrets du cœur: J'en prends à té-

moin la bonne foi des hommes; quelle impression feroit, sur eux, une Religion sèche et stérile, telle que la voudroient ceux qui n'osent dire publiquement qu'ils n'en veulent point? Comment les hommes professeroient-ils, à la gloire extérieure du Seigneur, un culte qui ne paroîtroit point? Quel seroit le règne visible de Dieu sur la Terre, si la Terre ne l'honoroit point sensiblement? Disons plus encore: Quel est le culte du cœur, de la part de ceux qui, à l'exception de celui-là, n'en reconnoissent point? Quels sont leurs hommages? Ce n'est pas celui de la prière; à les entendre, Dieu ne change pas ses desseins selon nos désirs, parce qu'il sait mieux que nous ce dont nous avons besoin. Ainsi, sous le spécieux prétexte de reconnoître en lui une Providence qui règle

tout, on se livre à une indolence qui ne lui demande rien. On veut avoir droit à ses grâces, et s'épargner la peine de les solliciter. On attend tout de lui, sans qu'il doive rien attendre de nous. Ce n'est pas celui de la vigilance sur soi-même. Ils la regardent en pitié comme l'apanage d'une ame timide, ou comme l'esclavage d'une ame foible. Ainsi, sous le spécieux prétexte de n'être point assujetti par la bonté de Dieu aux soins d'une servitude pénible, on favorise une liberté dangereuse. On néglige toutes les précautions qui gênent, pour s'abandonner aux idées qui plaisent; on permet aux inclinations de décider des devoirs. Ce n'est pas celui du sacrifice des passions; ils ne cessent de répéter qu'elles sont une inspiration de la nature, et le partage nécessaire de l'humanité. Ainsi, sous le spé-

cieux prétexte de trouver, au dedans de soi, la force de tous ses penchants; on nourrit l'ardeur qui porte à les suivre; on en excuse les effets, parce qu'on ne peut pas s'en reprocher le principe. On n'y aperçoit pas le crime, ou l'on n'en accuse que la nature pour disculper la volonté. Ce n'est pas celui de l'assujettissement des sens. Un point de leur système est de regarder comme superstitieux le mérite d'une mortification dont le corps est la victime. Ainsi, sous le spécieux prétexte d'adorer Dieu en esprit, on fomente les révoltes d'une chair rebelle. On entretient l'opiniâtreté des combats qu'elle livre à l'ame, par lesquels elle l'affoiblit et parvient trop sûrement à en triompher.

Et avouons-le, mes chers Auditeurs, si c'est là honorer Dieu, c'est l'honorer à peu de frais. Si

c'est là ce qu'on appelle le culte du cœur, qu'on nous marque en quoi il consiste. Est-ce dans le sentiment de l'excellence et de l'infinie grandeur de Dieu? Mais ce sentiment nécessaire et de pure spéculation, on peut le conserver au milieu des plus grands désordres. On peut donc rendre, au Dieu des vertus, tout ce qu'on lui doit jusques dans le sein des vices. Est-ce dans le sentiment de la préférence que Dieu mérite? Mais à quoi se reduit cette préférence, s'il est des objets auxquels nous ne soyons pas obligés de le préférer? Est-ce dans le sentiment de son pouvoir et de son autorité? Mais à quoi sert de reconnoître l'universalité et l'étendue de son domaine, si ce n'est pas pour nous un devoir continuel de lui obéir? Est-ce dans le sentiment de sa science et de sa véracité? Mais

quelle influence aura sur nos esprits la vérité éternelle, s'il nous est libre de ne pas souscrire à ce qu'elle nous révèle? Est-ce dans le sentiment de ses miséricordes? Tout légitime qu'il est, Dieu peut-il l'agréer comme un hommage, lorsque, par l'abus qu'on en fait, il devient un attrait pour l'outrager?

Disons-le clairement : Le seul sentiment de l'existence de Dieu qu'accompagne le terme d'adoration, ou, si vous voulez, l'adoration même, voilà donc tout leur culte, et selon eux toute la loi. Loi facile et commode qui n'offre aucun détail de précepte, qui n'assigne à Dieu aucun droit, qui n'énonce aucune obligation particulière pour les hommes, qui ne consacre aucun jour, qui n'admet aucune solennité, qui ne fixe aucun devoir. Loi sté-

rile et muette qui ne propose rien, qui n'instruit de rien, qui n'ordonne rien, qui ne détermine rien. Loi obscure et ambigue, dont chacun peut interpréter les conséquences à sa manière, que tous peuvent plier à la bizarrerie de leurs idées, varier selon leurs caprices, étendre ou restreindre à leur gré. Loi, par conséquent, inefficace; c'est le développement et l'explication des divers points qu'une loi renferme, qui répand sur la loi même un principe de forme et d'activité.

Et c'est en quoi, mes chers Auditeurs, brille la sagesse de la loi que nous avons reçue de Dieu même. Elle nous dirige, en nous offrant une règle sûre. Elle prévient nos erreurs, en nous traçant la route. Elle nous met à l'abri de ces abus, de ces excès, de ces travers qui

ont été si fréquemment l'écueil des hommes les plus sages, lorsqu'ils ont prétendu rendre des honneurs à la Divinité, sans apprendre d'elle comment il convenoit de l'honorer. S'il est certain, comme l'a dit Tertullien, que notre ame est naturellement chrétienne (il entendoit par là ces sentimens que Dieu a gravés dans elle pour l'attirer à lui); il est certain aussi que c'est à l'aide de la loi qu'elle apprend de Dieu à les lui témoigner. Reconnoître humblement l'Etre infini de Dieu, voilà l'adoration; aquiescer à tous les oracles dictés par la vérité suprême de Dieu, voilà la Foi; tempérer la crainte de la justice de Dieu par le souvenir de ses bontés, voilà l'Espérance; aimer Dieu par dessus tout, le préférer à tout, suivre ses volontés, voilà

la Charité. Et telles sont les vertus qui se terminent directement à Dieu, et qui sont ordonnées par sa loi. Or, c'est pour les entretenir ces vertus, dont le principe (en supposant toujours l'influence de la grâce) est dans l'esprit et dans le cœur de l'homme; que la loi appelle à leur secours un appareil sensible dont l'homme puisse être frappé. De là le culte visible qu'a établi la loi; de là ces observances religieuses qui font partie de la loi; de là cette pompe et cette solennité des usages introduits et commandés par la loi.

Moyens si évidemment utiles que, si l'on commence par dépouiller la loi de ce qui paroît au premier coup-d'œil n'en être que l'écorce, on en vient bientôt jusqu'à en transgresser la substance même; si l'on

néglige ce qu'il y a d'extérieur dans ce culte, on touche au moment de voir se déraciner le principe du culte intérieur et secret. C'est ici l'expérience que je cite en preuve : sans les dehors qui l'accompagnent, la piété languit. Ce que vous regardez comme n'en étant que d'inutiles circonstances, en devient le fructueux aliment. Eh! non, ne vous flattez pas que votre cœur soit intérieurement chrétien, dès que vous ne remplirez pas extérieurement les devoirs du Christianisme.

Pour justifier sur ce point votre criminelle langueur, vous nous dites que Dieu voit le fond de votre ame, et que vos démonstrations n'ajoutent rien à ses connoissances. Vous dites vrai ; mais est-il également vrai que l'activité de vos démonstrations n'ajoute rien à

la vivacité de vos sentimens? Ah! de saintes réflexions embrâsoient le cœur de David. La lecture seule de la loi attendrissoit jusques aux larmes le Peuple choisi. La voix des Prophêtes y opéroit des changemens. Et n'est-ce pas encore aujourd'hui dans les conversations avec Dieu, dans les méditations sur les vérités du salut, dans l'instruction de la parole divine, que les Fidèles puisent de nouvelles forces pour s'attacher à Dieu. Vous nous dites que le Seigneur remplit tout de son immensité, et que l'Univers entier est le sanctuaire de sa gloire. Vous dites vrai; mais est-il également vrai que vous soyez pénétrés de la pensée de Dieu dans les différens lieux de l'Univers aussi facilement que dans les temples. Avouez-le, il se montre partout à

vos yeux ; et vous ne l'apercevez presque jamais. De toutes parts, il vous investit; et vous oubliez que vous vivez dans lui; le spectacle de sa puissance qui vous frappe, produit rarement l'idée de sa présence qui doit vous régler. Dieu paroît borner l'endroit de sa demeure, pour mettre des bornes à la dissipation qui vous aveugle. Il choisit une maison particulière, pour que vous en fassiez une maison de recueillement et de prière. En effet, si vous vous occupez spécialement de Dieu, c'est dans le lieu où spécialement il réside. Si vous lui demandez singulièrement des grâces, c'est dans le lieu où, selon qu'il le déclare, singulièrement il les accorde. Si votre cœur se dilate, c'est dans ces mêmes temples où la majesté de Dieu se concentre pour vous. Que rarement ils élèvent

leurs désirs et leurs affections vers Dieu ceux-là qui, par négligence ou par dédain, entrent rarement dans la maison de Dieu! Vous nous dites que dans la sincérité de vos regrets, Dieu lit le désaveu de vos péchés. Vous dites vrai; mais est-il également vrai que vous fussiez vivement touchés de vos désordres, s'il ne vous étoit pas ordonné d'en rappeler le souvenir, pour en préparer l'aveu. Cet aveu, que la loi exige, n'excite-t-il pas la douleur que la pénitence doit produire? Connoîtriez-vous aussi distinctement, vous reprocheriez-vous aussi amèrement, détesteriez-vous aussi efficacement vos péchés, si Dieu ne vous imposoit pas l'obligation de les accuser? Dieu envoya Nathan à David, pour lui inspirer le repentir de son crime. Hélas! si ce n'étoit pas pour vous un devoir de les avouer

à ses Ministres, vous penseriez peu à vous repentir des vôtres. Vous nous dites que les bienfaits de Dieu doivent, par eux-mêmes, exciter la reconnoissance. Vous dites vrai : mais est-il également vrai que ce sentiment de reconnoissance vous occupe, lorsqu'il n'est point aidé par le souvenir des bienfaits de Dieu que vous rappellent les jours consacrés à en célébrer la mémoire? Ces jours de sanctification et de solennité que la loi de Dieu a expressément désignés pour les actes particuliers de Religion, ne vous ramènent-ils pas aux œuvres du salut? Et, comme ils sont, d'une part, la tradition et le monument de ce que Dieu a fait pour vous, ne sont-ils pas, de l'autre, un avertissement et une instruction de ce que vous devez faire pour lui? Supprimez ce que nous appelons le jour du Sei-

gneur ; et bientôt toute la succession des vôtres, abandonnée aux affaires, aux occupations, aux distractions, aux amusemens de la vie, vous laissera oublier le Seigneur lui-même. Qu'on s'écarte des divers points auxquels assujettit la loi de Dieu ; bientôt ou l'indolence ne l'honore plus, ou la superstition le déshonore, ou la froideur l'oublie. Il n'y a plus ni règle, ni ordre, ni sagesse dans le culte divin. Dès-lors tout devient arbitraire, tout est mobile comme l'opinion, tout est changeant comme l'usage, tout est déréglé comme l'imagination, tout est inconstant comme la volonté des hommes. Dieu a donc fait sagement de désigner, par une loi expresse, ce qu'il exige ; de leur marquer quel tribut ils lui doivent, en se montrant à eux comme la fin à laquelle ils sont obligés de

tendre; et de leur frayer la voie par laquelle ils doivent y arriver.

Ce qui nous donne un rapport direct avec Dieu, voilà le premier objet de la loi : Il en est un autre, c'est nous-mêmes; et c'est encore là qu'éclate la sagesse de la loi de Dieu.

SECONDE PARTIE.

Ce que disoit Saint Paul, dans l'humble sentiment de sa foiblesse, lorsqu'il représentoit l'opposition des deux lois contraires, dont il sentoit les impressions; l'une qu'il appeloit la loi de l'esprit, et l'autre qu'il appeloit la loi des sens; on le répète tous les jours, mais dans un sens bien différent. L'Apôtre gémissoit sur la force de ces inclinations qui nous portent au mal, et qui tendent à nous captiver sous

la loi du péché; il en concluoit qu'il est heureux d'être affranchi de ce corps mortel, triste source d'humiliation, en ce qu'il est si souvent la funeste occasion du crime, *Infelix ego homo! Quis me liberabit de corpore mortis hujus?* [Rom. VII. 24.]. Nous, au contraire, par un principe de perversité et de déréglement, nous nous récrions contre la loi sainte qui réprime nos penchants. Et, parce qu'au lieu de nous affliger de ce qu'ils ont de mauvais, nous aimons ce qu'ils ont de satisfaisant; nous croirions trouver notre félicité dans l'exemption d'une loi qui les importune et qui les gêne.

Nous faisons consister notre malheur, non dans la violence des passions qui nous attaquent, mais dans l'obligation qui nous est imposée de les vaincre, *Infelix ego homo.*

Obligation néanmoins vraiment digne de la sagesse de Dieu, et qui caractérise celle de sa loi. En voulez-vous la preuve en peu de mots? Voyez ce que la loi de Dieu opère sur l'homme qui s'y soumet; et voyez ce que l'homme devient, lorsqu'il se soustrait à la loi de Dieu.

Quel bien prouve donc à l'homme la loi de Dieu? Ah! mes chers Auditeurs, elle lui donne des principes de conduite proportionnés à la sublimité de sa destination. Car, c'est sur la dignité, sur l'excellence de notre Etre, que sont appuyés les préceptes de la loi. Nous eussions pu, il est vrai, par les lumières naturelles, découvrir notre supériorité sur tous les objets créés qui nous environnent. Qu'en seroit-il arrivé? Notre orgueil, flatté de cette idée, l'eût saisie avidement,

et nous nous serions glorifiés du sentiment de notre grandeur; mais, dès qu'il devoit nous en coûter des efforts pour la soutenir, nous en eussions trouvé onéreux le privilége. Notre gloire nous eût moins frappés que le prix auquel il falloit la conserver. L'esprit eût reconnu dans nous la prééminence de nos titres; et, par lâcheté, le cœur les eût laissés s'éteindre et périr.

Or, c'est à nos prérogatives et à nos droits que la loi de Dieu nous rappelle formellement. Les ordres que Dieu nous intime par elle, nous apprennent clairement ce que nous sommes dans ses desseins. Elle nous dit que nous sommes au dessus de tout ce qu'il y a sur la Terre, en nous assignant le Ciel pour récompense de nos mérites. Elle nous sépare de toutes

les créatures visibles qui n'ont d'autre durée que celle du temps, d'autre loi que celle de la nécessité, en nous exposant l'heureuse immortalité que la liberté de nos œuvres peut nous obtenir. En exigeant de nous la fidélité qui obéit, elle nous offre le touchant tableau de la fidélité de Dieu qui couronne la nature même des devoirs qu'elle propose à notre soumission. C'est une leçon sensible qui excite notre courage. Ce qu'elle nous demande est l'indice de ce qu'elle nous promet.

Pouvez-vous, en effet mes chers Auditeurs, entendre le Seigneur vous commander le détachement des biens passagers de cette vie, sans porter des vues saintement ambitieuses sur cette vie éternelle qui seule en mérite le nom; vous faire un précepte de triompher de

la séduction des sens, sans penser aux pures délices que la vertu vous prépare, et que Dieu lui réserve; vous inspirer une sainte haine pour ce corps que doit dévorer le tombeau, sans vous occuper de la noblesse de cette ame, contre laquelle les traits de la Mort sont impuissans; réclamer les droits de Dieu sur vos cœurs, sans reconnoître ceux que Dieu lui-même vous a donnés sur le sien? Si, d'une part, vous ne regardez la loi de Dieu que comme une servitude et une contrainte; de l'autre, que penseriez-vous de vous-mêmes, si Dieu ne vous avoit point donné de loi? A quoi prétendriez-vous? Qu'espéreriez-vous? Sur quoi vous détermineriez-vous? La raison est une lumière, je l'avoue: mais, dans les passions, combien de ténèbres viennent en obscur-

cir le flambeau! La raison vous est donnée pour vous commander: sans doute; mais, sous cette autorité, quand elle est seule, les passions consentent-elles à fléchir? La raison connoît des devoirs, je le sais: mais les passions raisonnent-elles, et laissent-elles tranquillement raisonner? La raison, de concert avec la conscience, forme comme un tribunal secret où l'homme s'éclaire, s'instruit et se juge: oui, mes chers Auditeurs; mais lorsque les passions troublent la raison; lorsqu'elles disputent avec la conscience, comment terminer ces embarrassantes perplexités, s'il n'est pas un arbitre souverain hors de nous qui décide et qui règle ce qui doit se passer dans nous? La raison peut-elle être en général un guide infaillible sur tous les objets, puisqu'il en est

plusieurs sur lesquels elle s'est sensiblement égarée? Peut-elle être le guide sûr de tous les hommes, puisque, de l'aveu commun des hommes, il en est un grand nombre en qui elle est presque sans force?

Si, pour se bien conduire, il faut toujours employer la justesse et la sagacité du raisonnement; quelle ressource peut donc rester à cette multitude qu'on regarde si dédaigneusement comme aveugle, et comme uniquement asservie à l'empire de l'usage, à l'impression du préjugé, au poids de l'exemple? Prenez y garde, mes chers Auditeurs, cette stupidité que la philosophie du siécle affecte d'attribuer au peuple, pour énerver la force du pieux spectacle qu'il présente, en se soumettant à la loi de Dieu; oui, cette stupidité même, ou sup-

posée, ou réelle, ou exagérée, devient une nouvelle preuve de la sagesse de la loi. Car, puisque cette portion des hommes, qui, sans doute, est la plus nombreuse, ne puise pas assez abondamment au dedans d'elle-même des règles de conduite, il falloit donc que la loi de Dieu les lui présentât; il falloit que, comme un astre lumineux, elle dirigeât leur course au milieu des ténèbres de l'ignorance et du chaos des erreurs. Il falloit qu'elle les instruisît par la claire simplicité des préceptes, sans vouloir les élever jusqu'à la pénétration de la sublimité de leurs motifs. Effet vraiment admirable de la loi divine, et dont nous sommes témoins! Par son secours, nous voyons la lumière de Dieu se répandre sur ce qu'il y a de moins éclairé parmi les hommes;

nous voyons les maximes les plus pures et les plus parfaites être le mobile de ceux qui sont les plus simples et les plus grossiers; nous voyons celui d'entre eux qui ne sait que la loi, avoir le cœur plus droit, les mœurs plus intègres, la probité plus à l'épreuve, les sentimens plus nobles, l'ame plus grande que ces faux Sages du Monde, qui opposent les mépris d'un orgueil qui s'égare, à une sainte docilité qui les confond. Nous voyons le Pauvre dans sa chaumière, lorsqu'il s'y enferme avec la loi, trouver dans sa soumission seule plus de véritable force, que n'en produisent ces Hommes fastueux, parés du superbe étalage des recherches et des connoissances humaines. En un mot, nous voyons l'Homme juste, sobre, modéré, maître de lui-même, par-

tout où nous rencontrons la fidélité à la loi de Dieu. Mais, lorsque cette loi est sans efficacité, que voyons-nous ?

Dites-nous, mes chers Auditeurs, quelle idée vous présente celle d'un homme livré à lui-même ? Cette seule expression, déterminée par l'usage que l'on en fait journellement, ne désigne-t-elle pas un état de déréglement ? Ne prétend-on pas retracer par là ce qu'il y a de plus fougueux dans les inclinations, de plus humiliant dans les désordres, de plus funeste dans les écarts, de plus terrible dans les dangers ? De bonne foi, Chrétiens, quel est celui d'entre les hommes qui, après la violente attaque d'un penchant, ne puisse pas dire à Dieu, comme le Prophète : Si votre loi n'étoit pas devenue ma défense,

ma foiblesse eût entraîné ma perte! [*Ps.* CXVIII. 92.]. Qu'on vante, tant qu'on voudra, les sentimens et les impressions d'une sagesse naturelle: quel épais nuage ne jette point sur une vérité morale la vivacité d'un attrait que cette vérité combat! Cette vérité, on l'avoit goûtée, on l'avoit adoptée, on l'avoit aimée, je le veux; mais tout paroît changé avec les circonstances, dès qu'on ne raisonne plus qu'avec soi-même. On essaye de tourner les armes de la raison contre la raison même; d'user de la subtilité de ses ressources, pour résister à la solidité de ses enseignemens; de la faire servir à autoriser ce qu'elle condamne; de l'engager au moins à excuser ce qu'elle ne peut pas ouvertement approuver. Non, non, il n'est que la loi de Dieu qu'on désespère de

jamais rendre complice des désordres qu'on se permet. C'est une colonne que rien n'ébranle : malheur à celui qui abandonne ce soutien! S'il se livre à lui-même, bientôt il sera livré à tous les vices. Le bouclier impénétrable qui peut le plus sûrement le défendre de leurs traits; c'est la loi.

L'homme livré à lui-même! C'est de là, j'en atteste l'histoire des égaremens de l'esprit humain, c'est de là que sont nés ces opinions insensées, ces ridicules systèmes, ces fanatiques délires, ces monstrueuses absurdités qui ont prouvé en même temps ce qu'il y a dans l'homme, et de capacité pour connoître, et de besoin d'être dirigé dans ses connoissances. Il lui falloit une loi qui captivât son intelligence pour la gouverner. Mille écueils

s'ouvrent devant celui dont elle n'est pas le guide. La présomption y conduit, la témérité s'y jette, la curiosité s'y enfonce, et l'orgueil s'y perd.

L'homme livré à lui-même! C'est de là, j'en atteste l'histoire des égaremens du cœur humain; c'est de là qu'ont pris leur origine tant de voluptés infâmes, tant d'odieux excès, tant d'affreuses débauches qui ont outragé la nature, et qui ont prouvé ce qu'il y a dans l'homme, je ne dis pas seulement de foiblesse, mais de fureur et de brutalité. Il lui falloit une loi qui mît une digue à ses penchans. Que devient celui qui la méconnoît ou qui la renverse? Les sens avilissent l'ame; leurs révoltes énervent son empire, leurs victoires consomment sa dégradation.

L'homme livré à lui-même! C'est de là, j'en atteste le trop fidèle tableau de nos mœurs; c'est de là que viennent parmi nous cette licence qui se permet tout, et cette audace qui ne rougit de rien. Où sont, de nos jours, la noble droiture, l'aimable franchise, la modeste simplicité, la frugale tempérance, la sincère cordialité, la timide innocence, la vigilante pudeur; la généreuse charité? Hélas! on l'avoue, et l'on en gémit: toutes les vertus disparoissent à mesure que l'on s'efforce d'affoiblir la loi de Dieu. Et quelles lois lui substituent les hommes qui mettent tout en œuvre pour l'effacer? Lois d'ambition qui invitent à écraser tout ce qui s'oppose aux prétentions de la vanité; lois de vengeance qui, pour autoriser la chimère du point d'hon-

neur, cessent de protéger les droits respectables de la nature, du sang et de l'humanité; lois de sensualité qui engagent à se plonger dans les délices, et qui réduisent les principales occupations de la vie à trouver l'art d'en abuser; lois de frivolité qui immolent les talens aux plaisirs, l'utilité aux amusemens, le temps à l'illusion, le mérite des qualités estimables au vain éclat des dehors brillans. Ne cherchons point à discourir, consultons l'expérience : Que la raison est foible, ou qu'on est peu docile à ses leçons; puisque le siécle, qu'on appelle le siécle des lumières, est celui des déréglemens!

L'homme n'a pas compris l'étendue de sa gloire, disoit le Prophête, *Homo cum in honore esset, non intellexit.* [Ps. XLVIII. 13.];

l'attrait des biens présens et sensibles l'a rapproché des animaux qui ne peuvent goûter que ceux-là; comme eux, il en a fait le terme unique de ses désirs; *Comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis.* [Ib. 14.]. Aveuglement dans lequel nous retomberions bientôt, mes chers Auditeurs, si nous n'étions pas sensiblement éclairés et dirigés par la loi de Dieu. Qu'il soit vrai que Dieu ne règle pas en détail vos œuvres par le détail de sa loi; sentirez-vous aussi vivement quel grand intérêt vous avez vous-mêmes à les régler? Et si vous ne les réglez pas, quel état! Le soin de votre réputation, aux yeux du Monde, pourra, il est vrai, mettre un frein à des vices qui diffament; mais, en ce cas, la sagesse con-

sistera donc dans l'hypocrisie; le crime sera permis, il ne s'agira que de le voiler. L'espoir de quelque avantage, ou la crainte de quelque disgrâce, pourront vous contenir dans le devoir; mais, en ce cas, il n'y aura donc plus de devoir, dès qu'il n'y aura plus rien à craindre ou à espérer. Un goût naturel pour la vertu, l'horreur qu'inspire la nature pour certains désordres, pourront agir sur vos cœurs; mais, en ce cas, ce sera donc le seul penchant qui décidera les hommes; on ne sera vertueux, que lorsqu'on sera porté à l'être. Les principes de l'éducation, la noblesse des sentimens pourront vous servir quelquefois de guide; mais, en ce cas, quelle sera la ressource des ames foibles, qui n'en trouvent que peu dans elles-

mêmes, et de celles qui sont privées du secours de l'enseignement ?

Sagesse admirable de mon Dieu, je vous retrouve dans la sagesse de sa loi. Je vois le Dieu des vertus dans les moyens qu'il employe pour les produire. Je reconnois le Père commun des hommes, dans le soin qu'il prend de les instruire et de les régler. Règle universelle, la loi est imposée à tous. Règle immuable, rien ne la varie. Règle absolue, tout lui est subordonné. Règle efficace, la force de ses motifs prépare l'étendue de ses succès. Règle sensible, tous peuvent la connoître. Règle respectable, elle est munie du sceau de la suprême autorité. Règle évidemment sage, puisque évidemment on voit croître et se perfectionner la sagesse dans ceux qui s'appliquent à s'y conformer.

Heureux donc, heureux, pouvons-nous dire avec le Prophête-Roi, heureux celui qui s'est toujours éloigné des conseils des Impies et de la voie des Pécheurs, *Beatus vir, qui non abiit in consilio Impiorum, et in viâ Peccatorum non stetit*, [Ps. 1. 1. et seq.]. Heureux celui qui, dans le précepte du Seigneur, a écouté les utiles leçons sur lesquelles il devoit se former, et qui a cherché la véritable sagesse dans les ordres émanés de la sagesse même, *Sed in lege Domini voluntas ejus*. Heureux celui qui s'est appliqué à approfondir les beautés de la loi divine, qui en a proposé la touchante sublimité à son esprit, pour en exciter le vif amour dans son cœur, *Et in lege ejus meditabitur die et nocte!* Comme un arbre planté sur le bord d'un ruisseau porte toujours des

fruits dans la saison, il portera des fruits de grâce et de salut: les mérites naissent du saint accomplissement de la loi; des fruits de consolation et de félicité: il n'est de véritable félicité que pour les observateurs de la loi: des fruits d'honneur et de gloire; ils résultent de l'attachement à la loi, *Erit tanquàm lignum, quod plantatum est secùs decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo.* De même que cet arbre conserve toujours sa beauté; tout aussi contribue à rendre le Juste plus florissant. Le bonheur fait briller sa modération; l'infortune donne de l'éclat à sa patience; l'intention ennoblit ses œuvres; et ses œuvres, dirigées par la loi de Dieu, forment un trésor pour l'Eternité, *Et omnia quæcumque faciet, prospera-*

buntur. Dieu le voit, avec complaisance, suivre la voie que sa loi lui trace. Il le soutient par sa grâce dans le temps, et il le récompense pleinement dans l'Eternité. Je vous la souhaite, etc.

TABLE

ET

ANALYSE DES SERMONS

DU CARÊME,

Contenus dans ce troisième Volume.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article analysé, et le second celle où il finit.

Sermon pour le Dimanche de la Septuagésime. Sur le Scandale.

PÉCHÉ de scandale, étrangement multiplié parmi les hommes : première Partie. Péché de scandale, souverainement odieux aux yeux de Dieu : seconde Partie.

PREMIÈRE PARTIE. — Reconnoissons ici cette disposition universelle que le

Prophête dit s'être répandue sur la Terre, et qui ne retrace que trop sensiblement les malheurs annoncés au Monde par J.-C., lorsqu'il en a prédit les scandales, *Væ Mundo a scandalis.* Le malheur du Monde, par rapport au péché de scandale, c'est qu'il est facile de le commettre, et qu'on ne pense guères à l'éviter. Le surcroît du malheur, c'est que de la multitude du scandale, il arrive qu'on n'y distingue presque plus ce péché, et qu'on n'en est pas frappé; le comble du malheur, c'est que les scandales naissent quelquefois de la part de ceux qui devroient les écarter.

1.° Qu'il soit facile de commettre le péché de scandale, c'est ce qui suit évidemment de sa nature, puisque selon la définition qu'en donne la Théologie: Toute parole, toute action dans laquelle se trouve une apparence de mal, et qui fournit une occasion de chute pour nos Frères, est dès-là un péché de scandale. Sans parler des actions criminelles par elles-mêmes, il est possible de scandaliser par des œuvres qui n'ayent rien de mauvais,

mais qu'on prévoit raisonnablement devoir être préjudiciables à nos Frères, à raison de leur ignorance ou de leur fragilité. Parmi ceux qui s'en rendent coupables, distinguons deux sortes de personnes. Les unes le commettent à dessein; les autres croyent ne l'avoir pas commis, parce qu'ils n'en ont pas eu expressément l'intention. 1.° Scandale donné à dessein. Je le trouve dans ces discours impies et ces railleries sacriléges que l'on se permet contre la Religion; dans ces livres où l'on attaque insidieusement les vérités les plus respectables avec l'air du doute, même avec un respect extérieur, pour préparer de loin aux conséquences les plus dangereuses; dans ce qui tend directement à altérer la pureté des mœurs; et quoi de plus ordinaire dans le Monde? Qu'y voit-on? Qu'y entend-on? etc. Pag. 9. 18. Scandale dans l'abus des arts, dans tout ce qui est dirigé à s'associer des complices, avec qui l'on partage ses crimes et ses malheurs. Pag. 18-21. Vous n'avez jamais eu, dites-vous de si odieuses intentions, je le veux;

laissons donc ici le motif; seulement jugeons par les œuvres. Que répondent ici les péchés dont vous avez eu tant de témoins? Ces exemples qui n'ont pu rester sans effets? Ces discours, ou satyriques, ou licencieux? Dans l'intérieur de vos maisons, ces tableaux qui déshonorent les mœurs? Ces apologies du théâtre qui en ont éveillé le goût, et fait courir tous les risques à des cœurs que leur conscience avertissoit de s'en éloigner? Ces liaisons, ces assiduités que l'on ne pense pas à se reprocher, sous le prétexte que la passion n'en semble pas être le principe? A force de se multiplier, le scandale ne s'aperçoit pas, et l'on cesse d'en être frappé; et c'est là le surcroît du malheur qu'entraîne le scandale. Pag. 21-26.

2.° Le scandale du siécle, c'est qu'on ne l'y aperçoit presque plus; il n'y a plus aujourd'hui de scandale, dit-on quelquefois, pour s'autoriser dans sa conduite. C'est-à-dire, que la liberté de tout dire et de tout entendre fait que rien ne paroît extraordinaire, et que l'on excuse

tout dans le Monde, pourvu que l'on y conserve certaines bienséances. C'est la coutume, c'est l'usage; il n'y a plus en cela de scandale. Et voilà justement le plus grand de tous. En devenant commun, le péché perd, à la vérité, ce qu'il a de frappant aux yeux du Monde, parce qu'on s'accoutume à l'y voir; mais on ne perd pas pour cela ce qu'il a de malice. Ah! s'il étoit plus remarqué, il seroit moins à craindre; mais, parce que depuis longtemps on voit dominer la licence dans les mœurs, dans les sociétés, dans les entretiens, dans le langage de la passion; est-il moins vrai que ce soient là encore pour plusieurs autant d'occasions de pécher? Ou plutôt, par là même que ce péché de scandale n'étonne plus, n'est-il pas évident qu'il entretient plus surement le règne de tous les autres péchés?

3.° Le comble du malheur dans le scandale, c'est d'ajouter à ses impressions une force nouvelle, et d'enlever au péché le préservatif qui serviroit à en dé-

fendre; ainsi, trop souvent le scandale naît de ceux qui devroient l'écarter. Pag. 26-33. Exemple: Celui des pères et mères qui parleront bien à leurs enfans le langage de la vertu, de la modestie chrétienne, de la Religion, tandis que par leur conduite ils démentent ces principes; celui des maîtres, qui, obligés de veiller sur les mœurs de leurs domestiques, les perdent par le spectacle habituel de leur propre déréglement; celui des Grands du Monde, quand ils s'affranchissent sous les yeux du Peuple de ce que la loi de Dieu a de plus indispensable et de plus sacré, laissant presque douter s'il n'est pas une Religion différente pour les riches et pour les pauvres. Pag. 33-42.

Seconde Partie. — Le scandale est odieux à Dieu, parce qu'il nuit au salut des hommes, parce qu'il outrage Jésus-Christ.

1.° Un Prophête, envoyé de Juda, est rencontré par un autre qui l'engage à s'arrêter dans sa maison, pour y prendre

de la nourriture. Il le fait, contre la défense du Seigneur, qui châtie son infidélité; il périt dévoré par un lion. L'autre Prophête, à la vue du cadavre, s'écrie: Hélas! hélas! mon frère! *Heu! heu! mi frater!* Combien de victimes ainsi immolées par les passions qu'ont excitées dans elles des exemples, des conseils, des maximes, des livres criminels! Ce jeune homme innocent, cet ami confiant qui a reçu de la sorte les premières impressions du vice; c'est vous qui avez donné la mort à son ame; son sang, comme celui d'Abel, crie vengeance. Au lit de la mort, cette image vous poursuivra. Exemple de l'hérésiarque Bérenger; d'Aaron à qui Moïse reproche le crime où il a entraîné tout le Peuple. Un seul péché en enfante une foule d'autres qui se perpétuent, en font une espèce de péché originel qui se propage; et l'on aura à rendre une compte rigoureux de tous. Pag. 42-54.

2.° Le scandale anéantit le bienfait de la rédemption; plus cruel envers Jésus-

Christ que ses bourreaux mêmes qui l'ont crucifié. Comme Jésus-Christ envoya ses Apôtres pour convertir le Monde, le Démon se sert des Pécheurs scandaleux pour le corrompre. Pag. 54-62. Il y va donc de la gloire de Jésus-Christ de se venger lui-même des Pécheurs scandaleux. Le châtiment que le Seigneur tira par les mains de Moïse, des Israélites qui avoient transgressé sa loi, n'est que la foible image des vengeances qu'il réserve à ces prévaricateurs. Jésus-Christ a prononcé contre eux l'anathême qui ne sera pas vain: Pourquoi? Pag. 62-67.

La loi de Moïse vouloit que celui qui avoit allumé le feu par qui une récolte étoit consumée, fût tenu de réparer le dommage. Pécheurs scandaleux! C'est de vous que le Père de famille exigera le dédommagement des ravages que vous aurez faits dans sa moisson. Pag. 67-72.

Sermon pour le Dimanche de la Sexagésime. Sur les Dangers de la Prospérité.

La prospérité, par elle-même, n'est pas coupable, mais elle expose à le devenir; elle plaît, et on l'aime; danger d'attachement. Elle fixe les désirs, et fait perdre de vue les autres objets; danger d'aveuglement. Elle flatte les passions et les favorise; danger de déréglement. Elle met obstacle à la conversion du cœur, et en éloigne les bonnes dispositions; danger d'endurcissement.

Première Réflexion. — Danger d'attachement. Toute la morale de la Religion porte sur le détachement des biens du Monde. De la prospérité naît l'affection qui, peu-à-peu, dirige toutes les pensées, tous les sentimens des heureux de la Terre à s'énivrer des douceurs qu'elle présente, à s'en faire une idole. De là cette répugnance outrée pour tout ce qui en interrompt le cours ou qui

peut en troubler le calme; ces soins donnés aux intérêts de la Terre, au préjudice des intérêts de l'Eternité; ce refroidissement de la piété dans un cœur presque entièrement abandonné aux impressions des objets sensibles; cet amour excessif de la vie dont on redouteroit moins le terme, s'il n'étoit pas celui du bonheur. Que le Prophête vienne dire à Ochozias: Du lit sur lequel vous a étendu la douleur, la mort va vous précipiter dans le tombeau; que d'alarmes, que de regrets, que de gémissemens! Parce qu'on tient à la Terre, on s'afflige d'aller à Dieu. Pag. 79-91.

Seconde Réflexion. — Danger d'aveuglement. En supposant que les prospérités ne fassent pas perdre entièrement de vue la fin que le Christianisme propose, et l'obligation d'y tendre par de continels efforts; combien elles aveuglent sur les vrais moyens d'y parvenir! Ces moyens, ce sont les vertus que l'Evangile enseigne. Or, est-ce dans la prospérité que l'on étudie la science qui fait les Saints; que l'on pratique la vigilance,

la prière, la mortification, l'humilité; que l'on apprend à se connoître soi-même? Parce qu'on n'aura pas de grands vices, on se flatte presque d'avoir de grandes vertus. Mettez-les à l'épreuve, ces vertus; vertus faciles, qu'il coûte peu de pratiquer; vertus brillantes, qu'il est glorieux de pratiquer; vertus hypocrites que l'on affecte de pratiquer; vertus suspectes: Que Dieu les soumette, ces heureux du siécle, à la même épreuve que Job: Que devient la patience, la résignation, l'estime de la Croix? Est-ce Dieu qu'on aime ou ses bienfaits? Pour se juger, il faut se connoître; et quoi de plus aisé que de se méconnoître, quand on ne se voit que dans la prospérité? On se croit plus qu'un Dieu, et l'on oublie que l'on n'est qu'un homme, ou du moins l'on n'y pense que foiblement. Pag. 91-104.

Troisième Réflexion. — Danger de déréglement. On ne tombera pas dans les crimes que punit la justice des hommes; mais on n'évitera pas ceux qui n'échappent point à la justice de Dieu. La pros-

périté y invite, elle les facilite, elle les couvre, elle essaye de les sanctifier. 1.° Elle y invite. Avec la prospérité, les passions s'enflamment, les mœurs changent. Exemples d'Amasias, d'Osias, d'Ezechias, de Salomon. 2.° Elle les facilite, par le pouvoir. Qu'est-ce qu'être heureux dans le Monde? C'est être riche, c'est être puissant, c'est être grand. Autant d'écueils pour la vertu. 3.° Elle les couvre. Qui accuse-t-on le plus ordinairement des désordres répandus dans le Monde? Le Monde lui-même ne s'en prend guères qu'aux malheureux. Soi-même on aperçoit moins ses égaremens, quand le succès les protège, la flatterie les encense, la politique les dissimule. 4.° Elle essaye de les justifier; tantôt on soutient qu'il est difficile d'allier la sagesse avec les prospérités; tantôt on avance que la séduction d'une fortune riante doit naturellement déranger l'économie des devoirs. Pour excuser ses fautes, on se rejette sur l'occasion, sur le rang, sur l'usage, sur les prospérités mêmes. Pag. 104-115.

QUATRIÈME RÉFLEXION. — Danger

d'endurcissement. Je rapproche ces deux oracles de l'Esprit saint; le premier, qui nous fait voir, au sein de la félicité éternelle, ceux qui ont marché dans la voie de la tribulation; l'autre, qui nous montre, dans les Enfers, ceux qui furent plongés dans les délices de la vie. Il y a donc un grand danger attaché à la prospérité, puisqu'elle aboutit souvent à la damnation. Ce qui y conduit, c'est l'attachement aux biens de la Terre, c'est l'aveuglement et le déréglement qu'ils engendrent dans les heureux du siécle. Pour empêcher qu'ils la consomment, que faudroit-il? Les détacher, les éclairer, les régler; trois effets absolument nécessaires, auxquels les prospérités mettent un grand obstacle. Plus longtemps on en a joui, plus l'on craint d'en être privé; à force de les posséder, l'on en est devenu l'esclave: tel qui nous dit de sang froid qu'il tient peu à ses biens, n'en sacrifieroit pas la plus légère partie au plus grand intérêt de la vertu. S'il est dans la conduite des heureux du Monde un changement nécessaire que Dieu de-

mande, c'est ordinairement par l'interruption des prospérités qu'il cherche à l'obtenir. Aussi les grandes afflictions sont-elles la ressource qu'employe sa miséricorde ; et, si elles sont un moyen de pénitence, une grâce de salut, comme la Religion et l'expérience nous l'enseignent ; c'est donc parce que le bonheur met obstacle à l'un et à l'autre. L'adversité y ramenoit, une constante prospérité en éloigne. On ne se détermine pas volontiers à bien vivre, lorsque l'on se croit heureux en vivant mal. Pag. 115-123.

De là trois conséquences que j'adresse à trois sortes de personnes. Les unes soupirent après les prospérités ; je leur réponds avec le Sauveur : Vous ne savez pas ce que vous demandez. Elles ne sont pas un si grand bien, parce qu'il en peut résulter tant de maux. Laissez à Dieu le soin de vous conduire par la route qu'il sait, mieux que vous, vous convenir ; en voulant devenir heureux, n'oubliez pas que, par dessus tout, vous devez être saints. D'autres jouissent actuellement des prospérités ; je leur dirai : Dieu est

votre bienfaiteur, qu'il soit donc spécialement votre maître, et ses oracles votre règle. A ceux qui en sont privés ou qui les ont perdues, je dirai: Vous eussiez pu vivre heureux; mais seriez-vous morts de la mort des Justes? Dieu vous afflige sur la Terre, pour vous ménager le bonheur du Ciel. Pag. 123 128.

Sermon pour le Dimanche de la Quinquagésime. Contre les Divertissemens.

Les divertissemens deviennent criminels, si l'on n'a pas soin de veiller sur le cœur qui les goûte, sur le temps qu'ils consument, et sur les dépenses qu'ils occasionnent; d'où je tire ces trois règles, qui doivent toujours diriger dans l'usage des divertissemens: Précaution par rapport au cœur: première Partie. Modération par rapport au temps: seconde Partie. Circonspection par rapport aux dépenses: troisième Partie.

Première Partie. — Deux sortes de sentimens de cœur, que les divertissemens peuvent produire. Le premier, visiblement criminel, c'est celui qui consent à trouver, dans les amusemens, le danger prochain du crime; le second, moins coupable, et cependant très-pernicieux, c'est celui qui mêle à l'innocence des amusemens, une affection immodérée qui s'y livre. Les choisir, pour qu'ils ne séduisent point par leur nature; lors même qu'ils sont choisis, n'en être point esclaves: telle est la double précaution que la sagesse nous prescrit. Pag. 135-137.

1.° Quel abus de langage, de nommer amusement ce qui est péché? Est-ce autoriser notre révolte contre la loi de Dieu, que d'alléguer, pour motif, le plaisir qui nous attire? Partout ses regards nous accompagnent; partout sa volonté doit être notre guide. Mais est-il défendu de s'amuser? Non. La vertu n'interdit pas les amusemens, mais elle ordonne de les choisir. Je ne prétends que m'amuser, dit une jeune personne,

en lisant des romans : un jeune homme, en se permettant ce qu'il peut y avoir de tendre dans le langage, de peu réservé dans les propos, de suspect dans les assiduités, de familier dans les entretiens : cette femme du Monde, en recherchant dans des assemblées chéries, la vaine consolation d'en recevoir les hommages; cet homme, dont la curiosité se repaît des productions de l'impiété? Que j'interroge la bonne foi de chacun d'eux; qu'ils examinent leur propre cœur, et qu'ils me répondent, s'il peut être permis de s'exposer, sous prétexte d'amusement. Pag. 137-143, Non, sans doute, on ne prétend que s'amuser, quand on péche; car, quel est, sur la Terre, l'homme assez méchant, pour ne vouloir dans le péché, que le péché même? Mais c'est la recherche indiscrète des amusemens, qui produit fréquemment le péché; mais les conséquences inévitables de ces amusemens, on n'y pense pas; et l'on se croit justifié aux yeux de Dieu, en se répondant à soi-même, qu'on ne forme, dans tout cela, que des

projets d'amusemens! Et c'est sur ces projets mêmes qu'une attention chrétienne doit toujours veiller. Ce qui ne fait pas ouvertement des coupables, peut disposer à le devenir. Tel est l'amour immodéré des amusemens, qui, faussement tranquillisé par le discernement qui les choisit, fomente, dans une ame, le goût qui l'absorbe. Se dire à soi-même: je suis fidèle à la loi de Dieu, puisque je ne me permets point ce qu'elle défend; c'est là une trompeuse et souvent bien funeste sécurité. Pag. 143-148. L'affection qui vient s'y mêler, et qui les rend bientôt nécessaires, obscurcit l'image des biens véritables, elle en affoiblit le sentiment, elle en repousse la pensée. De-là, frivolité habituelle, soins inquiets de varier les plaisirs, vide universel. Or, même en séparant ce qu'il y auroit dans ces amusemens de répréhensible; qu'on me dise si cet attachement immodéré ne l'est pas. Comment l'accorder avec les austères lois de la sagesse chrétienne? C'est donc dénaturer les vrais caractères de la vertu, que de prétendre

pouvoir être tout ensemble homme vertueux, et homme de plaisir. Pag. 148-152.

Ils sont permis, dites-vous, ceux que vous goûtez. C'est que vous n'examinez qu'eux. Voyez-en les suites. D'où vient en vous cet affoiblissement des principes et des pratiques religieuses? Pag. 152-154. Mais si vous avez paru jusqu'ici respecter la loi, la respecterez-vous encore longtemps? Mais déja, ne s'y mêle-t-il rien qui soit défendu? Exemple du riche de l'Evangile. Il n'avoit pas en apparence, un cœur si coupable et si déréglé; que n'en examinoit-il mieux les secrètes dispositions! Pag. 15 -156.

Seconde Partie. — De l'amour des divertissemens résultent deux défauts: L'omission des devoirs de la profession, le dépérissement des talens. 1.° L'omission des devoirs de la profession. Personne qui soit exempt de la loi du travail. Si cette loi commune ne paroissoit pas suffire pour condamner des amusemens qu'aucune loi spéciale n'interdit; n'est-il pas malheureusement trop sensible qu'ils sont directement opposés à la loi du

devoir dans le précepte du travail. D'abord on ne voit rien qui excède les bornes de la sagesse; bientôt dégoût des affaires, désordres en foule. Pag. 156-163. Voyez ces pères et mères de famille entraînés par l'amour des plaisirs, loin de leurs maisons, dont ils dédaignent les soins domestiques; de leurs enfans, dont ils négligent l'éducation: qu'arrive-t-il? Souvent de grands péchés et de grands malheurs sont la suite et le châtiment de cette inaction coupable; et cette inaction d'où vient-elle? De l'excès du temps qu'on employe aux amusemens. Lors même que leur durée ne supprime pas toute attention aux devoirs, combien, au moins, en la partageant, elle l'affoiblit! P. 163-166. Le Monde lui-même ne cesse de s'en plaindre; cet homme, dit-on, est tout à ses plaisirs; c'est-à-dire, qu'il s'occupe peu de ses devoirs. Pag. 166. 2.° Le dépérissement des talens. Rien de plus commun, que d'entendre déplorer la rareté de ce mérite vrai, en faveur duquel se réunissent tous les suffrages. N'en devons-nous pas accuser la

frivolité qui a multiplié les plaisirs? Consultons l'expérience. Est-ce à l'école des plaisirs, que se sont formés les hommes vraiment supérieurs? Pag. 166 172. Prétexterez-vous, qu'aucun devoir particulier ne vous asservit à des travaux d'où résulte l'utilité générale? N'avez-vous pas, du moins, une vue générale qui vous détermine à quelque choix d'un état particulier? Ou, voulez-vous n'être, dans la société, qu'un membre mort et desséché? Pag. 172-175. Vainement vous rejetez sur l'ardeur de la jeunesse, l'amour des plaisirs. Passer sa jeunesse dans le vide des plaisirs, c'est condamner sa vieillesse à la honte de l'inutilité. Ne pas se disposer de bonne-heure à faire valoir ses talens, c'est s'assurer un jour le regret de les avoir anéantis. Combien de vieillards, dont le plaisir fut l'unique loi, durant le temps qui a précédé, offrent le ridicule mélange de la caducité d'un âge avancé, et des frivolités de la jeunesse! Ils arrivent enfin au tribunal de Dieu, avec l'abus d'une vie dont le plaisir écarte la double utilité des

talens et des vertus. Bien différent, est l'éloge que l'Ecriture fait du jeune Tobie et de Sara. Pag. 175-179.

Troisième Partie. — Toujours funeste aux intérêts temporels, le goût des divertissemens l'est surtout à la justice et à la charité. 1.° A la justice. Entrez dans ces maisons où règne le plaisir : Dehors brillans; allez plus avant; vous y entendez les demandes réitérées et inefficaces des créanciers, les sollicitations redoublées des ouvriers qui réclament leur salaire, les murmures des domestiques, les gémissemens d'une épouse, et d'enfans négligés. Pag. 179-186. Injustice qui va quelquefois jusqu'à la cruauté. Les divertissemens furent plus d'une fois le prix de l'oppression, et cette maison qui retentit de chants d'allégresse, ses pierres elles-mêmes, selon l'expression de l'Ecriture, accusent de larcin ce que vous nommez amusement. 2.° A la charité. Au milieu d'un repas, Tobie apprend qu'un des enfans d'Israël, mis à mort, est resté sans sépulture : Il court l'ensevelir, donnant aussitôt à la pitié,

ce qu'il retranche au plaisir. Voilà le sentiment que dicte la Religion. Au contraire, semblable au perfide Apôtre, on trouve excessives les dépenses de la piété chrétienne; on n'en fait jamais assez pour les divertissemens mondains. Pag. 186-193. Exhortation à la charité, à la modération dans l'usage des plaisirs légitimes. Pag. 193-198.

Sermon pour le Mercredi des Cendres. Sur la Mort.

L'erreur de l'homme, pendant cette vie, est d'abandonner Dieu, pour s'attacher au Monde; erreur criminelle dont je découvre deux sources principales. La première, c'est que l'homme ne connoît point, ou du moins ne réfléchit point assez sur sa propre situation, par rapport à Dieu, son légitime maître; la seconde, c'est qu'il connoît mal, ou qu'il s'aveugle trop à l'égard du Monde,

auquel il s'asservit follement. D'où il arrive, ou qu'il partage indignement son cœur, ou qu'il le sacrifie même tout entier. A cette double cause de nos égaremens, la mort oppose un double remède. Elle nous apprend ce qu'est l'homme par rapport à Dieu : première Partie. Ce qu'est le Monde par rapport à l'homme; seconde Partie. Humilier l'homme saintement devant Dieu; rendre le Monde justement méprisable aux yeux de l'homme : voilà les avantages que nous retirons de la vue de la Mort.

Première Partie. — La Mort montre Dieu à l'homme comme l'Auteur d'une existence que sa puissance seule a pu accorder ; comme l'Arbitre de la durée d'une existence que sa volonté seule doit régler; comme le Vengeur des abus d'une existence que sa justice seule vient terminer. Telles sont les idées que présente la Mort; idée de décomposition et d'extinction que la Mort opère ; voilà ce qui doit découvrir, à l'homme, combien il est méprisable dans la nature de son être;

Idée de surprise et de danger, dont la Mort menace; voilà ce qui doit rendre sensible à l'homme combien il est dépendant de Dieu dans la jouissance de son être: Idée de peine et de châtiment; la Mort en réunit tous les caractères; voilà ce qui doit rappeler à l'homme combien il est coupable aux yeux de Dieu, par le mauvais usage qu'il fait de son être. Pag. 203-207.

1.° La Mort force l'homme à conclure ce qu'il a été avant que de naître, en lui mettant sous les yeux le tableau de ce qu'il devient en cessant de vivre. L'homme placé entre le néant d'où il sort et le tombeau où il vient aboutir! La vie n'est donc que le court intervalle qui sépare l'un de l'autre; et l'un et l'autre ont entre eux une liaison si étroite, qu'en voyant l'homme mourir, on voit avec évidence qu'il n'étoit rien avant que d'être mortel. Pag. 207-212. Et lors même qu'il lui fut accordé d'exister, qu'étoit-il dans l'une des parties qui composoient son existence? Tandis que l'ame, formée par le souffle de Dieu,

remontoit à sa source, le corps est retourné au sein de cette terre d'où il fut tiré. La terre, voilà son lieu de dépôt et son asyle. Après cela, demandez-lui comment et de quoi il ose s'énorgueillir. Mortels, sortis de la poussière et condamnés à rentrer au sein de la poussière, évidemment ils ne sont rien s'ils oublient qu'il y a une autre partie d'eux-mêmes issue d'une autre origine et réservée à de plus nobles destinées. Humiliés ainsi sur la terre, ils n'y sont placés que pour se rendre dignes de Dieu et de ses immortelles récompenses. Pag. 212-217.

2.° En nous faisant reconnoître dans Dieu, l'auteur de notre existence, la Mort nous le montre comme l'arbitre qui seul en régle la durée; et, par une conséquence immédiate, elle nous fait sentir la dépendance où nous sommes de lui. Pag. 217-218. Dépendance absolue et générale pour tous les hommes; il leur suffit de vivre pour savoir qu'il faut mourir. Dépendance qui, non-seulement, embrasse dans son universalité tous les hommes, mais dont la continuité ren-

ferme tous les momens; pas un seul dont nous soyons assurés. Pag. 218-222. Dépendance qui subsiste invariablement dans toutes les circonstances; pas une qui ne puisse être la dernière de notre vie. Dépendance qui s'étend au genre même de mort; vous ignorez par quel genre de mort vous sortirez de la vie, Dieu seul le sait. Pag. 222-224. Vous dites: Mon heure est fixée. Oui, mais par quelle autorité? Mais quand arrivera-t-elle? Mais si elle arrive tandis que vous l'ignorez; si vous y touchez; vous touchez donc aussi sans le savoir à l'éternel malheur que pour vous elle peut commencer. Mais Jésus-Christ vous prévient qu'elle viendra sans que vous y pensiez. Il vous en prévient, pour que vous soyez toujours prêts. Pag. 224 226. Et telle est cependant l'erreur du grand nombre.—On dit que la mort vient sans qu'on y pense: pense-t-on pour cela plus sérieusement à la mort? Pag. 226-229.

3.° C'est le péché qui a introduit la Mort dans le Monde, aussi la Mort porte-t-elle visiblement les traits du châtiment

et de la vengeance; ce qui les caractérise dans les grands coupables, c'est la dégradation, le dépouillement: Ne les reconnoissez-vous pas dans l'exécution que la Mort fait subir? Pag. 229-237.

Seconde Partie. — Vous aimez le Monde et vous croyez être aimé du Monde, double lien qui vous y attache, double erreur qui vous séduit. Vous connoissez donc peu et les biens du Monde et les sentimens du Monde. Que sont pour l'homme, au jugement de la Mort, les biens du Monde? Vanités. Que sont pour l'homme les sentimens du Monde? Apparence. 1.° Biens du Monde. Le désir, l'espérance, la flatteuse image des biens du Monde enflamment pour eux votre ardeur. Que vous dit la Mort? Qu'il est incertain si vous vivrez pour en jouir. Exemples, Athalie, Jézabel. P. 242. Pas un projet humain où la Mort ne puisse se trouver mêlée. Mais laissons subsister l'espérance de la plus longue vie; toujours aura-t-elle un terme. Plus vous avancez vers ce terme, plus vous êtes étonnés de la rapidité avec laquelle

se sont écoulées les années qui ont précédé; les autres finiront encore plus vîte. Vous vous en effrayez vous-mêmes; vous cherchez à vous étourdir sur cette pensée, même en avouant qu'il vous reste peu d'années à vivre. Pag. 242-247. Bientôt tout vous échappera. Il n'est qu'une sorte de biens qu'il soit intéressant de posséder, parce que seuls ils ne passeront pas; tous les autres périssent avec ceux qui en ont joui. Mot de l'Empereur Septime-Sévère. Parole de l'Ecriture sur Alexandre. Je demande où est ce Heros si fameux? La Mort me montre sa tombe, et avec elle l'histoire de tous les hommes. Pag. 247-252. 2.° Sentimens du Monde. Marc-Aurele touchant à ses derniers momens; un tribun vint lui demander ses ordres: allez, répond-il, au soleil levant, il désignoit son successeur. Avec bien plus d'autorité, David se plaint que ceux qu'il voyoit le plus assidûment sembloient ne plus le connoître. Tous les jours on en dit autant dans le Monde. Il n'est plus rien pour ceux qui ne peuvent plus rien être pour

lui. Après que l'on a disparu; l'oubli et un oubli profond. Après quelques larmes bien légitimes, sans doute, (si l'on en accorde à celui qui n'est plus), oubli d'insensibilité et d'indifférence, oubli de cupidité, oubli d'ingratitude. Quelques regrets, quelques éloges peut-être, seront bientôt remplacés peut-être par des satyres, toujours par l'oubli. Un autre s'emparera de votre dépouille, de votre place. Pag. 252-261. S'il en est qui survivent dans la mémoire des hommes; à quoi vient se réduire enfin cette prétendue immortalité? Pag. 261-262.

Terminons ces réflexions par la force qu'elles empruntent d'un spectacle qu'offrent souvent le Monde et la Mort, aux prises l'un avec l'autre. Que signifient ces honneurs funèbres qui accompagnent les Grands au tombeau? Efforts pour pallier le triomphe de la mort, spectacle donné aux vivans, derniers honneurs; c'est-à-dire qu'après ceux-là il n'y en aura plus d'autres. Suivez-en le détail dans un esprit religieux. Du fond de la tombe, écoutez ce Mort qui

vous crie : Souviens-toi du jugement terrible que la mort exerce aujourd'hui sur moi, puisque demain un semblable jugement t'est réservé. Bien méditée, cette pensée fera de la mort, au lieu de châtiment du crime, un secours pour la vertu, et le moyen d'arriver à la vie éternelle. Pag. 262-268.

Sermon pour le Jeudi d'après les Cendres. Délai de la Conversion.

Différer sa conversion jusques aux derniers temps de la vie, c'est en augmenter la difficulté : première Partie. C'est en hasarder l'efficacité : seconde Partie. D'où il est à craindre que l'on ne se convertisse jamais.

Première Partie. — Vous sentez qu'il est pour vous d'une nécessité absolue de vous convertir ; mais ce qui vous arrête, c'est la difficulté. Vous atten-

dez pour vous convertir, de votre part plus de dispositions ; de la part de Dieu, plus de secours. Erreur. Par vos délais, vous devenez toujours moins disposés à revenir à Dieu ; et vous vous rendez plus indignes des grâces par lesquelles Dieu vous rappelle à lui.

1.° Qu'espérez-vous, en différant? Est-ce d'en venir enfin à connoître un jour l'énormité du péché et à le haïr, pour en faire une sainte pénitence? Non, la force de l'habitude ne fera que resserrer davantage les liens qui vous y attachent. Pag. 272 - 277. Mais il est un âge où l'on rencontre moins d'obstacle au péché. En supposant que vous y parveniez, qu'alors même vous soyez dégoûtés du péché ; est-ce à dire pour cela que vous en serez détachés? C'est lui qui vous quittera, dit S. Augustin, et non pas vous. Un jour viendra, qui vous arrachera aux plaisirs et aux dangers du Monde ; vous en sentirez plus vivement l'amertume de la séparation. Comme l'amour de la vie, l'attachement au péché étend ses racines fortifiées par le temps. D'autres passions

viendront remplacer celles qui ne se feront plus sentir. Les obstacles deviendront donc plus impérieux; et ils s'entretiennent par le délai de la conversion. Pag. 277-281. Si longtemps esclave de vos passions, vous en deviendriez tout-à-coup le maître? Illusion. Votre volonté même s'y opposera; car, pour se convertir, il faut changer de vie; et comment le voudrez-vous? Lié par une ancienne volonté que S. Augustin appelle une volonté de fer, votre volonté nouvelle ne sera qu'une volonté capricieuse, impuissante. Vous avez fait déja l'expérience. Souvent vous vouliez vous convertir, mais vous le vouliez mal; vous ne vous êtes pas converti. Que ne vous en coûtera-t-il point alors, pour exécuter enfin ce que vous n'aurez jamais bien voulu, et faire directement le contraire de ce que vous aurez toujours fait? Pag. 281-288.

2.° Vous comptez sur la grâce du Seigneur? Depuis si longtemps vous la méconnoissez. A force de la rejeter, vous avez appris à la craindre. Exemple de Jérusalem. Aujourd'hui encore elle vous

parle et vous y résistez; comment vous y soumettrez-vous plus tard? Pag. 288-290. Vous en attendez un miracle qu'assurément elle peut opérer; c'est-à-dire qu'elle doit vous faire violence, qu'elle doit s'obliger toute seule à vous sauver, quand vous, vous persisterez à l'outrager. Etrange système de conversion qu'il suffit d'exposer pour le combattre. Pag. 290-292. Devient-il donc impossible de se convertir, après avoir ainsi différé? Mais ce qui n'est pas absolument impossible, suffit-il pour tranquilliser? Dieu doit-il faire pour vous tout ce qu'il peut; tandis que vous n'aviez rien fait pour lui de ce que vous deviez? Ne peut-il pas aussi permettre l'endurcissement de votre cœur? Pag. 290-293. Comptez ceux qui se sont convertis à la mort. Pag. 293-295. Pour un si petit nombre, combien meurent comme ils ont vécu, selon la menace de tous les saints oracles! Pag. 295-298. Dites après cela qu'il ne faut qu'un bon moment. Si cette espérance peut devenir la règle de votre conduite, elle détruit d'un seul coup toutes les lois de la Re-

ligion. Le moyen d'accorder cette espérance avec le témoignage que nous donnent et l'exemple de tous les saints Pénitens, et la conduite ordinaire de la Providence, et votre propre expérience? Pag. 298-302.

Seconde Partie. — Vous espérez que vous aurez le temps de vous convertir; mais Dieu ne vous le doit pas; mais Dieu no vous l'a pas promis; mais il vous menace de ne pas vous l'accorder; mais, par votre obstination dans le péché, vous contraignez Dieu à vous le refuser. Il ne veut pas vous perdre, non sans doute, c'est vous seul, en vous livrant à une fausse confiance, ou risque de tomber entre les mains de la justice. Sans cesse il vous avertit de sa colère, par la fréquence des malheurs que vous voyez arriver à tant d'autres, morts sans secours, sans sacremens, sans signe de repentir, parce que le temps leur a manqué. Pag. 302-311. Comme vous, ils pensoient à se convertir un jour. Comme eux, vous vous rassurez sur cette pensée. Mais ils différoient toujours;

qu'est-il arrivé? Pag. 311-312. Aux approches de la mort, vous vous convertirez. Je suppose qu'elle vienne lentement. Allez voir cet homme qu'une mort lente a poussé vers le tombeau; il est entouré de ses amis et de ses proches; qui osera l'avertir du danger? On attend jusqu'à la dernière extrémité; c'est alors seulement qu'on se détermine à appeler le ministre de la Religion. Comment percer ce cahos d'une vie toute entière d'iniquité? Lui-même il diffère jusqu'à la dernière heure de commencer à le sonder. Il n'est plus temps. Peut-être il a donné quelques apparences de conversion; conversion forcée, conversion précipitée, conversion peu réfléchie, conversion partagée dans une foule de sentimens divers, dont aucun n'est pour la pénitence. Ou bien, sous l'extérieur même de la pénitence, il est arrivé au terme de sa damnation. Il a paru, aux yeux des hommes, mourir converti et pénitent; conversion suspecte. Ainsi de la vôtre. Pag. 312-328.

Sermon pour le Vendredi d'après les Cendres. Faux Désirs de salut.

L'illusion des Mondains dans les faux désirs du salut : première Partie. Les faux désirs du salut, nouvelles sources d'illusions dans les Mondains : seconde Partie.

Premiere Partie. — Supposons d'abord comme incontestable l'importance du salut; comparons seulement, avec la grandeur de cet objet, la nature des désirs qu'en ont les Mondains. Désirs froids et languissans dans le cœur qui ne s'en occupe que légèrement; ce sont à peine des désirs de spéculation. Désirs stériles et infructueux dans la conduite, ce ne sont pas eux qui la règlent; ce sont tout au plus des désirs de sentimens, mais sans action. Désirs étroits et bornés; si, dans quelques circonstances, ils vous font agir; dans d'autres, ils se

refusent à des sacrifices nécessaires : ce sont au moins des désirs sans courage et sans résolution. Enfin, désirs de peu de durée; s'ils sont efficaces pendant un temps, leur efficacité ne se soutient pas; ce sont des désirs sans constance et sans précautions. Ce sont donc de faux désirs. Pag. 338-340.

1.° Désirs froids et languissans. Sur tout autre intérêt, quelle ardeur, que de mouvemens! quelle vivacité d'impression! Est-ce là le désir que vous apportez à l'affaire du salut? Tous les objets sensibles à la vanité, vous les désirez avec feu, parce que vous désirez le salut avec froideur. Pag. 340-343. Quand l'Eglise vous envoye, ainsi qu'autrefois le Seigneur à Ninive, des Prophêtes pour vous prêcher le salut; si leurs travaux sont quelquefois suivis de fruits de conversion et de pénitence, ce n'est qu'après avoir réveillé la pensée du salut presqu'entièrement effacée; le désir du salut ne commence alors à agir, que parce que réellement il existe. Il falloit l'exciter d'abord dans ces hommes qui tendoient

visiblement à leur perte, en se persuadant qu'ils désiroient encore de se sauver. Pag. 343-345.

2.° Désirs stériles et infructueux. Tout vrai désir tend à son terme. Cependant que faites-vous pour parvenir au salut? Tout ce qui en éloigne. Si c'est un désir réel; il est dans sa nature qu'il préside à vos vues, à vos projets, à vos démarches, pour les subordonner toujours au grand intérêt qui doit les diriger. Est-ce cet intérêt principal que vous consultez en acceptant cette place, ce genre d'occupation, cet état de vie? Pag. 345-349. Si c'est un désir réel; il est dans sa nature qu'il mette une différence sensible entre vous et ceux qui n'en sont point animés. Or, je vous le demande, vos mœurs et les leurs, ne se ressemblent-elles pas? Pag. 349-350. Si c'est un désir réel; il est dans sa nature que vous en aperceviez au moins dans vous, quelque vestige. Comparez-vous avec la loi de l'Evangile; jugez-vous au tribunal de votre conscience, comme

vous le serez un jour à celui de Dieu. Jugez votre conduite d'après celle que mènent les Fidèles serviteurs de Jésus-Christ. Pag. 350-353.

3.° Désirs étroits et bornés. On ne veut pas renoncer tout-à-fait à ses devoirs; mais on ne veut pas non plus sacrifier ses passions. On observe certains préceptes; mais ce détenteur du bien d'autrui, parlez-lui de restitution; cette femme médisante et vindicative, parlez-lui de la charité chrétienne, etc. Vous confesserez au tribunal de la pénitence quelques-uns de vos égaremens; mais, quand on vous y parle d'un renoncement généreux à des affections chéries, à des inclinations contraires aux devoirs les plus nécessaires, comment répondez-vous? Quelle victoire la Religion obtient-elle sur votre cœur? Parce que vous ne transgressez pas tous les préceptes de la loi, vous vous croyez dans la voie du salut. Non. Il suffit, dit l'Apôtre, pour en être éloigné, d'en violer un seul. En borner l'accomplissement, c'est borner les désirs de votre

salut; et des désirs bornés sont évidemment de faux désirs. Pag. 353-362.

4.° Désirs passagers. Ils se sont fait quelquefois sentir à votre cœur, ces désirs de salut; mais bientôt ils se sont évanouis; pourquoi? Parce qu'il ne suffit pas de vouloir, il faut vouloir toujours; de combattre une fois, mais d'avoir toujours les armes à la main. Qu'est-ce donc que bien vouloir? Pag. 362-367.

Seconde Partie. — Quels sont les effets qui suivent ordinairement ces faux désirs? Dans l'aveuglement qui les accompagne, vous vous formez de faux principes sur le salut; dans la langueur de ces faux désirs, vous méconnoissez l'insuffisance des œuvres mêmes que vous paroissez faire pour le Salut; dans la tranquillité de ces faux désirs, vous vous livrez à une pernicieuse sécurité sur le salut; vous ne désirez pas assez le salut. D'où il suit: que vous vous trompez, et sur ce qu'il faut faire, et sur ce que vous faites pour y parvenir, et sur la confiance que vous avez d'y parvenir.

Fausses règles sur les devoirs nécessaires au salut; fausses apparences dans les œuvres du salut; fausse espérance de salut.

1.° Fauses règles sur les devoirs nécessaires au salut; parce que vous les réglez sur la foiblesse même de vos désirs. D'une part, on reconnoît la loi; de l'autre, on prétexte sa sévérité pour s'en dispenser, et pour colorer les infractions qu'elle condamne. On condamne le péché, comme nuisible au salut; mais combien de fois ne regardez vous comme péché, que ce qui en est le dernier degré; sous prétexte que ce n'est point à une scrupuleuse exactitude qu'il faut vous asservir? Combien de fois en cherchez-vous l'occasion; affectez-vous d'en méconnoître les commencemens, les progrès, les suites? Combien de fois voudriez-vous essayer de croire, qu'il est, pour ainsi dire, une compensation avec Dieu, qu'il remettra facilement certains péchés, en considération de certaines vertus? Pag. 367-378. Ce qu'il

y a de plus fâcheux encore, c'est la difficulté de détromper ceux qui adoptent ces faux principes. Quand nous essayons d'en montrer les dangers, on crie à l'exagération de notre part; de l'autre, on se rejette sur la pureté de ses intentions, sur sa foiblesse, sur les difficultés du salut, et l'on croit pouvoir concilier une vie toute mondaine avec le salut. Pag. 378-382.

2.° Fausses apparences dans les œuvres du salut. C'est vous-mêmes que je consulte sur la manière dont vous les avez faites jusqu'à présent. Supposé que le moment soit arrivé où Dieu vous en demandera compte; comment jugera-t-il de ces prières, de ces confessions, etc.? Pag. 382-389.

3.° Fausse espérance du salut. Et c'est là le piége le plus dangereux. On croit vouloir se sauver, et l'on se rassure; on croit savoir ce que c'est que le Salut; et l'on s'endort sur cette confiance; et l'on meurt victime de ces faux désirs. On oublie que la réprobation peut être la suite d'une criminelle indolence, comme d'une ré-

volte scandaleuse. — Vous ne ressemblez pas à ceux qui abandonnent jusqu'au désir du salut; je le veux; mais ressemblez-vous à ceux qui le désirent efficacement? Quelquefois la frayeur de ceux-ci va jusqu'à l'excès; mais, si leur frayeur est excessive, votre sécurité à vous est inconcevable. Pag. 389-396.

Prière à Dieu. Pag. 396 et suiv.

Sermon pour le premier Dimanche de Carême. Opposition du Christianisme et du Monde.

Jésus-Christ condamne le Monde: première Partie. Le Monde condamne Jésus-Christ: seconde Partie. Donc point de partage légitime entre l'un et l'autre.

Premiere Partie. — Que nous commande la sagesse divine? Le mépris du Monde, la crainte de ses périls. La Foi toute seule peut nous mettre en

main les armes nécessaires pour en triompher.

1.° Le mépris du Monde; c'est-à-dire, un mépris qui ne se borne point à l'inefficacité d'une spéculation oisive, mais qui opère dans le cœur un détachement réel; c'est là le caractère propre du Christianisme; ce que vous avez promis au baptême. Autrement, point de salut à espérer; car, que serviroit d'avoir gagné tout le Monde, si l'on venoit à perdre son ame? Mais, par une contradiction trop ordinaire aux hommes, ils conviennent des principes et ils combattent les conséquences. Le Monde n'est que vanité, et ils l'avouent; mais renoncer à ces vanités, selon quelques-uns, c'est une chimère; selon d'autres, c'est nuire au bien même de la société. Comme Homme, on est entraîné par les sens, comme Citoyen, on se doit à la société. Pag. 412. 1.° Vous êtes hommes, S. Paul l'étoit aussi, et il exhortoit des hommes..... Jésus-Christ est venu donner la loi aux hommes; que vous disent leurs oracles? Vous êtes hommes, donc mortels; ces vanités du

Monde, mortelles comme vous, sont-elles des biens à qui il faille sacrifier les autres biens immortels qui vous sont promis? 2.° Vous êtes hommes, l'Evangile ne vous ordonne pas d'être insensibles; il vous défend d'être esclaves de vos sens et des affections terrestres. Pag. 412-416. Il vous défend de servir un autre maître que Dieu. Et voilà le saint mépris du Monde, dont le Monde murmure, sous le prétexte de l'intérêt commun que ce mépris paroît blesser. P. 416-421. 3.° Vous tenez à la société. L'intérêt même du Monde s'accorde avec l'esprit de la défense évangélique. Car, c'est de l'amour immodéré des biens du Monde, que naissent tous les jours les dommages qui le troublent. Preuve, par la conduite ordinaire des Mondains, et par les désordres qui affligent la société. Pag. 421-423.

2.° La crainte du Monde; c'est là le fond et l'essence de la Religion de Jésus-Christ. L'Evangile ne cesse de nous avertir de ses dangers. Danger d'une vie inutile, d'une présomption secrète, d'une

vie de plaisirs; danger de la prospérité, de l'envie de plaire aux hommes; danger de se régler sur les principes du Monde. Exemples. Pag. 428-429. Faut-il donc transformer la Terre en solitude, et briser les liens qui unissent les hommes, sous prétexte de les sanctifier? Conséquence outrée; il est possible de remplir les divers états du Monde et être Chrétiens. Mais, pour vivre chrétiennement dans le Monde, il est un Monde avec lequel il faut faire un divorce de sentiment et de conduite, celui que Jésus-Christ a frappé de ses anathêmes, celui dont vous déplorez vous-même les égaremens. Pag. 429-433.

Seconde Partie. — Le premier effet de l'amour du Monde, est d'étouffer, dans ses partisans, l'esprit du Christianisme; ce qui est le comble du malheur, c'est que le Monde rend ensuite inutile aux Mondains l'esprit du Christianisme. 1.° De l'aveu du Monde même, il est rare qu'on se défende contre ses attraits, contre ses passions, contre son langage, contre ses usages, contre la vie

du Monde, contre ses maximes, contre sa conduite. Pag. 433-442. Ce n'est pas que l'on n'y estime la vertu; mais, qu'est-ce que la vertu dans le sens qu'y attache le Monde; témoins ses livres, ses spectacles, etc. Sont-ce là les vertus que prêche le Christianisme? Et que devient le Monde quand l'esprit du Christianisme cesse d'y régner? Il devient ce que devint autrefois Israël en l'absence de son Conducteur; il adore le veau d'or; Moïse descend de la montagne; dans son indignation, il brise l'idole. Venez, Religion sainte, qu'apercevez-vous, qu'entendez-vous dans le Monde? Que d'idoles! Pag. 442-450. 2.° L'esprit et les principales ressources du Christianisme sont la prière, la réflexion, l'exemple, les sacremens et les bonnes œuvres, la grâce attachée à la parole de Dieu. 1.° Le Monde dégoûte de la prière. Qu'en disent les Mondains eux-mêmes? Qu'ils ne savent pas prier, qu'ils n'ont pas de goût à prier, qu'ils ne trouvent pas le moment de prier; que quelques-uns prient beaucoup, et n'en vivent pas

mieux. 2° Il étouffe les pieuses réflexions. Elles naissent dans le silence et dans la retraite; le Monde n'aime que le bruyant de ses sociétés. Lorsque, comme Jonas, nous cherchons à réveiller les Mondains de leur assoupissement, en les rappelant aux principes sévères du Christianisme, avec quelle peine ils nous entendent! Notre langage est pour eux un langage étranger. Pag. 450-457. 3.° Il énerve le pouvoir de l'exemple. Comment la piété chrétienne y est-elle qualifiée? Quelle malignité dans les jugemens qu'il porte, et des vertus que l'Evangile prescrit, et des personnes qui les pratiquent? Pag. 457-460. 4.° Il interdit la pratique des bonnes œuvres et des sacremens. On les flétrit, comme étant l'apanage de la dévotion, et l'on auroit grand'peur d'y passer pour dévots. Pag. 460-467. 5.° Il prive des instructions de la parole de Dieu. A qui, en effet, prêchons-nous dans ces temples? Communément à de fervens Chrétiens. Mais par quelle voie ferons-nous parvenir la sainte parole jusques aux

oreilles des Mondains? Où les aller chercher? Dans la dissipation de leurs affaires, de leurs plaisirs, de leurs spectacles, de leurs cercles oiseux. Il faudroit que notre voix eût l'énergie de la trompette du dernier jugement. Pag. 467-474.

Sermon pour le Lundi de la première Semaine de Carême. Sagesse de la Loi de Dieu.

Je l'examine dans son objet. Culte qu'elle nous enseigne à rendre à Dieu: première Partie. Règle qu'elle nous offre à nous-mêmes: seconde Partie.

Première Partie. Ce que Dieu mérite, ce que l'homme est en état de lui rendre; tel est le fondement du culte que nous lui devons. Or, c'est là la règle de ce culte que nous trouvons dans la sagesse de la loi. D'une part, tout ce qu'elle prescrit est digne de Dieu; de l'autre, nous n'offrons rien à Dieu

qui soit vraiment digne de lui, si nous ne sommes pas dirigés par sa loi.

1.° On demande : que font à Dieu nos hommages? Quel intérêt peut-il y prendre? Quel bien en résulte-t-il pour lui? Question méprisable, question présomptueuse, question insensée. Pourquoi Dieu impose sa loi? Je réponds: Parce que Dieu aime nécessairement l'ordre, et qu'il est essentiellement dans l'ordre que tout se rapporte à Dieu. La justification de sa loi se trouve dans la nature de Dieu même. Ce qu'il est, vous indique ce que par rapport à lui vous devez être. Car, s'il est incontestablement le premier et le souverain Maître; quoi de plus raisonnable et de plus légitime que le culte qu'il exige de nous, et qu'il exprime dans sa loi? Pag. 481 - 484. On en convient; mais on se réduit au culte du cœur, comme seul digne de Dieu. Le culte du cœur! Mais n'est-ce pas celui-là surtout que la Religion nous demande? Mais, en exigeant le culte intérieur que le cœur doit à Dieu, la loi doit y joindre ce qui sert à l'aider

et à l'affermir. Or, voilà ce que fait la loi de Dieu : en nous prescrivant des devoirs, elle nous fournit en même temps des secours pour les remplir. Pag. 484-488. Supposons qu'elle n'exigeât rien de plus que les hommages secrets du cœur : j'en prends à témoin la bonne foi des hommes; quelle impression feroit sur eux une Religion sèche et stérile? Aussi, voyez: quel est le culte du cœur de la part de ceux qui n'admettent que celui-là? Ce n'est pas celui de la prière ni de la vigilance sur soi-même, ni du sacrifice des passions, ni de l'assujettissement des sens. Si c'est là honorer Dieu, c'est donc l'honorer à peu de frais; si c'est là ce qu'on appelle le culte du cœur; qu'on nous marque en quoi il consiste. Est-ce dans le sentiment de l'excellence et de l'infinie grandeur de Dieu? Est-ce dans le sentiment de la préférence que Dieu mérite? Dans le sentiment de son pouvoir et de son autorité? De sa science et de sa véracité? Est-ce dans le sentiment de ses miséricordes? Pag. 488-493. Disons-

le clairement : l'adoration même, voilà donc tout leur culte, et, selon eux, toute la loi. Loi facile et commode; loi stérile et muette; loi osbcure et ambigue; loi par conséquent inefficace. Pag. 493-494. Au contraire, la loi de Dieu nous dirige, nous éclaire, prévient nos erreurs, nous apprend comment nous devons honorer Dieu par les vertus de foi, d'espérance, de charité. De plus, pour entretenir ces vertus, elle appelle à leur secours cet appareil extérieur qui fait le culte visible. Pag. 494-496. Qu'elle en soit dépouillée; le principe même du culte intérieur est détruit; l'expérience l'atteste tous les jours. Pag. 496-497. Dieu, dites-vous, voit le fond de vos cœurs, et vos démonstrations n'ajoutent rien à ses connoissances; vous dites vrai : mais est-il également vrai que l'activité de vos démonstrations n'ajoute rien à la vivacité de vos sentimens ? Exemples : David, les Prophêtes, les vrais Fidèles. Le Seigneur remplit tout de son immensité; vous dites vrai; mais est-il également vrai que vous soyez pénétrés

de la pensée de Dieu dans les différens lieux de l'Univers, aussi facilement que dans le temple? Vous dites que, dans la sincérité de vos regrets, Dieu lit le désaveu de vos péchés; les connoîtriez-vous aussi distinctement, vous les reprocheriez-vous si amèrement, si vous n'étiez tenu de les accuser? Exemple, Nathan envoyé à David. Vous dites que les bienfaits de Dieu doivent par eux-mêmes exciter la reconnoissance; oui, mais est-il également vrai que ce sentiment de reconnoissance vous occupe, lorsqu'il n'est point aidé par le souvenir des bienfaits de Dieu que vous rappellent les jours consacrés à en célébrer la mémoire? Pag. 497-503.

Seconde Partie. — Ce que la loi de Dieu opère sur l'homme qui s'y soumet; ce que l'homme devient lorsqu'il se soustrait à la loi de Dieu. 1.° La loi de Dieu nous rappelle à nos prérogatives et à nos droits. En nous ordonnant le détachement des biens passagers de cette vie, elle nous met sous les yeux les biens éternels auxquels nous devons

tendre. Quel autre flambeau vous découvriroit une aussi auguste destinée? La raison? Mais elle devient si aisément le jouet des passions. Peut-elle être le partage de la multitude? L'homme est sobre, juste, modéré, maître de lui-même, partout où nous rencontrons la fidélité à la loi de Dieu. Mais, 2.° lorsque cette loi est sans efficacité, que devient l'homme livré à lui-même? Pag. 503-513. L'homme livré à lui-même! Cette seule expression désigne l'état du déréglement. Aussi, David s'écrie-t-il: Seigneur, si votre loi ne m'avoit protégé, je serois tombé dans mon infirmité. Vainement on compteroit sur la sagesse naturelle; elle cède bientôt à l'attrait et à la violence des passions. L'homme livré à lui-même! Consultez l'histoire; elle est le tableau des égaremens de l'homme livré à lui-même. Pag. 513-516. Et parmi nous-mêmes, à mesure que l'on s'efforce d'affoiblir la loi de Dieu, toutes les vertus disparoissent. Par quelles lois l'a-t-on remplacée? Pag. 516-518. Seroient-ce des motifs humains qui pourroient

suppléer la loi de Dieu? Pag. 518-521. Heureux donc celui qui a fait de la loi de Dieu la règle de sa conduite; il ressemble à cet arbre dont parle le Prophête, lequel, planté sur le bord d'un ruisseau, porte des fruits de grâce et de salut. Pag. 522-524.

FAUTES ESSENTIELLES A CORRIGER.

Pag. 49, lign. 4 : lis. *Vox sanguinis fratris tui.*

Pag. 505, lign. 10 : quel bien *prouve;* lis. quel bien *procure.*

FIN DU TROISIEME VOLUME.

SERMONS

Contenus dans le premier Volume de Carême.

Sermon pour le Dimanche de la Septuagésime. Sur le Scandale. Pag. 1

Sermon pour le Dimanche de la Sexagésime. Sur les Dangers de la Prospérité. 73

Sermon pour le Dimanche de la Quinquagésime. Contre les Divertissemens. 129

Sermon pour le Mercredi des Cendres. Sur la Mort. 199

Sermon pour le Jeudi d'après les Cendres. Délai de la Conversion. 269

Sermon pour le Vendredi d'après les Cendres. Faux Désirs de salut. Pag. 353

Sermon pour le premier Dimanche de Carême. Opposition du Christianisme et du Monde. 401

Sermon pour le Lundi de la première Semaine de Carême. Sagesse de la Loi de Dieu. 475

Analyse des Sermons. 525